



La fabrique des footballeurs

Julien Bertrand

► To cite this version:

Julien Bertrand. La fabrique des footballeurs. La Dispute, pp.166, 2012, Corps Santé Société, Muriel Darmon ; Anne Paillet, 978-2-84303-234-9. hal-00706255

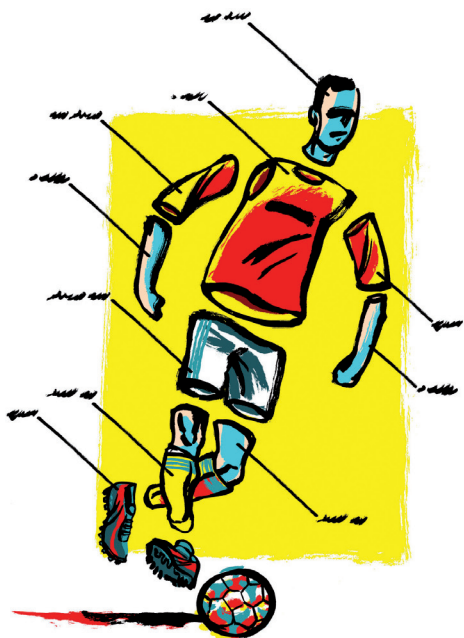
HAL Id: hal-00706255

<https://hal.science/hal-00706255>

Submitted on 4 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Julien Bertrand

La fabrique des footballeurs

LA DISPUTE
*Corps*Santé*Société*

La collection Corps Santé Société est consacrée à la façon dont les corps, la santé et la maladie

sont socialement produits et gérés. Elle est dirigée par Muriel Darmon et Anne Paillet.

Les footballeurs

professionnels sont devenus des figures médiatiques qui suscitent des réactions contradictoires : objets d'identification ou supports de célébration du triomphe du talent et de l'effort, ils font aussi l'objet de nombreuses critiques condamnant leurs attitudes et leurs revenus. Sont-ils vraiment des « enfants du peuple » touchés par la grâce d'un « don » ? Ou n'est-ce pas plutôt leur formation professionnelle qui fait d'eux ce qu'ils sont ? Pour comprendre le monde du football professionnel actuel, ne faut-il pas s'intéresser aux parcours et à la formation, c'est-à-dire à la « fabrication » des footballeurs ?

L'auteur s'appuie sur une enquête sociologique minutieuse à l'intérieur de l'école professionnelle

d'un grand club français auprès de jeunes aspirants de 12 à 19 ans. Il explique comment cette formation, particulièrement intensive et incertaine, façonne les futurs footballeurs. Cet enrôlement progressif dans une course sportive exige investissements et renoncements, et produit un grand nombre de laissés-pour-compte. Ce mode de formation concurrentiel construit leur manière d'envisager le métier, et constitue un moteur de discipline, de fragilisation et d'individualisation.

La fabrique des footballeurs intéressera tous ceux qui souhaitent comprendre, derrière les préjugés et les apparences, les conditions sociales de la production des carrières et des pratiques des footballeurs.

LA DISPUTE

LA FABRIQUE DES FOOTBALLEURS

Illustration de couverture : Fred Morandat, *En Kit*, 2012.
Maquette d'après François Féret

LA FABRIQUE DES FOOTBALLEURS

Julien Bertrand

« Corps, santé, société »

La Dispute

La collection « Corps, santé, société »
est dirigée par Muriel Darmon et Anne
Paillet.

DÉJÀ PARUS

Anne Paillet, *Sauver la vie, donner la
mort. Une sociologie de l'éthique en
réanimation néonatale*, 2007.

Catherine Rollet, *Les Carnets de santé
des enfants*, 2008.

Séverine Gojard, *Le Métier de mère*,
2010.

Martine Court, *Corps de filles, corps
de garçons : une construction sociale*,
2010.

Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 2012 La Dispute/SNÉDIT

ISBN : 978-2-84303-234-9

INTRODUCTION

Acteurs du principal sport national, les plus fameux des footballeurs sont désormais des figures médiatiques héroïsées. Les discours surabondants qui les dépeignent sont toutefois très ambivalents. Ces professionnels sont fréquemment pris comme des modèles édifiants du succès fondé sur un talent exceptionnel, des figures exemplaires de réussite individuelle à l'intérieur d'un monde sportif méritocratique. Mais ils ont aussi régulièrement mauvaise presse et sont pris à partie comme l'incarnation d'une course à l'argent sans autre but qu'elle-même, comme les nouveaux « mercenaires trop payés » d'un « football-business ». Ces propos acerbes illustrent, en creux, le poids d'attentes morales fortes à l'égard des sportifs en général, et des footballeurs en particulier. Ils s'appuient fréquemment sur la nostalgie illusoire d'un jeu « pur » et sur une dichotomie chère au monde sportif, entre une essence sportive originelle noble et des dérives regrettables (argent, corruption, etc.). La critique en est d'autant plus cinglante. L'ambivalence des commentaires à l'égard de cette élite sportive est donc particulièrement nette. Rien de plus parlant sur cette dualité que le parallèle que l'on

peut tracer entre ceux de la victoire de l'équipe de France en 1998 et ceux qui ont suivi l'échec à la Coupe du monde sud-africaine. Les insultes publiques dans le cadre de la Coupe du monde de l'été 2010 (« caïds de collège », « sous-éduqués », « enfants gâtés », « arrogants », « voyous milliardaires »...) se sont substituées aux louanges du prétendu symbole de l'« intégration à la française » porté par une équipe dite « black-blanc-beur ».

L'abondance et l'ambivalence de ces commentaires publics sont liées à la place prise par le spectacle footballistique et aux attentes d'exemplarité qui pèsent sur les sportifs, mais elles n'auraient pas cette vigueur si ce sport n'était pas, dans les consciences, durablement associé aux classes populaires. Glorifications et anathèmes s'appuient souvent, en effet, sur une représentation commune des footballeurs, celle d'« enfants du peuple » touchés par la grâce d'un talent naturel. Les propos à l'égard d'un football perçu comme terre de réussite pour des enfants d'ouvriers ou « de cité » dépendent donc du rapport que les locuteurs entretiennent aux différentes classes sociales et donc, pour partie, avec leurs propres propriétés sociales. Si, dans l'espace public médiatique, les footballeurs semblent dotés d'une légitimité problématique, s'ils font fréquemment l'objet de procès en légitimité, c'est aussi parce qu'ils incarnent des origines (populaires) et une voie d'ascension (sportive et corporelle) socialement dominées. Les variations en la matière peuvent alors être prises comme des indicateurs de la place qu'occupent les classes populaires et de la forme dominante que tend à prendre à un moment donné la question sociale. On peut observer, par exemple, que, de Raymond Kopa, le fils de mineur, ancien mineur lui-même et leader de l'équipe de France des années 1950, à Zinédine Zidane, les perceptions ne sont pas immuables. Kopa foule les terrains à une époque où les footballeurs d'origine polonaise tels que lui sont, d'abord, dépeints à travers des qualités de courage physique, d'abnégation, de résistance. Autant de qualités associées à la classe ouvrière dont ils tendent à constituer une incarnation exemplaire¹. Kopa « représentait ce “prototype de l'homme nouveau, haute figure du prolétariat”, “symbole des stigmates de la condition ouvrière” qu'incarnait le mineur dans la littérature communiste »². L'origine étrangère de ces joueurs n'est pas effacée mais arrimée à leur appartenance aux bassins miniers et industriels du pays. Quarante années plus tard, Zidane fait sa carrière alors que les sociologues pointent les crises que connais-

1. Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les Footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Hachette, Paris, 1995, p. 135.

2. Paul Dietschy, *Histoire du football*, Perrin, Paris, 2010, p. 435.

sent les classes populaires, que la classe ouvrière a beaucoup perdu de sa consistance symbolique³ au profit, notamment, d'une ethnicisation des rapports sociaux. Le meneur de jeu de l'équipe de France est alors principalement perçu et décrit comme un fils d'immigrés issu de ces « banlieues » qui concentrent les peurs à l'égard de la jeunesse. Ce rapide portrait croisé révèle des changements dans les représentations qui se situent à l'articulation des transformations internes au monde du football professionnel et de celles relatives à l'espace des classes sociales. Pénétration croissante d'une logique marchande et financière du monde sportif d'un côté, crise multiforme des classes populaires de l'autre. Mais les deux itinéraires évoqués mettent aussi au jour une permanence : des fils de mineurs aux enfants des « quartiers », la définition du football professionnel comme accès à la mobilité sociale pour les classes populaires.

Les footballeurs professionnels, amalgamés aux seules « stars » de la discipline, sont ainsi constitués en « objet » de prises de position polémiques. Mais ces commentaires ne renseignent guère sur ce que sont ces footballeurs, sur la manière dont ils vivent de leur métier ; ils témoignent plutôt d'un intérêt pour ce qu'ils sont censés représenter. Dans cette situation, les sportifs sont plus souvent « parlés » qu'ils ne parlent, leur espace de parole étant le plus possible limité au « terrain », et leur visibilité publique n'empêche pas la méconnaissance de leur parcours et de la réalité de leur métier. Or, pour comprendre le parcours de ces footballeurs, le sens qu'ils donnent à leur métier, il est indispensable de quitter les rivages de la morale pour connaître la manière dont ils ont appris le métier et la voie qui les a fait accéder à ce marché du travail. On ne peut pas, en particulier, saisir leurs manières de vivre de ce métier sans les mettre en relation avec l'émergence d'un appareil institutionnalisé de formation.

C'est pour cette raison que les pages qui suivent s'appuient sur l'enquête sociologique⁴ que j'ai menée au sein de l'une des instances de formation, un grand club professionnel français et son centre de formation, le « FC »⁵. Ce club, situé dans une

3. Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Fayard, Paris, 1999.

4. Julien Bertrand, *La Fabrique des footballeurs : analyse sociologique de la construction de la vocation, des dispositions et des savoir-faire dans une formation au sport professionnel*, université Lyon-2, sous la direction de Bernard Lahire, 2008.

5. Nom fictif donné au club professionnel étudié. Tous les noms de personnes et de lieux ont été modifiés afin de préserver l'anonymat des personnes enquêtées.

grande agglomération française, dispose d'une « école » réputée qui réunit environ cent quarante jeunes aspirants au football « pro », âgés de 12 à 19 ans. Ils sont intégrés à la section de « préformation » lorsqu'ils sont âgés de 12 à 14 ans, puis dans le centre de formation entre 15 et 19 ans. Cette intégration permet aux apprentis de bénéficier d'aménagements scolaires et, pour la moitié d'entre eux environ, d'un hébergement en internat. L'enquête que j'ai réalisée a permis une immersion au sein de cette « école » étalée sur trois années.

Derrière des parcours souvent décrits à travers une des histoires singulières d'ascension quasi miraculeuse se cachent donc un système de formation et un cursus qui organisent désormais l'acquisition de l'excellence sportive. Ce livre entend décrire la manière dont sont sélectionnés et formés les futurs joueurs professionnels à l'intérieur de ce système. On y verra comment l'accès au métier de footballeur nécessite un engagement dans le travail sportif précoce, intensif, mais aussi très incertain puisqu'une telle organisation produit un grand nombre de laissés-pour-compte. Surtout, les pages qui suivent mettent en évidence la manière par laquelle cet engagement est socialement produit. La réalisation des parcours d'apprentis footballeurs ne peut se comprendre en dehors des conditions sociales et des processus de socialisation que rendent invisibles les représentations de sens commun. Celles-ci décrivent, en effet, l'engagement des aspirants au football professionnel à travers une double opposition qui tend à faire de ces parcours une série d'histoires individuelles.

Dans les représentations ordinaires de la réussite des sportifs professionnels domine, tout d'abord, l'idée qu'elle est le fait d'un talent naturel ou d'une volonté personnelle. Se retrouve souvent l'idée que ceux qui perceraient dans ce monde de performance actualiseraient une habileté innée, une puissance physique hors norme ou un sens du jeu spontané. Cette perception va de pair avec l'idée que l'actualisation de ce don permettrait à des jeunes de contourner leurs inaptitudes intellectuelles et scolaires. Il existe, en effet, un ensemble de croyances puissant selon lequel le football s'offre à ceux qui n'auraient pas d'autre capital à faire prévaloir que leur corps, leur « nature », et que, si l'on peut dire, les « pieds » vont forcément sans la « tête ». Cette pente de la naturalisation conduit souvent, aussi, à une recherche des origines de la performance empreinte d'une vision racialisée des comportements physiques. Lors de la Coupe du monde de 2010, le commentateur de la première chaîne télévisée était là pour nous rappeler la prégnance de cette habitude de pensée lorsqu'il déclara à l'égard de l'un des joueurs américains : « Ses origines africaines lui donnent un surplus d'énergie » (match

Angleterre-États-Unis). Au printemps 2011, l'« affaire » des quotas a également laissé entrevoir la prégnance de ces catégories de jugement racialisées après la diffusion par Médiapart de propos attribués à des responsables de la Fédération française de football lors d'une réunion, d'après lesquels certains auraient envisagé la mise en place de quotas de nationalité pour l'entrée dans le système de formation. En parallèle, les performances, pourtant brillantes, des lanceurs de javelot norvégiens ou finlandais suscitent nettement moins d'interrogations sur l'apport du patrimoine génétique scandinave...

En fait, comprendre la logique et les conditions de possibilité des itinéraires qui mènent à l'excellence sportive suppose de rompre radicalement avec le postulat du talent naturel, en montrant que le corps de ces sportifs est loin de se réduire à une « donnée brute ». D'une part, ce talent n'existe pas en soi, il n'a de réalité et de valeur qu'à l'intérieur d'un jeu dont les règles, qui ont une histoire, lui donnent sa valeur. Comme tout « produit », il n'acquiert sa valeur que s'il existe un marché correspondant. D'autre part, ce corps ne se résume pas à une réalité biologique puisqu'il est intensément travaillé et façonné pour répondre aux qualités motrices exigées par le marché du travail. Cependant, contester cette réduction naturalisante ne doit pas revenir à faire de ces trajectoires le résultat d'un courage irrémédiablement individuel, à l'origine tout aussi mystérieuse. L'engagement dans l'apprentissage, dans le travail sur les corps, n'est pas spontané, il ne peut se comprendre en dehors des instances de formation qui le façonnent et l'orientent. Autrement dit, l'étude de la socialisation professionnelle révèle la genèse sociale des corps footballistiques et celle de l'investissement dans le travail sur les corps.

L'aspiration d'une fraction de la jeunesse à accéder au métier de footballeur est aussi régulièrement décrite à travers une alternative opposant la « passion » et l'« intérêt ». Pour les mieux disposés à l'égard du football, cette carrière est engagée par de jeunes passionnés du ballon qui réalisent un rêve d'enfant et accomplissent librement un désir ancien. Les plus critiques dénoncent là une vision idéalisée. Point de passion ici, cet engagement serait mû par un appât du gain, la recherche d'une vie luxueuse faite de villas, de voyages et de jolies femmes que ne leur promettrait pas leur cursus scolaire. Mais, prise par sa volonté démystificatrice, cette charge dénie une réalité, fût-elle subjective, qui existe bel et bien dans le monde footballistique. La passion comme catégorie de pensée de son engagement, le sentiment d'être « fait pour ça », d'être porté par un désir du jeu et de titres, ne peuvent être considérés comme de simples prétextes ou alibis. On se situe, en effet, dans un univers structuré par la dénégation du travail, un des

« rares domaines où le mot “professionnel” attire le soupçon »⁶. La passion est, pour reprendre la formule célèbre de Durkheim, une illusion bien fondée puisque ses effets sont loin d’être purement illusoire. Mais, à rebours d’une vision enchantée, l’étude de la formation des footballeurs montre également que l’aspiration à devenir professionnel est socialement construite, qu’elle est le fruit de processus sociaux qui s’étalent dans le temps et qu’elle n’est donc pas le résultat d’une passion « spontanée » et « libre » conçue sur le modèle du coup de foudre amoureux. L’étude sociologique des conditions de l’accès au métier invite à dépasser ces visions enchantées ou désenchantées, qui ont pour point commun de lier les parcours des sportifs à des motivations psychologiques individuelles.

En somme, les regards portés sur ces sportifs associent souvent naturalisation et psychologisation des parcours à une lecture moralisante. À contre-courant de ces représentations, cet ouvrage entend faire la démonstration que l’on ne naît pas footballeur, mais qu’on le devient, ou, plus exactement, il souhaite montrer comment on le devient. L’ouvrage suit les pas des jeunes aspirants au métier de footballeur en montrant de quelle manière leur formation repose sur la construction sociale d’un engagement « passionné » et incertain. Le premier chapitre souligne que l’accès au métier – qui longtemps s’est fait « sur le tas » – dépend désormais d’un système de formation institutionnalisé. C’est notamment le cas du club au sein duquel j’ai mené mon enquête. Le deuxième chapitre pose la question des origines des jeunes qui sont recrutés pour la formation du FC. Les recrues sont-elles conformes aux représentations communes qui font d’elles des jeunes issus des familles les plus défavorisées trouvant dans le sport une échappatoire à l’échec scolaire ? Les données sur les parcours des apprentis permettent de mettre en évidence l’existence de conditions familiales de socialisation qui favorisent l’orientation dans la voie footballistique. Le chapitre III examine la socialisation sportive des pensionnaires du club avant leur entrée en formation. Nous verrons que, s’il existe des conditions familiales qui favorisent ces parcours, l’entrée en formation suppose également une série de gratifications et de consécration reçues lors de plusieurs années de pratique de loisir du football. En façonnant le sentiment d’être « fait pour ça », ces élections permettent au club de recruter des jeunes qui ont la conviction de pouvoir y réaliser une aspiration personnelle profonde et qui sont enclins à adhérer à la définition vocationnelle du métier.

6. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, PUF, Paris, 1999, p. 235.

Le chapitre IV étudie la vie et l'apprentissage au sein du centre de formation. Les conditions d'existence de cet apprentissage, et plus précisément la manière dont la formation organise le temps, l'espace et les relations sociales des jeunes pensionnaires, sont propices à leur immersion dans le travail sportif. Elles procurent à l'instance de formation sa force d'enveloppement et favorisent l'adoption d'un style de vie orienté vers la performance footballistique. Le passage par la formation est aussi l'occasion pour les jeunes apprentis de construire un rapport à l'activité marqué par un sens de l'effort et de la discipline. L'apprentissage des techniques enseignées (chapitre V) donne ainsi lieu à l'appropriation d'une culture professionnelle ascétique. L'enseignement d'une gestualité spécifique s'accompagne d'un traitement des corps, par la préparation physique et les soins, qui exige un investissement intensif et instrumental du corps. Les élèves sportifs apprennent à mettre leur corps au service de la performance footballistique, à façonner un « corps outil » (chapitre VI). La densité de cet engagement dans le travail sportif n'est pas sans conséquence sur les autres dimensions de l'existence des jeunes pensionnaires. Leur investissement à l'école et les relations familiales et amicales sont affectés par une formation qui invite à d'abord « penser football » (chapitre VII). La force de cet engagement est aussi liée à l'incertitude des débouchés professionnels qui pèse sur l'expérience des aspirants. En effet, malgré cet investissement, les débouchés offerts par la formation restent très incertains. La sélection et la concurrence entre partenaires organisées par le club conditionnent une certaine manière d'envisager le métier. Elles favorisent, en particulier, l'adoption d'une vision concurrentielle des pairs et l'individualisation du rapport à la carrière (chapitre VIII).

Cet ensemble de développements permet de conduire l'étude conjointe de la sélection des apprentis footballeurs, de leur apprentissage du métier et des implications de l'engagement de ces jeunes sur leur existence en dehors des terrains. Ce cheminement fait voir combien est inadéquate l'imagerie de la révélation spontanée d'un talent. Il rend visibles, *a contrario*, les conditions sociales de l'accès au métier de footballeur.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU MODE DE FORMATION

Au cours des trente dernières années, l'accès au métier de footballeur professionnel a connu des transformations importantes. Les centres de formation des clubs professionnels constituent désormais la porte principale et la voie royale d'accès au métier. La formation repose sur des instances relativement singulières qui organisent un cursus long, englobant, mais aussi très sélectif. L'alimentation d'un marché du travail extrêmement concurrentiel repose sur un appareil méthodique de formation qui a partie liée avec l'histoire du football professionnel français. C'est dans l'une de ces écoles que j'ai mené une enquête ethnographique afin de mettre en lumière les modalités concrètes de socialisation des aspirants au métier de footballeur.

NAISSANCE D'UNE FORMATION INSTITUTIONNALISÉE

L'investigation que j'ai menée porte sur l'une des instances de la filière qui constitue désormais la voie principale d'accès au métier de footballeur, et en particulier au championnat professionnel le plus élevé (la Ligue 1 pour la France). La formation à

ce métier sportif a, en effet, connu une profonde transformation avec la mise en place d'un système d'apprentissage institutionnalisé. Jusqu'aux années 1970 prédominait un mode de formation « sur le tas » et, en 1983, ce sont encore 40 % des footballeurs « pros » qui avaient été formés au sein d'un club amateur¹. Le milieu des années 1970 est le moment d'émergence d'une filière spécifique de formation méthodique destinée à l'apprentissage du métier. Elle est impulsée par la signature en 1973, sous l'autorité de l'État, de la Charte du football professionnel entre les différents acteurs du secteur : joueurs, présidents de club, Fédération française du football (FFF). Jouant le rôle d'une convention collective, cette Charte instaure un véritable marché du travail et lance les bases d'une formation institutionnalisée par l'obligation faite aux clubs professionnels de mettre en place des centres de formation. Ces derniers se généralisent en une dizaine d'années, et on en compte déjà vingt-quatre en 1984.

Aujourd'hui, trente-deux centres sont agréés et accueillent environ mille huit cents jeunes de 15 à 20 ans. Ils sont liés à leur club par une convention de formation et environ la moitié d'entre eux sont sous contrat de formation avec leur club (contrats « aspirant », « stagiaire » ou « élite », anciennement « espoir »), leur donnant droit à une rémunération. Le système de formation s'est développé, sous l'impulsion de la FFF, en rendant plus précoce le début de l'apprentissage. La Fédération a ouvert depuis la fin des années 1980 des centres fédéraux de préformation qui doivent préparer de jeunes joueurs (13-14 ans) afin qu'ils accèdent aux clubs professionnels. L'INF, l'Institut national du football, à Clairefontaine, fut le premier de ces pôles espoirs interrégionaux ; ils sont aujourd'hui au nombre de quatorze et accueillent chaque année entre quatre et cinq cents pensionnaires au total. L'investissement sur cette classe d'âge se fait au travers des centres fédéraux, mais aussi parfois à l'intérieur des clubs professionnels, comme c'est le cas au sein du FC, le club qui est au centre de mon enquête. La relative uniformité de ce système est assurée par un contrôle et une réglementation (loi du 28 décembre 1999). Les centres de formation doivent être agréés par le ministre des Sports, et les centres sont soumis à un cahier des charges (encadrement technique, médical et scolaire, installations, etc.) qui détermine leur classement en plusieurs catégories. Le nombre de joueurs en formation et de contrats de formation autorisés dépend de ce classement. Ce contrôle est d'ailleurs renforcé par la formation des cadres techniques assurée par la Fédération et son travail de certification.

1. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, *op. cit.*, p. 217.

C'est ce système de formation qui est, en partie, à l'origine de la place originale que tient la France dans la division internationale du travail footballistique, celle de pourvoyeuse de footballeurs de haut niveau pour les grands championnats européens. Les joueurs français constituent le deuxième contingent étranger dans les championnats européens² et, grâce aux transferts de ces joueurs vers les championnats les plus riches, la formation est devenue une source de recettes non négligeables pour les clubs français. Cette manne peut s'appuyer sur les protections mises en place au profit des clubs formateurs et qui reposent sur la limitation de la liberté de mouvement des nouveaux professionnels³. Parallèlement, la Ligue 1 est, en comparaison des quatre autres plus importants championnats européens, celui qui emploie la plus forte proportion de jeunes joueurs formés localement (environ 30 %)⁴. Ce système de formation a aussi contribué à la performance des équipes nationales, notamment pour les sélections jeunes qui ont glané plusieurs titres internationaux dans la période récente (six titres de champion d'Europe et un titre mondial depuis le début des années 1990).

Ce mode de formation est, si on le compare à d'autres voies professionnelles, relativement singulier. D'une part, il organise un apprentissage particulièrement précoce (12 ans pour la préformation et 15 ans pour la formation), long et global. Ces caractéristiques ne sont possibles que parce que la formation « à la française » est « intégrée », c'est-à-dire qu'elle associe enseignement sportif et scolaire. Parce qu'elle a, dès son origine, été pensée comme ayant mission éducative par la Fédération, les centres de formation sont responsables d'une formation qui se veut « totale », à la fois sportive, intellectuelle et morale⁵.

2. Selon l'Observatoire du football professionnel (PFPO), les 239 joueurs français évoluant à l'étranger en 2009 situent le pays au deuxième rang des nations qui essaient le plus en Europe, derrière le Brésil (502). Leur nombre est particulièrement important dans les quatre grands championnats (100 joueurs sur les 239 s'y trouvent). Pour la saison 2008-2009, les mutations de joueurs vers l'étranger ont représenté une manne d'environ 140 millions d'euros pour les clubs de Ligue 1.

3. Jusqu'en 2008, la convention collective prévoyait que les joueurs issus d'un centre de formation étaient dans l'obligation d'accepter l'éventuel contrat professionnel proposé par leur club. Cette contrainte a été supprimée, mais le départ du joueur est lié au versement par le nouveau club d'indemnités de formation.

4. Observatoire du football professionnel (PFPO), *Étude annuelle du marché du travail européen des footballeurs*, Neuchâtel, 2009.

5. Hassen Slimani, « Les centres de formation des clubs : les contradictions d'un enjeu national », *Société et représentations*, n° 7, 1998, p. 352-361.

La combinaison des formations scolaire et sportive dès la préformation facilite la constitution d'un cursus spécifique pour les aspirants professionnels et contraint les institutions de formation à gérer cette dualité (via des horaires scolaires adaptés ou la création d'écoles privées). C'est aussi au nom de cette dualité, centrale dans leur légitimation, que les centres peuvent bénéficier de subventions publiques (aide financière ou matérielle des collectivités territoriales, taxe d'apprentissage)⁶. Mais, d'autre part, ce mode de formation se caractérise aussi par son très haut degré de sélectivité et par la rareté des places auxquelles il destine. La systématisation à l'échelle nationale de la formation permet la production d'une réserve importante d'aspirants au plus haut niveau et donc de laissés-pour-compte. On sait, par exemple, que les centres de formation des clubs accueillent environ 1 800 apprentis alors que les trois championnats professionnels français réunissent environ 1 100 « pros ». Les jeunes footballeurs, comme beaucoup d'autres sportifs⁷, sont confrontés au paradoxe d'un univers qui requiert un investissement considérable effectué sur la longue durée tout en n'offrant que très peu de garanties sur les fruits qu'ils pourront en recueillir. L'engagement nécessaire à la formation n'a d'égal que sa sélectivité.

La légitimité de ce système de formation aux débouchés incertains repose sur l'idée, historiquement construite, qu'il existe une exceptionnalité sportive et que le milieu sportif constitue un « monde à part » qui ne peut être jugé à l'aune du monde professionnel ordinaire. La formation des footballeurs prend place dans un univers qui entretient une relation ambivalente avec la notion de travail, lui préférant généralement celle de « passion ». Comme le souligne Charles Suaud, « dans la bouche des sportifs, "la passion du sport" est invoquée à propos de réalités différentes, mais qui touchent à des fins qui sont proches et qui consistent en un travail symbolique d'enchantement d'une expérience

6. Ces aides sont loin d'être anecdotiques, puisqu'elles représenteraient 30 % des budgets de formation des clubs de Ligue 1 selon le responsable de la formation à la FFF (Raphaël Pagano, « Entretien avec François Blaquart », *So Foot*, n° 36, août 2006).

7. Cette instabilité est mise en évidence par de nombreux travaux. On peut citer, par exemple, ceux de Martin Roderick sur le football (*The Work of Professional Football. A Labour of Love?*, Routledge, Londres, 2006), ceux d'Olivier Aubel, Christophe Brissonneau et Fabien Ohl sur le cyclisme (*L'Épreuve du dopage: sociologie du cyclisme professionnel*, PUF, Paris, 2008) ou ceux de Manuel Schotté sur l'athlétisme (avec Sébastien Fleuriel, *Sportifs en danger. La condition des travailleurs sportifs*, Éditions du Croquant, Bellecombe-en-Bauges, 2008).

humaine hasardeuse, coûteuse en énergie et extrêmement déterminante pour l'avenir»⁸. Le métier de footballeur fait partie de ces métiers que l'on dit de vocation parce qu'ils mobilisent un intérêt au désintéressement. La notion de vocation est d'ailleurs fréquemment employée par les sociologues qui rendent compte de la construction sociale de l'investissement dans l'excellence sportive. Comme dans nombre de métiers dits de vocation (en particulier artistique⁹ ou religieuse¹⁰), celle-ci définit l'engagement par trois propriétés caractéristiques : un attachement personnel intense qui se manifeste par le sentiment d'être « fait pour ça » et qui tend à dénier la genèse sociale de ce type d'engagement ; la conviction de s'engager dans une activité qui n'est pas ordinaire et qui ne peut être totalement assimilée à un « travail » ; enfin, un investissement intense, que vient légitimer le langage de la passion ou de la foi, et qui rend poreuse la frontière entre activité professionnelle et sphère privée. Ancrage biographique fort, prestige de l'activité et engagement acharné définissent ce type d'adhésion à une carrière. Reste à savoir comment et dans quelle mesure les jeunes sportifs du FC se conforment à ce modèle et construisent un rapport vocationnel au football.

ENQUÊTE DANS UN CLUB PROFESSIONNEL

Du fait de la place centrale qu'occupent désormais les centres de formation dans l'accès au métier de footballeur, mon investigation s'est concentrée sur la filière d'apprentissage de l'un des clubs professionnels de première division (Ligue 1), le FC. Celui-ci se situe en haut de la hiérarchie footballistique, tant sur le plan sportif qu'économique. S'il possède les moyens de recruter son effectif sur le marché des joueurs confirmés, il dispose également d'un centre de formation réputé. Au moment de l'enquête, la proportion de joueurs formés en interne s'établit à environ 30 % du groupe « pro », mais leur place parmi les titulaires s'est sensiblement réduite du fait de l'ascension sportive du club. La formation est, cependant, une ressource d'autant plus attractive pour le club que son coût est relativement réduit eu égard à

8. Charles Suaud, « Les états de la passion sportive. Espaces sportifs, espaces médiatiques et émotions », *Recherches en communication*, n° 5, 1996, p. 35.

9. Pierre-Emmanuel Sorignet, *Danser. Enquête dans les coulisses d'une vocation*, La Découverte, Paris, 2010.

10. Charles Suaud, *La Vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Éditions de Minuit, Paris, 1978.

son budget¹¹. Cette instance d'apprentissage réunit une section de préformation et un centre de formation qui constituent un cursus qui s'étale entre 12 et 19 ans :

CURSUS ORDINAIRE DE LA FORMATION AU FC
(RECONSTITUÉ PAR MES SOINS)

	Préformation		
Âge	12 ans	13 ans	14 ans
Équipe	« 13 ans »	« 13 ans »	« 14 ans »
Contrat			
Classe	5 ^e	4 ^e	3 ^e

	Formation				
Âge	15 ans	16 ans	17 ans	18 ans	19 ans
Équipe	« 16 ans »	« 16 ans »	« 18 ans »	« 18 ans »	CFA
Contrat		Aspirant	Aspirant	Stagiaire	Stagiaire
Classe	2 ^{de} générale ou professionnelle	1 ^{re} ou terminale BEP	Première	Terminale	

L'enquête à l'intérieur du club a permis de mener une investigation de type ethnographique, qui cumule entretiens sociologiques et observations dans un espace localisé, méthodologie assez rarement employée dans le football professionnel¹² en raison de la difficulté d'accès à un univers restreint et fortement exposé publiquement. Cette situation n'interdit pas, cependant, de mener une enquête productive sur ce terrain, notamment parce que la surface publique du club a des effets ambivalents : si elle freine l'enquête du fait d'un souci de contrôle de l'information (lors de mes premiers contacts, le directeur du centre m'a parlé de la nécessité de préserver l'« image du club »), elle est aussi liée au fait que les membres de l'institution ont le sentiment

11. Le budget du centre est de l'ordre de 3,5 millions d'euros, il occupe une place très modeste dans le budget global du club (environ 3,5 %).

12. Y compris dans la littérature anglo-saxonne sur le football professionnel, où dominent très largement les études sur les spectateurs ou les travaux sur archives. À l'exception notable des travaux de Martin Roderick (*The Work of Professional Football...*, *op. cit.*).

de participer à une œuvre relativement extraordinaire qu'il est donc pleinement légitime d'observer. Les formateurs peuvent vaquer plus sereinement à leurs occupations, ce qui réduit l'interférence qu'introduit irrémédiablement le chercheur dans l'activité. Cette méthodologie m'a permis, en croisant les données, de réaliser entre 2002 et 2004 une investigation intensive du mode d'apprentissage et des parcours des pensionnaires.

L'enquête a débuté par le suivi durant deux mois et demi d'un groupe de joueurs âgés de 16 et 17 ans. Elle s'est poursuivie auprès des plus jeunes joueurs (12 ans) durant environ quatre mois et demi. J'ai suivi, dans une dernière étape, les équipes de fin de formation, et plus particulièrement celle des « 18 ans », pendant un peu plus d'une saison. Par séquences de demi-journées, la plupart du temps avant ou après des entraînements ou des matchs, environ deux cents séances d'observation ont été réalisées au total. Si les terrains de jeux sont restés les lieux les plus accessibles, j'ai pu, progressivement et partiellement, observer d'autres espaces de la vie en formation (salle de soins, déplacement à l'occasion d'un match, vestiaires). La durée de l'insertion, parce qu'elle a permis la banalisation de ma présence, s'est ajoutée au poids des contraintes quotidiennes qui pèsent sur les acteurs (continuer à entraîner, à jouer, etc.) pour limiter les inévitables effets perturbateurs¹³. Par contraste, la présence d'une équipe de journalistes sportifs lors d'une journée d'entraînement m'a permis d'observer les effets d'autocensure qu'elle entraînait sur les formateurs. Ce jour-là, ils euphémisèrent très sensiblement leurs commentaires à l'égard des apprentis et la nature de leurs remarques détonnait au regard du fonctionnement ordinaire observé. Ainsi, lorsque l'un des entraîneurs devint plus acerbe envers les joueurs, le directeur du centre en plaisanta avec les journalistes et tourna en humour les critiques faites. Comme me l'a confié le lendemain l'un des joueurs concernés, les vestiaires après cet entraînement ont été le lieu, à l'abri des regards extérieurs, d'une sérieuse remontrance sur le niveau de jeu des équipes. Cette journée donne l'occasion de mesurer l'écart de la perturbation impliquée par la présence journalistique et celle produite par ma présence, nettement

13. Comme le souligne Olivier Schwartz, « saisis dans leur lieu de travail, dans leurs cadres de sociabilité coutumière ou dans leur vie familiale, les individus restent soumis aux contraintes caractéristiques de ces lieux, et la permanence de ces contraintes est incompatible avec la modification complète et durable des manières d'être sous le regard du sociologue » (« L'empirisme irréductible », postface à Anderson Nels, *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, Nathan, Paris, 1995, p. 278).

atténuée par sa familiarité et par sa relative insignifiance dans l'univers professionnel.

Mon installation dans la durée était d'autant plus indispensable à la bonne réalisation de l'enquête que l'objet étudié me condamnait à une position de « membre périphérique »¹⁴, c'est-à-dire à un rôle qui ne peut pas s'appuyer sur une participation active pour limiter les effets perturbants sur le terrain. Ma position sur le terrain était ainsi d'emblée marquée par mon statut d'étudiant. De plus, si dans toute enquête l'occupation d'une position neutre ou de « hors jeu » est illusoire¹⁵, ce terrain me contraignait à manifester mon indépendance à l'égard des entraîneurs, condition indispensable à l'établissement de relations avec les aspirants footballeurs. L'inconfort de la situation résultait alors souvent d'une position en porte-à-faux produite par mon engagement dans des relations aux points de vue potentiellement opposés : j'ai été le récipiendaire tout à la fois de propos parfois très sévères d'entraîneurs à l'égard de tel ou tel membre de l'équipe et de nombreux reproches des apprentis à l'égard de certains formateurs. Cette situation récurrente est révélatrice des conditions d'apprentissage du métier de footballeur. Les circonstances de l'enquête étaient structurées par l'état des relations entre apprentis et formateurs qui se caractérisent, comme nous le verrons, par le pouvoir dont les entraîneurs disposent en raison de la mise en concurrence des joueurs. Une façon de réduire les tensions liées à ma position a été de suivre durant une saison une équipe engagée dans une série de compétitions. Le suivi des matchs et des résultats, qui mobilisaient assez largement l'entraîneur comme les joueurs, me permettait une participation (à travers les discussions d'après-match sur les résultats, les échecs et réussites, etc.) qui a servi mon insertion dans le groupe. Cette adhésion, non intentionnelle, était un des ciment des relations établies. Elle a constitué un gage donné à tous les membres (apprentis et entraîneurs) de mon intérêt à la « cause » footballistique, même si ce type d'engagement n'est pas sans conséquence, tous les joueurs n'ayant pas un rapport et un intérêt identiques à la réussite en compétition de l'équipe.

La durée de cette insertion dans le club a été associée à la réalisation d'entretiens sociologiques avec l'encadrement et les pensionnaires. J'ai rencontré individuellement tous les forma-

14. Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier, *L'Enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Nathan, Paris, 2001, p. 85.

15. Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, 1991, p. 125-143. Les effets de « perturbation » sont donc inévitables et doivent être convertis eux-mêmes en objet d'analyse.

teurs sportifs : les sept entraîneurs, l'entraîneur des gardiens, un entraîneur adjoint surveillant de l'internat, le responsable de la préformation et le directeur du centre. J'ai aussi mené des entretiens avec les autres membres permanents du centre afin d'étudier leur contribution au réseau de relations dans lequel sont insérés les apprentis (le médecin, le kinésithérapeute, le préparateur physique, le responsable du recrutement et celui de la scolarité). L'enquête s'appuie également sur une série de cas d'apprentis arrivés en fin de formation, appréhendés par le biais d'entretiens et d'observations. Trente-trois joueurs du club âgés de 16 à 19 ans ont été interviewés longuement et suivis dans leur équipe. En complément, quelques-uns des parents (quatre) et deux anciens pensionnaires du centre ont également été questionnés. Afin de me doter d'un outil d'objectivation supplémentaire, j'ai analysé les dossiers scolaires de trente-six jeunes membres du club. Parallèlement, j'ai réalisé des observations dans le lycée qui accueille la majorité des membres du club, un lycée général et technologique. Elles ont été faites alors que j'étais employé par le lycée comme surveillant d'externat durant une année. Elles ont permis de compléter l'analyse du dispositif scolaire (notamment grâce à un entretien avec le conseiller principal d'éducation en charge de ces élèves) et d'observer les comportements dans l'enceinte scolaire. Ainsi, le croisement des sources et des points de vue indigènes, fondé sur la durée de l'installation, permettent de mener une étude intensive de parcours d'aspirants au football professionnel. Plus précisément, cette enquête permet de comprendre de quelle manière de jeunes apprentis footballeurs font face à la double contrainte qui structure la formation au métier : l'exigence d'un investissement intensif et l'incertitude des débouchés. Pour les aspirants à la carrière professionnelle, l'apprentissage suppose, en effet, qu'ils s'engagent précocement et longuement dans un effort ardu de perfectionnement alors que l'appartenance à cette école sélective est loin de leur garantir l'accès à un marché du travail étroit.

L'intériorisation de cette double contrainte passe, au cours de la formation, par la constitution ou le renforcement chez les apprentis de dispositions, c'est-à-dire d'inclinations à agir ou à penser¹⁶, qui structurent l'expérience des jeunes footballeurs. L'apprentissage ne peut, en effet, se résumer à une simple accumulation de savoir-faire. L'appropriation des techniques sportives va de pair avec la mise en œuvre de dispositions sociales. La formation est un lieu de socialisation, si l'on entend par là

16. Bernard Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, Paris, 1998.

«l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit (ou formé, modelé, fabriqué) par la société locale et globale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu (apprend, intériorise, incorpore) des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement»¹⁷. Ce point de vue sociologique se justifie d'autant plus que, si l'on peut considérer que «les pratiques sportives constituent [...] un formidable laboratoire où peuvent se saisir les liens entre des formes d'apprentissage, des types de dispositions, de savoirs et savoir-faire et des formes d'exercice du pouvoir»¹⁸, la formation au football professionnel, parce qu'elle est l'œuvre d'institutions spécialisées et enveloppantes qui prennent en charge plusieurs années durant les aspirants footballeurs, est un terrain propice à l'analyse de la production du «social incorporé».

L'accès au marché du travail footballistique sera donc analysé à partir du cas de l'une des instances qui met en œuvre cette formation sportive professionnelle. Pour comprendre le fonctionnement de cette «fabrique» des footballeurs, il convient tout d'abord d'analyser les parcours des jeunes pensionnaires du club avant leur entrée en formation. C'est cette étape qui permettra de comprendre cette dialectique par laquelle «les agents exploitent les institutions pour assouvir leurs pulsions» et «les institutions, inversement, mettent les pulsions des agents au service de leurs fins»¹⁹. En d'autres termes, nous allons montrer les propriétés sociales et les parcours de ceux qui sont le plus disposés à s'engager dans une voie exigeante et incertaine.

17. Muriel Darmon, *La Socialisation*, Armand Colin, Paris, 2006, p. 6.

18. Bernard Lahire, «Sociologie dispositionnaliste et sport», in Société de sociologie du sport de langue française (sous la direction de), *Dispositions et pratiques sportives: débats actuels en sociologie du sport*, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 36.

19. Pierre Bourdieu, «Avant-propos dialogué», in Jacques Maître, *L'Autobiographie d'un paranoïaque*, Anthropos, Paris, 1994, p. 6.

CHAPITRE II

LES CONDITIONS SOCIALES DE LA VOCATION

Si puissante que puisse être l'instance de socialisation sportive, son fonctionnement repose d'abord sur le recrutement d'individus qui ont déjà constitué des aspirations et des dispositions convergentes avec son programme d'éducation. Aussi, avant de suivre les pas des apprentis au sein de la formation proprement dite et d'analyser le travail de socialisation professionnelle spécifique, convient-il de retracer les cheminements qui y conduisent. Or, ces parcours prennent place dans des conditions sociales qui en favorisent l'émergence. C'est ce que montre l'analyse des propriétés sociales, sportives et scolaires des jeunes recrues.

UN INVESTISSEMENT DES CLASSES POPULAIRES ?

Comme nous l'avons déjà noté, l'accès au football professionnel est, dans les perceptions communes, très fortement associé à un modèle d'ascension sociale de jeunes membres des classes populaires, voire des fractions les plus déshéritées de celles-ci. Les données existantes confirment, en partie, la relation privilégiée entre cette corporation et cette partie de l'espace social,

relation qui en fait un espace social rare où l'excellence est d'abord une affaire de classes populaires. Selon plusieurs enquêtes réalisées dans les années 1980 et 1990¹, les enfants d'ouvriers et d'employés représentaient plus de la moitié des footballeurs professionnels (c'est-à-dire une place équivalente au poids de ces catégories dans la population active²). La plus grande distance de ces groupes avec les titres scolaires et la place qu'ils accordent à une virilité fondée sur la force physique sont susceptibles de faire du football un espace d'investissement de dispositions sociales dévaluées ailleurs. Cette première place des catégories populaires est d'autant plus significative que l'excellence sportive dans son ensemble est davantage l'apanage de familles fortement dotées en ressources culturelles et économiques³.

Le cas du football est révélateur des fortes variations qui affectent le recrutement social des élites sportives. Il diffère fortement selon les disciplines, voire selon les spécialités, comme dans le cas de l'athlétisme⁴. Ce recrutement place le football parmi d'autres pratiques ancrées dans les catégories populaires et souvent anciennement professionnalisées (comme le cyclisme ou la boxe) et dont la composition tranche très clairement avec les activités plébiscitées par les classes supérieures (escrime, voile, tennis, etc.). D'autres variations permettent d'ailleurs de se garder de la tentation d'essentialiser cette mise en relation entre des groupes sociaux et des formes d'excellences sportives. Ainsi, l'élite d'un sport diffère parfois sensiblement d'un pays à l'autre (dans le football notamment) et sa composition peut connaître des fluctuations historiques très notables. À l'échelle du football français contemporain, les enquêtes témoignent d'ailleurs d'une évolution au cours des années 1980 et 1990, son recrutement s'étant davantage ouvert aux catégories des enfants de chefs d'entreprise, des professions libérales et des cadres supérieurs

1. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit., p. 208-220 ; Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les Footballeurs professionnels...*, op. cit., p. 239.

2. Pour rappel, les ouvriers et employés représentaient environ 57 % de la population active en 1990.

3. Sébastien Fleuriel, *Le Sport de haut niveau en France*, PUG, Grenoble, 2004. C'est également ce qu'indiquent plusieurs enquêtes étrangères, notamment dans le cas du sport britannique (Mickaël F. Collins et James R. Buller, « Social exclusion from high performance sport », *Journal of Sports and Social Issues*, vol. 27, n° 4, 2003, p. 420-442).

4. Lucie Forté, *Devenir sportif de haut niveau : approche sociologique de la formation et de l'expression de l'excellence athlétique*, thèse de doctorat en STAPS, université Paul-Sabatier, Toulouse, 2008.

(18,3 % des joueurs en 1996⁵). La population d'apprentis footballeurs du FC révèle une même structure : les classes populaires y sont majoritaires (plus de la moitié a un père employé ou ouvrier) sans y être hégémoniques. Les enfants des cadres et professions intellectuelles supérieures sont, contrairement à la représentation dominante, loin d'être exclus de cet engagement (presque un cinquième des 47 cas analysés). La structure de cette population est donc très proche de celle que révélait une enquête statistique menée sur les centres de formation à l'échelle nationale au cours des années 1990⁶.

Deux hypothèses complémentaires peuvent être établies pour rendre compte de cet élargissement du recrutement social, l'une en rapport avec l'évolution de l'organisation du football, l'autre en lien avec les évolutions de la structure sociale. Tout d'abord, on peut supposer que la transformation des conditions d'accès au métier, son institutionnalisation à travers les centres de formation et de préformation rendent l'entrée dans cette voie plus attractive pour des groupes sociaux plus riches en capitaux. Le passage d'un apprentissage sur le tas à un enseignement davantage pédagogisé, la prise en compte réglementée de la scolarisation, l'encadrement médical de la pratique sont autant de transformations susceptibles de rendre cet apprentissage plus compatible avec les attentes éducatives des familles des classes moyennes et supérieures. Pour l'autre versant du phénomène, il faut noter que l'évolution des classes populaires, principales victimes de la montée de la vulnérabilité de masse⁷, risque d'éloigner de ces institutions les parties les plus fragilisées de la population, celles ne disposant pas des supports nécessaires à l'accomplissement d'un engagement à long terme. D'ailleurs, les aspirants footballeurs rencontrés sont rarement issus des franges les plus touchées par la précarité professionnelle et économique⁸.

5. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit.

6. Hassen Slimani, *La Professionnalisation du football professionnel*, thèse de doctorat de sociologie, université de Nantes, 2000.

7. Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Gallimard, Paris, 1999.

8. Comme dans le cas des boxeurs qui ne « se recrutent généralement pas parmi les fractions les plus déshéritées du sous-prolétariat noir du ghetto mais plutôt au sein des franges de la classe ouvrière qui sont à la lisière de l'intégration socio-économique stable » (Loïc Wacquant, « Corps et âme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 1989, p. 43). Une étude anglaise sur le sport de haut niveau révèle également la sous-représentation des familles monoparentales parmi les

Les cas de pères confrontés durablement au chômage sont rares (2 cas sur 33), tout comme ceux de joueurs ayant grandi dans une famille monoparentale. L'instabilité des conditions matérielles a toutes les chances de rendre difficile la constitution de dispositions à l'effort régulier exigées par ce type de formation sportive. La précarité économique rend, en effet, plus difficiles les projections réalistes dans l'avenir et l'engagement dans la persévérance et l'effort à long terme⁹. La précarité et la dérégulation temporelle favorisent une temporalité où domine l'urgence du temps présent, du coup par coup et de l'inéluctabilité, c'est-à-dire un rapport au temps peu conforme avec les exigences de la formation sportive de haut niveau¹⁰.

La quête de cas exemplaires d'ascension par le football peut d'ailleurs mener aux excès de vitesse interprétatifs qui nourrissent souvent les portraits dressés dans la presse. Dimitri, par exemple, a toutes les apparences du joueur issu des quartiers de relégation prêt à être édifié en modèle d'extraction populaire. Pensionnaire du centre au moment de l'enquête, avant de devenir « pro » en Angleterre, il a grandi dans un quartier dit « sensible » d'une grande agglomération, à l'intérieur d'une famille nombreuse dont les parents, tous deux ouvriers, ont émigré d'Afrique subsaharienne. Pourtant, sa réussite sportive est loin de se réduire à ce portrait trop vite tracé et parfaitement taillé. En réalité, son parcours ne peut se comprendre que lorsqu'il est resitué dans une trajectoire familiale marquée par le déclassement social lié à l'émigration. Ses parents ont des origines sociales relativement élevées (son grand-père paternel était officier) et son père a fait des études supérieures dans son pays d'origine. La famille n'est pas non plus dénuée de capital sportif, les deux parents ayant joué au basket à un haut niveau (le père a participé aux jeux Olympiques). Si le capital parental a subi une très forte dévalorisation à leur arrivée en France, le style de vie familial et l'héritage incorporé ont permis que plusieurs de leurs enfants s'engagent dans des formations sportives de haut niveau (Dimitri a une sœur inscrite en sport-études, option basket, et son petit frère vient d'entrer en préformation au FC). L'analyse plus détaillée nuance donc sensiblement l'image première d'un

champions (Tess Kay, « Sporting excellence : a family affair ? », *European Physical Education Review*, vol. 6, n° 2, 2000, p. 151-169).

9. Bernard Lahire, *Tableaux de familles*, Gallimard-Le Seuil, Paris, 1995, p. 22 et 23.

10. Matthias Millet et Daniel Thin, « Le temps des familles populaires à l'épreuve de la précarité », *Lien social et politiques*, n° 54, autonome 2005, p. 153-162.

destin exceptionnel qui, en passant sous silence les conditions sociales qui le rendent possible, réduirait ce parcours à une affaire individuelle faite de talent et de courage. Son cas doit également être relié au fait que le recrutement des centres de formation apparaît comme très nationalement ancré. Tous les enquêtés au FC résidaient en France avant leur intégration à la formation, aucun n'a donc émigré afin de tenter sa chance dans le football¹¹. Enfin, le cas de Dimitri est également révélateur de la place que joue la pratique sportive parentale dans la genèse de ces parcours.

LE FOOTBALL, UNE AFFAIRE DE FAMILLE ?

Dans de nombreuses pratiques d'excellence où l'accomplissement d'une carrière repose sur une virtuosité acquise précocement, la famille joue, du fait de sa propre familiarité avec l'univers concerné, un rôle central dans l'initiation. Cela a été observé dans de nombreuses disciplines sportives (chez les cyclistes¹² et les athlètes, par exemple), dans le domaine musical, chez les violonistes solistes et les clarinettes, entre autres exemples¹³.

Les footballeurs du centre n'échappent pas à cette régularité puisque l'orientation vers le sport est très souvent guidée par un père lui-même « amoureux » du ballon. La grande majorité d'entre eux ont grandi dans une famille dans laquelle le goût pour ce jeu a garanti une prompte imprégnation à sa culture. Deux tiers des joueurs ont un père qui a joué dans un club, et ce taux atteint les trois quarts si l'on prend en compte les joueurs occasionnels. L'engagement de ces pères dans le jeu n'avait d'ailleurs souvent rien d'anecdotique : un tiers ont pratiqué dans des championnats nationaux (deux ont même pratiqué le football comme activité professionnelle) et près d'un quart ont occupé des fonctions d'encadrement (entraîneurs, accompagnateurs, présidents de club). L'appétence de ces pères pour le spectacle

11. Selon la FFF, les étrangers sont très minoritaires dans la population des apprentis (environ 5 %) et la moitié de ceux-ci est issue de familles vivant en France (*Foot mag, le magazine de la FFF*, n° 6, février 2009, p. 33-35).

12. Nicolas Lefèvre, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *Sociétés contemporaines*, n° 80, 2010, p. 47-72.

13. Hyacinthe Ravet, « Devenir clarinetiste : carrières féminines en milieu masculin », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, p. 51-67 ; Izabela Wagner, « La formation des violonistes virtuoses : les réseaux de soutien », *Sociétés contemporaines*, n° 56, 2004, p. 133-163.

footballistique, le suivi des matchs auxquels ont rapidement été associés leurs fils sont d'autres indices de cette place du football dans le style de vie familial. De la même manière, la fréquence de la pratique dans la famille, dans la fratrie, parmi les oncles et les cousins indique bien cette centralité sportive dans l'horizon de référence de la plupart des futurs apprentis. C'est ainsi environ 90 % des frères des apprentis qui se sont adonnés à ce sport, et quatre d'entre eux (sur 32) ont même connu une structure de préformation ou formation.

Cette initiation, si elle est diffuse et précoce, est également sexuée. Les sœurs et les mères sont absentes du jeu, aucune mère, et une seule sœur pratique ou a pratiqué ce sport. Ce constat n'est guère surprenant car, d'une part, le football est un sport qui reste très masculin (les licenciés sont des hommes à plus de 90 %) et, d'autre part, l'initiation sportive initiale est un domaine d'intervention dans lequel les pères sont plus présents¹⁴. Les récits que font les footballeurs de leurs premiers pas ne laissent d'ailleurs, bien souvent, que peu de place à leur mère. Ces silences dans les récits ne doivent pas être pris comme le signe d'une absence maternelle mais comme l'indicateur de leur position d'illégitimité dans ce domaine. Leur participation à l'activité footballistique est souvent centrale, mais elle est concentrée sur les tâches organisationnelles (transport, entretien de l'équipement, etc.). Elles occupent une position périphérique par rapport au jeu, et plus le père est investi de manière intensive dans le football, plus les mères sont jugées, comparativement, incompetentes. Leur prise en charge des contraintes matérielles participe pourtant des conditions favorables à l'engagement sportif. Comme le notait Anne Saouter au sujet des mères qui entretiennent l'équipement sportif de leur fils, « même si elle ne va pas le voir jouer, telle est sa contribution minimale à l'activité rugbystique de son fils, le signe aussi de son acquiescement à cette carrière dangereuse »¹⁵. Des gestes, donc, qui contribuent à légitimer la place de l'activité dans la vie familiale. C'est dans ce jeu d'opposition symbolique entre les genres que prend place la transmission de l'intérêt pour ce sport collectif. Si l'enfant se trouve en présence de rapports très différenciés au football au sein de sa famille, toute la force de l'assignation de genre le porte à s'identifier à la

14. Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, La Documentation française, Paris, 2004, p. 356.

15. Anne Saouter, « La maman et la putain : les hommes, les femmes et le rugby », *Terrain*, n° 25, 1995, p. 18.

«version» masculine de cette réalité¹⁶ et à marquer sa distance avec le pôle féminin de son univers.

Deux tiers des aspirants au football professionnel ont ainsi grandi auprès d'un père ayant eu une pratique footballistique prolongée, à l'intérieur d'une famille qu'ils qualifient souvent eux-mêmes de famille de «footeux». Dans celles-ci, un cas revient avec une récurrence frappante, celui des pères qui ont atteint un haut niveau amateur sans jamais franchir la porte du professionnalisme. Plusieurs ont eu une trajectoire sportive marquée par le désir inassouvi de l'accès au métier causé par une blessure ou la fermeture de ce marché. Le père d'Éric, par exemple, est un ouvrier qualifié resté à l'écart du sommet de la hiérarchie sportive et n'a pu progresser au-delà de la troisième division nationale, ce qui aurait signifié son insertion dans la pratique professionnelle. Or les propos de son fils montrent combien cette trajectoire a modelé les attentes de son père :

«Mon père, il était dedans. Lui, il m'a dit: "T'as plus de chance que moi", parce que déjà, lui, au niveau technique, il a commencé plus tard, donc techniquement, il était moyen. Il compensait par son envie, tout ça. Par son agressivité. Il m'a dit, il m'a dit: "Toi, t'as les bases... t'as une chance, saisis-la, quoi" » (Éric, 17 ans).

Ces propos, certes facilités par la réussite footballistique du fils qui donne un sens rétrospectif à cette position sportive, témoignent, malgré cela, de la modalité de pratique de son père. Pour ces pères-là, le fait d'être confrontés aux limites de leur ascension sportive a, à la manière des «empêchés d'école»¹⁷, alimenté l'investissement paternel dans l'initiation sportive.

Chez les jeunes dont le père a été un footballeur investi, l'entrée dans le jeu est marquée par une prise en main paternelle très nette. Ils lui reconnaissent très clairement un rôle de prescripteur qui s'exprime dans des expressions comme «il

16. Bernard Lahire, «Héritages sexuels: incorporation des habitudes et des croyances», in Thierry Blöss, *La Dialectique des rapports homme/femme*, PUF, Paris, 2001, p. 16. Sur l'importance de la socialisation genrée durant l'enfance et le rôle qu'y occupe le sport: Martine Court, *Corps de filles, corps de garçons: une construction sociale*, La Dispute, Paris, 2010.

17. Selon l'expression de Michèle Ferrand: «Le goût de l'école: la transmission des "dispositions scolaires" dans les récits biographiques», in Bernadette Bawin-Legros et Jean Kellerhals (sous la direction de), *Relations intergénérationnelles: parenté, transmission, mémoire*, université de Genève et université de Liège, Liège, 1991, p. 175-184.

m'a mis» ou «il m'a emmené» au football et qui révèlent une certaine dépossession de la décision. Toutefois, si cette intervention directe du père est davantage perçue comme une incitation que comme une contrainte, c'est qu'elle prend place au sein de pratiques (assistance aux matchs, discussions familiales) qui assurent une socialisation favorable à l'intériorisation d'un goût pour l'activité. De plus, cette incitation avait d'autant plus de chances d'être vécue comme une aspiration individuelle que le père avait parfois encore à ce moment-là une activité sportive. Le père offre alors un modèle d'identification «en action» et cette socialisation par «voir faire» ouvre la voie à une entrée progressive dans le jeu. Lucas, par exemple, fut progressivement initié à l'activité de son premier club par son père, qui y jouait et y entraînait (Lucas a 18 ans, son père, qui occupe une profession intermédiaire, a joué jusqu'à atteindre un championnat national, sa mère est employée). Il anticipa l'entrée dans le jeu par l'entremise de son père qui lui ouvrit l'accès au club vers ses 4 ans :

«J'ai commencé, avec mon village, je faisais des matchs un petit peu le samedi mais sans licence, c'était comme ça. Vu que mon père il était entraîneur, mais de l'équipe une, et il connaissait les éducateurs des petits. Ça fait que j'ai joué depuis tout petit, moi.»

Mais ses débuts prolongeaient en réalité une confrontation régulière et très précoce aux terrains :

«J'ai joué depuis l'âge de 2 ans à mon avis. Sur le terrain, mon père il jouait, depuis que je suis petit il jouait. J'ai grandi sur les terrains de foot. Tous les dimanches, samedi, dimanche, j'étais au foot [...]. Sinon, j'essayais d'aller aux entraînements de mon père. Le mardi et le jeudi soir, mon père, il s'entraînait; vu que j'étais trop petit, je me mettais tout seul dans mon coin et je jouais. Même des fois, l'été, j'essayais de courir avec eux... quand ils font la préparation, c'était dur mais j'y arrivais. J'avais que 7, 8 ans. Des fois, je tenais... au bout de cinq, dix minutes j'étais... j'étais loin derrière!»

Dans les configurations comme celle de Lucas, le jeune garçon s'insère progressivement dans le club en y occupant, sur les traces du père, une position de plus en plus active¹⁸.

18. Pour une description de ce type d'insertion, on peut se reporter au cas de Romain décrit par Nicolas Renahy (*Les Gars du coin: enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, Paris, 2005, p. 81).

Pourtant, l'entrée « en » football ne suit pas systématiquement ce chemin fait d'imprégnation précoce et de sentiment d'évidence. N'oublions pas que c'est un tiers des jeunes apprentis qui n'a pas de père footballeur. Il existe, en réalité, deux autres principales variantes de l'engagement dans le jeu qui distinguent ces cas de ceux possédant un héritage footballistique conséquent. Pour ces exemples plus improbables de réussite sportive, les invitations amicales à partager une partie de ballon et les premiers jeux dans la cour d'école font généralement office de première introduction au football. Les conditions du renforcement familial de cette initiation varient, cependant, selon les appartenances sociales. Pour les enfants d'ouvriers, d'artisans et de petits commerçants, leur pratique a facilement trouvé sa place et un sens dans l'univers familial. Du fait de sa place dans ces groupes sociaux, ce sport a toutes les chances d'être une orientation pensable et désirable. L'activité du groupe de pairs ne vient donc pas heurter la socialisation familiale, elle apparaît davantage comme complémentaire. D'ailleurs, un certain nombre de pères se convertissent assez aisément à l'activité. Ils suivent alors avec plaisir les rencontres sur les bords du terrain et s'insèrent sans entrave dans un univers dont ils sont souvent proches socialement et culturellement. Ils légitiment de cette manière l'activité du fils malgré leur désintérêt premier.

D'autres cas rencontrés relèvent d'une autre configuration. Issus de familles fortement dotées en capitaux culturels (parents enseignants, médecins, etc.), leur premier goût pour le football s'articule à une grande diversité de pratiques sportives. Pour eux, le football fut d'abord un sport parmi d'autres. Alors qu'en milieu populaire, les jeunes étaient souvent incités à abandonner certaines pratiques sportives (« il faut choisir » était une injonction très récurrente), ceux-ci sont, dans une visée éducative, plutôt encouragés à multiplier les activités. Les pères ont d'ailleurs eux-mêmes souvent expérimenté divers sports, et le football, sans être étranger à l'univers familial (à travers le goût pour le spectacle, par exemple), n'y occupe pas une place de référence sportive incontournable. La pratique du football est ici souvent légitimée par l'association à une gamme élargie de pratiques sportives et culturelles conformes aux aspirations éducatives de la famille et dont le cumul est assez typique des individus riches en ressources culturelles et économiques¹⁹.

19. Philippe Coulangeon et Yannick Lemel, « Les pratiques culturelles et sportives des Français : arbitrage, diversité et cumul », *Économie et statistique*, n° 423, 2009, p. 3-30 ; Patrick Mignon et Guy Truchot (sous la direction de), *Les Pratiques sportives en France*, INSEP-MJS, Paris, 2002.

DES RAISONS SCOLAIRES D'ENTRER EN FORMATION ?

Parmi les représentations associées aux footballeurs professionnels, celle de leurs supposées incompétences intellectuelles et scolaires est l'une des plus tenaces. Plus ou moins explicitement, l'image de « dernier de la classe » n'ayant que le football comme voie de salut leur est facilement attribuée. Pourtant, l'étude des parcours scolaires des jeunes apprentis conduit à amender très sensiblement cette interprétation et invite à ne pas systématiser la relation entre l'itinéraire scolaire et l'itinéraire sportif.

Les résultats des jeunes du FC à l'école primaire sont, en effet, assez rarement marqués par des difficultés scolaires précoces. En fin de cycle primaire, seulement 3 des apprentis avaient redoublé, soit à peine plus que ceux qui avaient un an d'avance (2). Et 8 joueurs sur 10 ne présentaient aucun retard scolaire au moment de l'entrée dans une filière spécifique comme la préformation. De la même manière, les dossiers scolaires révèlent que seule une très faible minorité de joueurs a eu en classe de sixième une moyenne générale inférieure à dix (seulement 2 sur 30). Au final, seulement 1 sur 5 a connu des difficultés scolaires nettes au moment de l'engagement (redoublement, série d'« avertissements ») et aucun ne connaît de très grandes difficultés (avec deux ans de retard, par exemple). Cette population se distingue donc par la relative faible occurrence des difficultés et des redoublements lorsque l'on sait que, dans la même génération, le redoublement a touché plus d'un élève sur cinq à la fin du CM2. Cette situation est d'autant plus remarquable que les apprentis sont majoritairement d'origine populaire et qu'ils ne bénéficiaient pas, le plus souvent, d'un héritage scolaire important. Même si les enquêtés connaissent mal les diplômes parentaux (ce qui, on peut le supposer, est déjà un indicateur de leur faiblesse), les entretiens révèlent que les trois quarts des parents n'ont pas atteint le niveau du baccalauréat.

Pour plus des trois quarts des cas étudiés, aucune difficulté spécifique ne semble donc faire du football une échappatoire. Avant d'entrer dans la voie sportive, une forte minorité de ces jeunes (6 cas sur 10) a même cumulé performances sportives et bons résultats scolaires. Ceux-là ont obtenu durant l'année de sixième au moins une fois la meilleure mention (« Félicitations ») attribuée par les conseils de classe ou avaient une moyenne générale très supérieure à leur classe (de deux points au moins). Ils cumulaient aussi les annotations très valorisantes (« Excellent élève », « Très bon travail », etc.) et se trouvaient en tête de leur classe. Ils faisaient preuve d'un investissement régulier et d'un

sens de l'effort transversaux, actualisés dans le football comme à l'école. Le recrutement par les institutions de formation est donc loin d'exclure systématiquement les « bons élèves ».

Une partie de l'explication de ce constat réside dans la prise en compte, dans les centres fédéraux comme au club étudié, des performances et des attitudes scolaires dans le recrutement. S'il n'existe pas de règle fixe en la matière, de fortes difficultés scolaires constituent, aux yeux des formateurs du club, un handicap. Des problèmes scolaires sont, pour le club, porteurs de risques et de difficultés (difficulté organisationnelle, risques de dégradation des relations avec les établissements scolaires partenaires et de perte de crédit de la formation aux yeux des parents). Cette prise en compte dans les jugements des comportements scolaires repose également sur le sentiment des recruteurs qu'ils peuvent être un indicateur, comme le milieu familial, du « mental » du jeune, autrement dit, de la capacité de la nouvelle recrue à s'adapter à la formation, à sa discipline, à son emploi du temps régulier et à la charge de travail qu'elle demande. Des difficultés scolaires peuvent éveiller le soupçon chez les recruteurs qui cherchent alors, comme le narre le responsable du recrutement du centre, à éprouver la compatibilité de l'aspirant avec les contraintes de la formation :

« Ses notes scolaires aussi sont importantes, son attitude... Parce que bon, si c'est pour prendre un gamin qui fait pas d'efforts non plus à l'école et tout, on fait attention aussi. Même si ça commande pas. Ça ne commande pas, mais celui-là, on le reverra [jouer]. On le reverra et on le mettra dans des conditions un peu plus difficiles. On peut le voir à un tournoi sur deux, trois jours, voir comment il se comporte sur deux, trois jours avec un groupe, le soir. C'est des choses qui peuvent te renseigner. »

Comme le suggère cet agent du centre, le critère scolaire reste toutefois second, un « facteur limitant » selon les mots du responsable de la préformation. Le domaine scolaire est observé par les recruteurs de manière nettement moins systématique que ne l'est le terrain sportif et, surtout, il est principalement employé pour départager des recrues potentielles qui ont des compétences footballistiques égales. Ceux qui répondent mal aux attentes scolaires ont donc des chances d'être sursélectionnés sportivement, c'est-à-dire de devoir compenser leurs difficultés scolaires par des qualités footballistiques supérieures.

Les jeunes qui ont éprouvé des verdicts scolaires négatifs ne sont, toutefois, pas absents du centre de formation. Neuf, soit environ un cinquième des joueurs rencontrés, sont dans ce cas.

Tous issus des milieux sociaux les plus distants de l'univers scolaire (membres des catégories populaires ou petits indépendants), ils ont souvent le sentiment de ne pas « être faits » pour l'école. On comprend dès lors que, portés par leurs faibles espérances scolaires, la voie sportive leur soit apparue comme une voie de salut possible, susceptible de les faire échapper, pour partie, aux dégradations symboliques que leur imposait le monde scolaire. Pour eux, l'appétence sportive s'est aussi construite très tôt « contre » l'école, et leurs difficultés scolaires semblent, à leurs yeux, renforcer le bien-fondé de leur passion sportive. Le parcours de Claude, par exemple, est révélateur de ce type d'articulation. Il a grandi, en grande partie, auprès de sa mère aide-soignante et de ses quatre frères et sœurs dans plusieurs quartiers de grands ensembles. Alors que sa situation scolaire se dégradait (redoublement de la troisième, échec à l'examen du BEP), il a vu l'opportunité de cette formation comme une « chance » d'autant plus miraculeuse qu'elle était exceptionnellement tardive (à 18 ans). Il a pu alors signer son contrat de formation, « les larmes aux yeux » selon le recruteur du club. Son implication et son investissement particulièrement importants lors des entraînements (« il est toujours à fond », souligne son entraîneur) portent la trace de cette arrivée tardive et sont le fruit des preuves qu'il pense devoir donner. Si la longueur de l'entretien réalisé avec lui (environ quatre heures) est assez exceptionnelle, c'est aussi en raison de ce désir de démontrer sa bonne volonté, de répéter régulièrement qu'il travaille plus que les autres, recrutés plus tôt que lui. Son engagement sportif doit se comprendre aussi en relation avec son déclin scolaire qui lui fait vivre sa formation comme une chance face à sa famille (« Si j'y arrive, ça sera surtout pour montrer à ma famille que j'ai travaillé, que c'était pas pour rien », me dit-il) et une occasion d'éviter, comme il dit, les « galères » de son « quartier » (un de ses frères a connu la prison), de retomber de « l'autre côté » :

« Je suis jeune, j'ai que, je viens d'avoir mes 19 ans, mais voilà, c'est un petit vécu, mais j'ai déjà un petit goût de l'autre côté quoi [...]. J'ai pas envie de bifurquer à droite, à gauche par les sentiments, en fait. Moi, quand je rentre chez moi, le week-end, c'est la réalité hein, je suis rentré ce week-end, j'ai vu mes amis, ils étaient où pff... Y a pas de mot. Travaille. Inch Allah ça viendra. »

Sa « rage » de réussir prend donc sens dans cet itinéraire scolaire et social qui lui donne le sentiment que la formation footballistique constitue une nouvelle chance.

Les parcours scolaires antérieurs des jeunes footballeurs sont donc divers. L'abondance des cas d'apprentis qui n'ont pas connu une scolarité heurtée et qui ne perçoivent pas le football comme le synonyme d'un désintérêt scolaire renforce l'intérêt qu'il y a à comprendre la socialisation sportive qui génère de telles aspirations. On voit bien, dans leur cas en particulier, que l'orientation sportive ne peut se résumer à un simple calcul d'un profit compensatoire espéré, mais qu'elle suppose au contraire une longue conversion à la chose footballistique.

CHAPITRE III

DU JEU D'ENFANCE À L'ENTRÉE EN FORMATION

Le « talent » footballistique n'émerge pas de manière indifférente à certaines conditions sociales. Il n'est pas non plus l'objet d'une révélation spontanée, il est le fruit d'un cheminement réalisé à l'intérieur de l'organisation du football amateur. La constitution de compétences et de l'attachement au jeu et à ses enjeux résulte d'une somme de petits pas, d'une suite de micro-élections. Les conditions sociales évoquées sont donc les conditions favorables à la réalisation d'un processus relativement long. Avant d'entrer dans une filière spécifique, les apprentis ont, au moins, six ans de pratique amateur derrière eux, ils ont fréquenté les terrains entre leurs 6 et 13 ans en moyenne. Si on les interroge rapidement, il n'est pas rare que les apprentis donnent de leur pratique footballistique antérieure une lecture particulièrement linéaire. « J'ai toujours voulu faire ça », disent-ils parfois sommairement, confortant le risque d'une lecture téléologique qui surévalue la linéarité des parcours en prenant comme point de référence l'issue du processus¹. Ces propos généraux effacent,

1. D'où, en partie, l'intérêt des sociologues pour le séquençage des carrières sportives, dans le sens interactionniste du terme (voir notamment

en réalité, l'évolution de leur engagement footballistique. Les manières de jouer, les clubs fréquentés et les relations nouées révèlent, *a contrario*, comment une série de consécration a, progressivement, transformé leur pratique.

LES PREMIERS PAS DANS LE FOOTBALL

Les premières années de jeu se caractérisent, dans la grande majorité des cas, par trois propriétés principales. Les parcours des apprentis footballeurs sont, tout d'abord, marqués par une grande précocité. Plus de la moitié sont entrés dans un club un ou deux ans avant d'atteindre l'âge de 6 ans et ont anticipé l'entrée dans la pratique institutionnelle, dont l'âge d'accès est de 6 ans avec l'ouverture de la catégorie « débutant ». Ils ont profité de l'offre d'accueil de certains clubs pour les « prédébutants », soit à l'intérieur d'un groupe institué (appelé « baby-foot » ou « école de foot »), soit par l'admission anticipée dans la catégorie des débutants, bénéficiant alors souvent du concours d'un membre de leur famille impliqué dans le club. Les autres apprentis n'ont pas tardé à entrer dans le jeu : un quart ont intégré une association à 6 ans, et moins d'un sur six a débuté de façon plus tardive, à partir de 8 ans. Cette précocité est accentuée par le fait que l'accès au club constitue rarement leurs premiers pas en matière de football. Pour tous, « jouer au ballon » dans la cour de récréation, « taper dans la balle » avec un frère ou un cousin constituent leurs premiers souvenirs d'une initiation proto-footballistique. De surcroît, l'orientation vers le football constitue assez fréquemment leur première insertion dans un club : trois quarts des interviewés se sont tournés vers ce sport avant toute autre activité physique. Pour plus d'un tiers d'entre eux, il s'agit même du seul sport qu'ils aient jamais pratiqué en club. Cette précocité et le sentiment d'une orientation évidente s'expliquent par la place qu'occupe souvent ce sport dans leur famille et de celle, particulièrement importante, qu'il tient dans le registre des pratiques enfantines². La pratique est d'ailleurs

Christine Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes*, L'Harmattan, Paris, 2005 ; Véréne Chevalier, « Pratiques culturelles et carrières d'amateurs : le cas des parcours de cavaliers dans les clubs d'équitation », *Sociétés contemporaines*, n° 29, 1998, p. 27-41 ; Olivier Aubel, Christophe Brissonneau et Fabien Ohl, *L'Épreuve du dopage...*, *op. cit.*).

2. Il est le premier sport pratiqué par les 6-14 ans (Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, *op. cit.*, p. 346) et la FFF recense plus de 300 000 licenciés de 9 ans et moins.

d'autant plus précoce et exclusive que le joueur a grandi dans une famille de « footeux ».

Entrés très jeunes dans un club, les apprentis ont également fait preuve d'un investissement souvent rapide. Parce qu'ils évoquent ces années à la lumière de leur expérience actuelle, ils refusent d'attribuer du « sérieux » à leur pratique enfantine (« plus pour la rigolade », en disent-ils souvent), mais ces propos ne doivent pas masquer leur investissement. Cet engagement se concrétise dans leur grande assiduité aux entraînements, aux matchs, et dans leur participation très active dans les jeux de ballon réalisés en dehors du club. Ceux-ci occupent une place importante dans leur style de vie enfantin, ils y jouent entre copains ou seuls, à l'école comme dans leur quartier, car ils ne se satisfont souvent pas du seul entraînement hebdomadaire offert par le club. « J'avais toujours un ballon », racontent-ils souvent pour exprimer ce goût rapidement forgé. Cet engouement s'appuie sur leur adhésion précoce au caractère compétitif du jeu et leur goût pour les classements sportifs. Les résultats, les plus belles victoires et la participation à des tournois nourrissent leurs souvenirs. Même les jeux réalisés en dehors du club sont très souvent orientés par une logique compétitive. À cette adhésion précoce à l'esprit de compétition du sport s'ajoute l'appétence des futurs apprentis pour les activités physiques et la dépense énergétique. Leur activisme footballistique, dans lequel ils recherchent une occasion de « se défouler », et, pour certains, le cumul de plusieurs sports traduisent leur penchant pour un usage actif de leur corps. Ils s'inscrivent avec bonheur dans ces jeux masculins qui privilégient la consommation d'espace et d'énergie³. Le football participe donc de la construction d'un goût prononcé pour l'effort physique. Et ils sont nombreux à récolter, dès ces premières années de jeu, les fruits de cet investissement. Surclassement dans la catégorie d'âge supérieure, responsabilité du capitaneat au sein de leur équipe, occupation des postes les plus valorisés sont les premières distinctions sportives qu'ils reçoivent. C'est ainsi que près des trois quarts d'entre eux ont été surclassés et huit sur dix occupaient une place offensive dans leur équipe durant ces premières années. Ici aussi, les fils des pères footballeurs se distinguent par leur plus grande précocité dans cette reconnaissance sportive. Entraîneurs, pères, frères, oncles et partenaires sont les acteurs de cette reconnaissance masculine de leur performance, encourageant ainsi leur investissement.

3. Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles!*, Le Seuil, Paris, 1998, p. 110 et 111.

Cette forme initiale d'engagement reste, cependant, très localement ancrée. L'horizon de référence de la pratique est encore un espace local d'interconnaissances, plus qu'un espace d'« experts », et le jeu reste fortement associé aux relations de sociabilité qu'il supporte. Cinq apprentis sur six ont, d'ailleurs, choisi leur premier club en accordant une prime à la proximité et en s'orientant vers le « club du coin ». Cela explique qu'ils sont entrés « en » football dans des clubs de niveaux assez différents. Deux tiers d'entre eux ont même fréquenté des clubs de « district » situés en bas de l'échelle sportive⁴. Cette relative indifférence au niveau de performance du premier club s'explique, tout d'abord, par le fait que la hiérarchisation sportive reste, pour les joueurs de 6 à 10 ans (débutants et poussins), assez limitée. Il existe peu de niveaux dans la hiérarchisation des compétitions : les clubs offrent souvent des conditions de pratique relativement proches (un seul entraînement hebdomadaire en débutant, une entrée dans le club non sélective, etc.). Quel que soit leur club, les joueurs soulignent la place prépondérante qu'y tenait le « jeu » et la faible décomposition pédagogique en exercice de la pratique. Cela n'est pas étonnant lorsqu'on sait que les joueurs des catégories de jeunes, comme ceux des « petits clubs », sont plus souvent pris en charge par un bénévolat, majoritairement populaire, plus distant de l'excellence compétitive légitime et d'une forme de pratique polarisée sur la compétition et la compétence technique⁵.

Cette prime donnée à la proximité fait que le premier club est, bien souvent, celui fréquenté par le père, un frère, des cousins ou les copains de classe. L'orientation dans le club du voisinage permet d'associer la pratique sportive à une sociabilité locale, voire à un entre-soi territorialisé, qui entre en écho avec l'attachement, souvent relevé, des milieux populaires au localisme. Le club est alors un vecteur et un lieu de symbolisation de l'appar-

4. Pour objectiver ces différences, j'ai établi une classification à trois étages distinguant les clubs de « district », de « Ligue » et « nationaux ». Cette classification est établie en fonction de plusieurs critères complémentaires : la position des équipes jeunes des clubs dans la hiérarchie fédérale (qui est structurée par trois niveaux de compétitions : départemental, régional et national), le degré d'encadrement offert et, parfois, les palmarès acquis par les joueurs dans leur club. Les clubs de la catégorie « district » ont, par exemple, des équipes jeunes qui ne participent qu'aux championnats départementaux et ils ne proposent souvent deux entraînements hebdomadaires qu'à partir de 12 ans.

5. Gildas Loirand, « Le bénévolat : les ambiguïtés d'un engagement », in Pascal Chantelat (sous la direction de), *La Professionnalisation des organisations sportives*, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 273-300.

tenance à une société locale⁶. Les « copains » du club sont alors aussi souvent ceux de l'école primaire et ceux avec lesquels ils jouent au football dans leur quartier ou dans la cour d'école. Les apprentis parlent régulièrement d'une « équipe de copains » pour désigner cette expérience collective, expression qui souligne que les relations sociales et affectives passent par le football, mais ne s'y résument pas. Le fait d'être copain n'est ni anecdotique ni secondaire, mais indissociable de la pratique. De la même manière, l'insistance des apprentis sur l'« ambiance », « décontractée » et « familiale », de ces clubs, sur les occasions qu'ils offrent d'une sociabilité festive, traduit l'ancrage local qui singularise les premières années de jeu.

DEVENIR UN JOUEUR « DOUÉ »

À la suite de ces premières années de jeu, la pratique des enquêtés évolue au fil des consécration sportives. En progressant dans les catégories d'âge, les jeunes apprentis s'insèrent dans un espace de pratique davantage hiérarchisé, en particulier à la fin des années de poussins (8-9 ans) et surtout lors de celles des benjamins (10-11 ans). Les nombreuses sollicitations qu'ils connaissent de la part de clubs plus huppés sont le signe le plus tangible de la concurrence grandissante qui accompagne la hiérarchisation accrue des compétitions et des clubs. Alors qu'une partie d'entre eux évoluait déjà dans un club bien situé sportivement, plus de la moitié des enquêtés sont, entre 9 et 11 ans, convoités par des clubs d'un niveau supérieur. Repérés lors de confrontations et de tournois, les joueurs attirent l'attention des clubs de leur département. Ces années sont l'occasion d'une vague de recrutement qui tend à concentrer les meilleurs talents. Au final, dès l'âge de 11 ans, deux tiers des joueurs enquêtés évoluent dans des clubs situés en haut de la hiérarchie, participant aux championnats jeunes nationaux ou régionaux. Contrairement au choix du premier club, l'orientation est à ce moment-là guidée prioritairement par le niveau de la nouvelle équipe, par le désir de « jouer plus haut », comme ils disent. Si le changement de club ne constitue pas forcément à lui seul une rupture décisive, il est un indicateur important de l'évolution progressive de la pratique. Cette mobilité, qui s'appuie sur leur investissement précoce dans le jeu, constitue un moment

6. Le rôle de l'appartenance à l'espace local dans les milieux populaires ruraux a été particulièrement abordé par Jean-Michel Faure (« Les "fouteux" de Voutré », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, 1989, p. 68-73) et Nicolas Renahy (*Les Gars du coin...*, *op. cit.*).

important de consécration sportive et d'accès à un nouveau cadre de socialisation sportive.

Les sollicitations de clubs plus élevés ne peuvent, en effet, se résumer à une simple opportunité qui viendrait combler des désirs d'ascension sportive. Ce serait omettre leur importante fonction symbolique. Il ne s'agit pas uniquement d'une opération de sélection des joueurs témoignant de dispositions sportives adéquates, mais aussi d'une élection, d'un acte de désignation performatif ou de ce que Pierre Bourdieu nommait, à propos des effets négatifs de désignation, un « effet de destin »⁷. Ces sollicitations restent d'ailleurs souvent dans la mémoire des joueurs comme un moment de « prise de conscience » de leur qualité. Ils citent régulièrement ces événements pour évoquer leur parcours, et c'est à ce moment-là que beaucoup d'entre eux situent l'éclosion de leur sentiment d'avoir des compétences particulières. Ces propos témoignent de l'efficacité propre de ces sollicitations dans le renforcement et la constitution d'une certaine perception de soi auprès d'un public d'autant plus sensible à cette reconnaissance qu'il a déjà investi depuis plusieurs années la pratique footballistique.

Ces invitations ont donc la propriété paradoxale de produire aussi ce qu'elles disent rechercher, c'est-à-dire l'aspiration à progresser dans la hiérarchie sportive. Elles renforcent le sentiment d'être « au-dessus » de leurs coéquipiers, elles distinguent et enjoignent à s'investir. Ces effets de consécration et l'efficacité de ce travail d'« étiquetage »⁸ sont, en réalité, plus ou moins rapides et intenses selon le degré d'imprégnation familiale au football. Les plus précoces dans l'accession à un club de bon niveau sont, ici aussi, ceux dont les pères ont été fortement investis dans le jeu. Confrontés dans leurs familles à des catégories de perception forgées dans le football de compétition, ils connaissent une intériorisation plus rapide d'une estime sportive de soi. Ils accèdent aussi plus souvent aux clubs les plus huppés (« nationaux »), avec le sentiment que leur ascension est dans « l'ordre des choses ». Le père tient alors souvent le rôle d'accélérateur de la trajectoire sportive par son attention aux performances, jusqu'à inciter à un changement de club.

Accédant durant ces années-là (très majoritairement entre 8 et 12 ans) à des clubs compétitifs et à des catégories d'âge plus hiérarchisées, les enquêtés connaissent de nouvelles conditions

7. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine* (1998), Le Seuil, Paris, 2002, p. 162.

8. Howard S. Becker, *Outsiders : études de sociologie de la déviance* (1963), Métailié, Paris, 1985, p. 201-205.

de pratique. Leur engagement s'intensifie en même temps qu'il se « sportivise »⁹, en faisant primer la compétence spécifique sur l'ancrage et la sociabilité locaux. C'est d'abord la fréquence des entraînements qui augmente, pour atteindre au moins deux ou trois séances hebdomadaires. Cette évolution quantitative, qui tend à renforcer la place à part du football dans les activités, se double d'une série de modifications du contenu de la pratique. Encadrés par des éducateurs davantage acculturés à la pratique compétitive, possédant plus souvent des diplômes sportifs, les joueurs pratiquent alors un jeu nettement plus « pédagogisé », c'est-à-dire organisé autour d'exercices de perfectionnement. Les exercices ou ateliers spécifiques prennent une place plus importante, qu'ils visent l'entraînement des capacités physiques, la spécialisation au poste de gardien ou le travail de gestes techniques. « C'était un peu plus sérieux », disent souvent les enquêtés pour résumer cette croissance d'une logique de perfectionnement. Les propos qu'ils tiennent sur leurs entraîneurs changent d'ailleurs de nature : l'accent mis sur la « gentillesse » des éducateurs des premières années est remplacé par l'insistance mise sur la qualification des nouveaux formateurs. Il n'est pas rare que les joueurs nouent une relation privilégiée avec l'un d'eux. Le suivi et le soutien dont un éducateur fait preuve jouent un rôle d'autant plus important dans la construction du sentiment d'être « doué » que son élève appartient à une famille distante avec le football de haut niveau. Les encouragements de ces entraîneurs « Pygmalion » incitent les joueurs à être à la hauteur de leurs attentes et leur souvenir est parfois associé à un sentiment de dette. Romuald, par exemple, tient à manifester sa reconnaissance à l'égard de son entraîneur :

« Si je suis là, c'est grâce à lui, parce que c'est lui qui m'a fait progresser, c'est lui le premier qui m'a poussé pour que je vienne ici. C'est lui qui m'a dit que j'avais des qualités, tout ça, pour ça, quand il a vu qu'il y avait des clubs qui s'intéressaient à moi, il est venu me voir tout de suite, il m'a dit, il m'a fait travailler pour ça, pour que j'arrive » (Romuald, 17 ans,

9. Le concept de sportivisation est régulièrement mobilisé en histoire et sociologie du sport pour décrire l'évolution d'une pratique, sa conformation aux règles sportives d'une mise en compétition dans un espace propre, en particulier par opposition aux jeux traditionnels ou à la pratique sportive scolaire. Norbert Elias parle, lui, de « sportification » pour analyser la rupture introduite par les sports modernes anglais (Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée* [1986], Fayard, Paris, 1994).

entré au FC à 15 ans, fils d'un agriculteur, ancien footballeur de niveau modeste et d'une employée).

L'éducateur joue parfois un rôle plus direct encore, comme dans le cas de Dimitri :

« Il sentait [son entraîneur chez les benjamins, club de district] que j'avais du potentiel. Déjà, à mon âge, j'étais plus grand que tout le monde. Donc il me suivait, c'est lui qui m'a emmené faire des essais au FC, donc il voulait absolument que je réussisse. Ouais, si y a bien une personne à qui je dois, c'est à lui, hein. C'est lui qui m'a vraiment poussé à faire quelque chose.

Enquêteur. – Et les essais pour entrer au FC ?

Dimitri. – Ben, c'est mon entraîneur. Ben, lui, il savait la date, il m'a donné rendez-vous, je savais même pas qu'est-ce que j'allais faire, "Prends tes équipements"... Je suis rentré chez moi, il est venu me chercher, il m'a fait "Prends tes équipements", je lui fais : "On n'a pas entraînement aujourd'hui", "Ouais prends tes équipements !" [rire] Je suis arrivé, j'ai vu au moins deux cents jeunes... Je fais : "C'est quoi ça ?" "Ouais, ben, t'es à l'essai au FC." Et voilà » (Dimitri, 18 ans, entré au FC à 12 ans, fils d'un père et d'une mère ouvriers et anciens basketteurs de haut niveau).

L'engagement corrélatif à cette ascension footballistique conduit à un recentrage des pratiques sportives. Certains arrêtent leurs autres activités sportives pour suivre les entraînements footballistiques. Près de la moitié s'engagent dans un ou plusieurs stages de perfectionnement, souvent organisés par des clubs professionnels durant les vacances scolaires. Le football « entre copains » subit lui aussi la concurrence de cette intensification du jeu en club. Sans disparaître, les parties de ballon informelles se distinguent progressivement du football institutionnalisé : les réseaux de sociabilité qui y sont associés, comme la forme prise par la pratique, se différencient. L'engagement des joueurs dans l'apprentissage permet la consolidation de compétences techniques, mais aussi d'un goût de l'effort et d'une aptitude à différer le plaisir immédiat du jeu. La pratique s'appuie sur une disposition minimale à s'investir dans un apprentissage formalisé. Leur implication témoigne donc à la fois d'un *rapport au temps* qui autorise une régularité dans l'effort et une persévérance dans le souci de s'améliorer (qui suppose assiduité et inscription dans

un programme collectif de compétition et d'exercices) et d'un *rapport discipliné à l'autorité* (reconnaissance de l'ordre sportif et du pouvoir de l'entraîneur).

De manière convergente, il faut noter que les jeunes enquêtés montrent également durant leur scolarité une forte propension à se conformer aux attentes des professeurs de l'enseignement physique et sportif (EPS). Ils sont, parfois dès l'école primaire et très souvent au collège, en réussite dans cette discipline. Par exemple, la moyenne des enquêtés en EPS pour la classe de sixième s'élève à 16,1/20 (28 cas). Ils ont en sixième, en moyenne, une note supérieure de 2,9 points à leur classe respective. Même chez ceux menant un parcours scolaire plus difficile, l'EPS est fréquemment un lieu de réussite, parfois le seul. Leur goût pour l'activité physique n'est donc pas antinomique avec l'apprentissage physique scolaire, alors que celui-ci repose sur des exercices réglés du corps et le report de la performance immédiate¹⁰. L'école fonctionne alors souvent comme un espace de confirmation des premières distinctions sportives reçues.

L'engagement intensifié des joueurs dans l'apprentissage s'associe à une mobilisation autour d'échéances compétitives. Cette dernière est stimulée par l'organisation fédérale qui, par la hiérarchisation accrue des divisions ou la mise en place de compétitions nationales (comme la Coupe nationale des benjamins), accroît la valeur symbolique et l'attraction des titres. La structuration verticale de la pratique, en garantissant des profits symboliques supplémentaires, renforce la disposition compétitive des joueurs. Les récits des joueurs, en mettant l'accent sur les titres acquis, sont révélateurs de cette évolution. Peu à peu, les tournois sont nettement moins valorisés pour leur « ambiance », et leur valeur tient davantage au prestige des adversaires qu'ils permettent d'affronter. Le poids des titres acquis ou des victoires dans les souvenirs est un indice supplémentaire de leur intériorisation d'un « sens du jeu » ajusté à cet espace compétitif, d'une

10. On voit ici combien ils se distinguent de ces « footballeurs de pied d'immeuble » étudiés par Maxime Travert dans un quartier populaire. Ceux-ci s'inscrivent dans un « apprentissage convivial » et une partie d'entre eux se montrent rétifs à la pratique en club comme à sa pratique en milieu scolaire parce que ces apprentissages supposent l'adhésion à un cadre contraignant, à une procédure didactique (voir Maxime Travert, *L'Envers du stade: le football, la cité et l'école*, L'Harmattan, Paris, 2002). Cette même distance à l'égard du sport sous sa forme scolaire se retrouve d'ailleurs parfois chez les élèves « en rupture », qui rechignent souvent à effectuer les exercices pour passer au plus vite à la performance (Matthias Millet et Daniel Thin, *Ruptures scolaires. L'école à l'épreuve de la question sociale*, PUF, Paris, 2005).

illusio telle qu'elle est définie par Pierre Bourdieu¹¹, au sens à la fois d'un intérêt pour le jeu et ses enjeux, fondé sur une reconnaissance de leur valeur, et d'un investissement dans le jeu.

La contribution fédérale à cette socialisation compétitive est aussi le fait de l'organisation de sélections d'équipes jeunes représentant un district, une ligue ou le pays¹². Ces sélections jouent un double rôle : technique, par le repérage des meilleurs éléments qu'elles permettent, et symbolique, par la consécration qu'elles effectuent. Elles constituent une réserve dans laquelle puisent les clubs professionnels, au point que l'on a pu parler d'un « "marché public" national du recrutement »¹³. C'est presque la moitié des joueurs enquêtés qui ont connu une de ces sélections avant de s'engager dans une filière de formation. Leur effet de « marquage symbolique »¹⁴ n'est pas négligeable, tout particulièrement pour ceux qui sont entrés plus tardivement en formation. Pour certains issus de familles distantes avec le football, elles ont constitué une étape supplémentaire dans la découverte des rouages du football d'élite. Pour Gabriel, par exemple, les sélections fédérales ont correspondu à un moment important de renforcement du sentiment de sa propre légitimité sportive et de familiarisation aux institutions de formation (par le biais des nouveaux groupes de partenaires notamment) :

Enquêteur. – Là, en sélection, ça se passait comment ? C'était vachement différent de ce que tu faisais en club ?

11. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Éditions de Minuit, Paris, 1979, p. 111.

12. Les équipes représentant les districts sont formées dans la catégorie des 13 ans, les équipes d'une même ligue s'affrontent lors de la Coupe interdistricts. Les joueurs peuvent ensuite être sélectionnés dans l'équipe de leur ligue pour participer à la Coupe nationale 14 ans, qui voit chaque année les ligues s'affronter à Clairefontaine-en-Yvelines, au Centre technique national. À l'issue de cette coupe, les joueurs peuvent être sélectionnés en équipe de France. Les stages de sélection (appelés stages « pré-France » pour la saison des 15 ans) débouchent sur la constitution des différentes équipes (16, 17, 18, 19, 20 ans) qui participent aux compétitions internationales : championnats d'Europe (16, 17 et 19 ans) et championnats du monde (18 et 20 ans).

13. Hassen Slimani, *La Professionnalisation du football professionnel*, *op. cit.*, p. 312.

14. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, *op. cit.*, p. 195.

Gabriel. – Oh, c'était pas spécialement différent, mais bon y avait des encadrements, c'était... ça avait rien à voir, quoi. C'était plus un peu le côté, comme ici, c'est un peu la même vie que les professionnels, tout ça. Puis bon, l'encadrement, c'étaient tous des gars du CTD [conseiller technique départemental], de la FFF, donc ils connaissent mieux déjà dans le foot, tout ça... Ils nous montrent un peu ce que c'est que la vie des joueurs professionnels, quoi. Ça changeait pas mal. [...]

Enquêteur. – Et quand t'as été pris pour le district, puis après, en ligue, t'as été plutôt surpris la première fois ?

Gabriel. – Ben, en fait, la première fois que le CTD est venu me voir, c'était à YP [son club jusqu'à 12 ans] à l'entraînement, il était venu m'apporter la feuille, ma convocation, tout ça. Et ouais, ça m'avait fait... j'avais été surpris, quoi. Parce que je savais pas qu'on me suivait à côté et, en fait, il m'avait expliqué que souvent, les dimanches, y avait tout le temps quelqu'un au match qui supervise, quoi. Donc, moi, je savais pas tout ça et... j'ai été surpris quand même, mais bon beaucoup heureux, quoi.

Enquêteur. – Et t'étais peut-être le seul de ton équipe ?

Gabriel. – Ouais, j'étais, ben, la première fois, j'étais le seul et après on était trois. La première fois, j'avais été tout seul et ça fait... c'est toujours bien, quoi. Ça fait un peu... un peu rêver à l'équipe de France, quoi. Ouais. [...]

Enquêteur. – Et qui c'est qui t'avait donné l'idée de faire des CV, de les envoyer [au centre de formation] ?

Gabriel. – Eh ben, parce que, juste avant, j'avais été retenu en équipe d'Auvergne. Et en équipe d'Auvergne, on avait rencontré des joueurs qui allaient intégrer le centre de préformation de Vichy, l'INF ; donc, là, ils nous avaient expliqué qu'ils allaient y passer deux années et que, après, automatiquement, ils seraient pris dans un club pro, quoi. Ils signaient un contrat dans un club pro. Donc, ça, ça m'a attiré (Gabriel, 17 ans, entré au FC à 14 ans, fils d'un artisan et d'une commerçante non sportifs).

Le système de sélection fédérale apporte sa propre contribution à la production de ces parcours, même si la précocité grandissante des recrutements issue du développement des filières de préformation tend à en relativiser le rôle. Il participe toutefois à la transformation du mode d'apprentissage (forme des savoir-faire, relation établie avec l'entraîneur) et aux modifications du mode de sociabilité et du rapport à son propre jeu (intériorisation

du sentiment d'être « doué ») qui caractérisent le cheminement qui conduit à l'entrée dans une formation dédiée au football de haut niveau.

RECRUTEMENT ET RITE D'INSTITUTION

Une des évolutions les plus importantes du système de formation français est la précocité grandissante du recrutement dont les centres fédéraux de préformation ont lancé le mouvement. La politique du FC témoigne de ce déplacement, les années décisives de son recrutement se situant désormais durant la phase de préformation (12-14 ans). L'essentiel de l'enrôlement de joueurs par le centre se réalise d'ailleurs à l'intérieur de la section de préformation du club. Sur quatre des dernières générations entrées au centre, près des trois quarts des joueurs avaient fréquenté au moins une des équipes de préformation du club. Sachant que quelques-uns avaient fréquenté un centre fédéral ou une section sportive scolaire, les apprentis footballeurs qui débutent leur formation à 15 ans sont, en réalité, minoritaires (un sur cinq). Si, vers 13 ans, âge moyen d'entrée, les joueurs n'entrent pas, au sens strict du terme, dans une formation professionnelle (assurée par le centre), ils pénètrent toutefois dans un espace contigu dans lequel la perspective de l'intégration au monde professionnel est omniprésente et sont soumis à des contraintes et à un emploi du temps similaires à ceux qui suivront. Ils envisagent donc très précocement leur pratique dans une perspective de professionnalisation. Ici encore, les joueurs issus des familles aux plus forts capitaux sportifs se distinguent par leur plus grande précocité. Ils entrent à 12,9 ans en moyenne dans une structure de formation (FC ou centre fédéral), contre 14 ans pour les autres.

La rapidité du club à engager les éléments les plus prometteurs s'explique, tout d'abord, par le souci d'un perfectionnement technique rapide. La préformation permet de faire très tôt entrer les joueurs à l'intérieur d'un apprentissage méthodique et intensif, tout en ne conservant que ceux qui répondent aux attentes des formateurs. Les premières années servent de mise à l'épreuve, l'écémage dans les effectifs y est particulièrement fort (un tiers à un quart des équipes de 12 et 13 ans est renouvelé en fin de saison). La concentration des efforts de recrutement sur cette classe d'âge se comprend également par le poids de la concurrence entre les instances de formation. Pour le club, attendre l'âge d'entrée au centre pour repérer de jeunes talents (à la sortie d'un centre fédéral, par exemple), c'est courir le risque d'entrer

en compétition avec d'autres clubs pour s'attacher leurs services. Les enquêtés entrés plus tardivement au club ont d'ailleurs très souvent pu arbitrer entre plusieurs propositions de clubs professionnels, voire parfois, lorsqu'ils étaient très convoités, tenter de négocier quelques avantages. L'essentiel du recrutement se fait donc avant, et cela d'autant plus que le club ne souffre pas de la concurrence d'un centre fédéral dans sa région d'implantation, celle d'où proviennent environ 60 % de ses pensionnaires. Dans ce contexte très concurrentiel, le repérage rapide des futurs professionnels est un enjeu central pour le club. Il dispose pour ce faire, outre d'entraîneurs qui repèrent les talents chez leurs adversaires, d'une cellule de recrutement. Gérée par un responsable salarié du club, elle sollicite environ quatorze personnes qui collaborent ponctuellement en se faisant les yeux du club. Ce maillage étendu sur une grande partie du territoire national permet l'observation d'un grand nombre de joueurs dans les meilleurs championnats et dans les sélections fédérales. Il permet une rationalisation de ce recrutement sur la base d'une multiplication des observations et des observateurs. Un joueur, avant d'être recruté, peut ainsi être observé jusqu'à une dizaine de fois : d'abord vu à plusieurs reprises par un recruteur du club (qui suit parfois un premier repérage des agents de la Fédération), il l'est ensuite par le responsable du recrutement, avant de venir faire des essais au FC pour être confronté aux joueurs du club sous les yeux des éducateurs. Ce travail d'objectivation des performances passe par une série de notations faites par les différents acteurs dans des contextes d'observation différents, qui témoignent de la rationalisation de cette opération.

S'il est capital pour le centre de formation de repérer rapidement les meilleurs joueurs, l'appareil de recrutement serait improductif sans la capacité du club à convaincre ces jeunes de s'engager dans une telle formation. Or, l'opération de recrutement fonctionne comme un rite d'institution¹⁵ qui, en s'appuyant sur l'expérience passée d'une première immersion dans le football de compétition, génère tout à la fois consécration et aspiration à s'en montrer à la hauteur. Le recrutement peut être analysé comme un acte d'institution qui, en vertu de la légitimité de l'institution de formation, recèle un pouvoir d'attraction, d'appel, qui est aussi un pouvoir de désignation et d'imposition. La sollicitation par le club professionnel¹⁶ constitue donc une élection

15. Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 43, juin 1982, p. 58-63.

16. Très rares sont les joueurs qui sont entrés au club à la suite d'une candidature spontanée.

supplémentaire, grâce à laquelle la sélection par le club peut, paradoxalement, être vécue comme la réalisation d'un choix personnel. Le capital sportif et symbolique du club agit d'autant mieux que les places offertes sont rares, ce qui accentue chez chaque joueur le sentiment d'être un « heureux élu ». Il est d'ailleurs significatif que reste en mémoire des joueurs le comptage précis des reçus et des recalés, dont le grand nombre vient témoigner de leur excellence et du « prix » élevé des places offertes. Cette sélectivité contribue à l'imposition de l'idée qu'il s'agit d'une voie hautement désirable et finalement d'une aspiration que le club ne ferait que combler. De la même manière, les installations mises à disposition, l'équipement fourni et les frais engagés contribuent à la force de cet « appel ». Souvent impressionnés par ces signes de richesse qui viennent redoubler le capital symbolique du club, les joueurs recrutés sont portés à y voir le signe de leur accès à une dignité supérieure.

Pourtant, malgré la force de cet appel, l'engagement sur la voie professionnalisante n'est pas systématiquement vécu sur le mode de l'évidence ni sans réticences. Les récits par les apprentis de ce « passage à l'acte »¹⁷ laissent apparaître les contradictions et les ajustements nécessaires que cristallise ce moment. C'est en raison du caractère « total » de cet engagement, qui affecte l'ordre footballistique, scolaire et familial, que cette orientation peut générer des hésitations, voire des refus. L'interprétation de ce moment gagne à s'appuyer sur l'idée que « ce qui détermine l'activation de telle disposition dans tel contexte peut être conçu comme le produit de l'interaction entre des (rapports de) forces internes et externes : rapport de force interne entre des dispositions plus ou moins fortement constituées au cours de la socialisation passée [...] et rapport de force externe entre des éléments [...] du contexte qui pèsent plus ou moins lourdement sur l'acteur individuel »¹⁸. Tout d'abord, comme en témoignent les premières réactions divergentes à la sollicitation du club, les joueurs sont repérés dans des états différemment avancés de consécration sportive. Pour les uns, majoritaires, l'invitation a visiblement constitué une surprise, elle ouvre un nouvel espace des possibles inenvisagé jusqu'alors et peut susciter aussi la crainte de ne pas être à la hauteur. La débauche d'efforts sportifs, les réussites

17. Sur le « passage à l'acte » comme produit d'un rapport de forces contextualisées, voir Olivier Fillieule, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, février-avril 2001, p. 199-217.

18. Bernard Lahire, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Nathan, Paris, 2002, p. 413 et 414.

sportives les placent face à la question de la professionnalisation, et on voit chez eux combien, en paraphrasant la fameuse formule d'Howard Becker¹⁹, le comportement performant crée la motivation (à la professionnalisation). Pour les autres, davantage consacrés sportivement, la force d'attraction du club agit selon une séquence différente, elle vient combler une attente plus ou moins solidement construite (par les sélections fédérales, notamment). C'est particulièrement le cas des joueurs aux plus forts capitaux footballistiques paternels, ceux qui, entrant plus rapidement dans le langage de la vocation, présentent souvent l'orientation comme la réalisation d'un « rêve de gamin ». Au moment de la sélection par le club, le processus d'intériorisation de la vocation est donc inégalement affirmé. On comprend dès lors que, pour les moins avancés dans ce processus, la perspective de l'engagement soit l'occasion d'hésitations révélatrices de tensions intérieures. Pour cette raison, le départ du foyer familial et le risque de rupture amicale sont parfois à l'origine d'hésitations, voire du report de l'engagement. Maxence, par exemple, est entré en préformation à 14 ans, après quelques hésitations révélatrices :

Maxence. – Moi, j'aimais bien CR [club de ligue], j'étais au collège avec mes potes, j'avais entraînement, bon plus qu'à TS [son premier club, club de district], trois entraînements, le match le dimanche, ça m'allait très bien, moi. Je voyais tout le monde, j'avais les copains du foot, les copains du collège, ça allait très bien.

Enquêteur. – T'as hésité à signer du coup ?

Maxence. – Ouais, il a été même surpris parce qu'il est venu un soir pour pouvoir me faire signer et je lui ai répondu non. Il m'a fallu du temps pour réfléchir et tout. Et après, deux trois jours après, j'y suis allé, et il m'a demandé pourquoi, ben je lui fais ben... "J'ai hésité parce que je voulais voir, je voulais y réfléchir parce que j'allais partir pour plusieurs années, quand on signe c'est pour faire plusieurs années." C'est vrai que, tout quitter d'un seul coup, j'ai quitté le collège que je connaissais depuis dix, douze ans (Maxence, 17 ans, fils d'un artisan et d'une mère sans profession non sportifs).

Dans son cas, la crainte de l'éloignement est venue, très provisoirement, contrebalancer la force de l'« appel » sportif, mais les attermoissements au moment de l'orientation ne sont pas seulement

19. Howard S. Becker, *Outsiders...*, *op. cit.*, p. 64.

le produit des tensions internes qu'engendre l'élection sportive. Ils sont aussi souvent révélateurs de l'hétérogénéité familiale.

À l'âge où s'opère le recrutement, la décision est en effet également parentale. Ce sont, cette fois, des forces extérieures qui peuvent être contradictoires, les réactions familiales étant parfois divergentes. Le rite d'institution n'agissant pas seulement sur l'élus, mais également sur son entourage²⁰, la perception que les parents ont de leur fils est affectée par les consécration sportives. Ils sont portés à voir dans cet appel la réalisation du libre choix de leur enfant, le langage de la vocation rendant plus difficile l'opposition à ce projet.²¹ L'efficacité du rite auprès des parents dépend, toutefois, de leur sensibilité à la reconnaissance sportive et donc de la constitution préalable de catégories de perception adéquates. C'est ainsi que les pères les plus « footeux » ont été ceux qui se sont montrés les plus actifs en faveur de l'acceptation de la proposition du club. Les hésitations de Xavier, par exemple, semblent avoir été annihilées par la joie de son père de le voir recruté par un club professionnel :

Enquêteur. – Et t'avais déjà pensé rentrer dans un grand club, venir dans un centre de formation ?

Xavier. – Non, avant j'avais jamais pensé. Quoi je jouais à BG [club national]... J'ai jamais voulu faire de stage ou de détection. Ouais j'ai pas, jamais voulu quoi

Enquêteur. – T'as pas cherché, quoi ?

Xavier. – Ouais, j'ai pas cherché

Enquêteur. – C'est tombé un peu comme ça ?

Xavier. – Voilà, c'est comme ça, c'est tombé, y avait plein de recruteurs, et voilà c'est tombé comme ça. [...].

Enquêteur. – Et du coup, t'as hésité quand le FC t'a proposé ?

20. Rappelons ici que le rite d'institution, tel qu'il est défini par Pierre Bourdieu, agit sur « la représentation que la personne se fait d'elle-même et les comportements qu'elle se croit tenue d'adopter pour se conformer à cette représentation », mais une condition de ce pouvoir est qu'elle « transforme la perception que s'en font les autres agents et surtout peut-être les comportements qu'ils adoptent à son égard » (Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », article cité, p. 59).

21. Joël Laillier, « Des familles face à la vocation : les ressorts de l'investissement des parents des petits rats de l'Opéra », *Sociétés contemporaines*, n° 82, 2011, p. 59-83.

Xavier. – Ben, ouais, au début, j'hésitais, quoi, je savais pas si... si j'y allais ou si j'y allais pas, mais j'étais content, quoi. Ouais, j'étais content, mais voilà... j'hésitais à y aller ou pas y aller.

Enquêteur. – Qu'est-ce qui te faisait hésiter, en fait ?

Xavier. – Ben, en fait... Déjà, c'était de partir de chez moi, quoi, j'ai pas l'habitude, comme je dormais toujours chez moi, j'avais pas l'habitude de pas dormir chez moi. Y avait ça. Autrement, après, c'est changer d'école, plus voir ses copains, sa famille. Pendant au moins une semaine et tout. C'est ça qui me faisait hésiter, quoi. Mais après, quoi, mon père m'a poussé, m'a dit : "Ouais, c'est ta chance". Moi, je m'étais dit : "C'est ma chance" aussi. C'est ce que je veux faire dans la vie... Après, c'est là que je me suis dit : "Voilà, faut que j'y aille".

Enquêteur. – T'as hésité longtemps ou c'était... ?

Xavier. – Oh, quoi, j'ai hésité, pff... Ouais, un petit peu, quand même. J'en parlais avec mes copains, ils me disaient : "Ouais, c'est ta chance de ta vie et tout, t'as toujours voulu jouer au foot." C'est les copains et la famille qui m'ont...

Enquêteur. – Tout le monde t'a poussé ?

Xavier. – Ouais, tout le monde m'a poussé, ouais.

Enquêteur. – Donc, ouais, tes parents, ton père et ta mère, étaient tous les deux d'accord tout de suite ?

Xavier. – Ouais, mon père, ouais. Il a, dès qu'il a reçu la lettre, ouais, il a tout de suite voulu que j'y aille quoi (Xavier, 17 ans, fils d'un couple d'ouvriers).

Son père, ouvrier ayant connu un niveau de pratique modeste mais très investi dans celle de son fils (il a été son entraîneur durant plusieurs années), vit la proposition du club comme quasi miraculeuse (« J'ai pas hésité. Je me demandais qu'est-ce qu'il m'arrive, qu'est-ce qu'il nous arrive », me dit-il). Son attitude contribue à balayer les doutes de Xavier. Du fait de la croyance dans la « cause » footballistique qu'il exige, le rite est moins efficace sur les mères et elles se sont parfois montrées réticentes à l'engagement. Davantage extérieures à la force de l'*illusio* sportive, elles se montrent plus sensibles à la contrainte de l'éloignement. Leurs réticences sont aussi liées au fait que cet engagement les dépossède, en partie, de la prise en charge de leur fils (matérielle et scolaire en particulier) au profit de l'institution de formation, alors qu'il s'agit d'une fonction qui leur est le plus souvent dévolue. Dans ces familles, les joueurs rencontrent une

force, une « contre-force » pourrait-on dire, à travers ces réticences maternelles. Cependant, en raison de leur caractère sexué, leur pouvoir est réduit. Dans une certaine mesure, accepter le départ et l'éloignement, c'est adopter une posture virile face aux résistances féminines, leur genre les « protège » de ces hésitations²². Dans les récits, se faire violence pour partir de « chez soi » est ainsi doublement associé à la virilité, par opposition à la mère et à l'enfance et dans le désir d'être à la hauteur des aspirations paternelles.

Le motif principal des réticences maternelles se trouve, cependant, ailleurs, dans les conditions et les effets scolaires de la formation sportive. Les récits des joueurs et des parents montrent bien que la question scolaire est l'objet le plus important des interrogations parentales, et tout particulièrement maternelles. Du fait de la précocité du recrutement du club, de la tendance à l'allongement de la scolarité en France et des attentes qu'il suscite, y compris chez les classes populaires²³, on comprend que la question de l'organisation de la scolarité se soit fortement posée dans une grande partie des familles. Pour la grande majorité des parents, et contrairement à une image répandue, l'accord ne semble possible que dans la mesure où les deux formations sont compatibles et menées de front par leur fils²⁴. Cette attention scolaire n'est, toutefois, pas présente avec le

22. À la manière dont certaines sollicitations de mères en matière d'écrit, tout particulièrement en milieu populaire, sont contrariées par les jeux d'opposition de genre dans lesquels sont pris les garçons, ces derniers construisant « leur propre identité sexuée à travers la résistance plus ou moins ferme (selon notamment le degré de désertion domestique du père) à ces types d'écrit » (Bernard Lahire, *L'Homme pluriel*, *op. cit.*, p. 219).

23. Tristan Poullaouec, *Le Diplôme, arme des faibles. Les familles ouvrières et l'école*, La Dispute, Paris, 2010.

24. Les récits illustrent les tendances statistiques dégagées suite à l'enquête de 1994 sur les centres de formation, qui révélait que « seuls 13,2 % des pères et 6,6 % des mères déclarent ouvertement privilégier la réussite sportive, alors que 34 % des pères et 46,2 % des mères disent subordonner leur accord à cette orientation à la réalisation d'une véritable scolarité » (Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, *op. cit.*, p. 206 et 207). La même enquête soulignait l'importance de la question scolaire puisque, « derrière une large majorité (59,8 %) de joueurs qui, en toute logique, citent la qualité de la formation footballistique comme élément déterminant dans le choix de leur destination, 41,8 % citent la qualité de l'enseignement scolaire dispensé contre 36,5 % le prestige du club » (Hassen Slimani, *La Professionnalisation du football professionnel*, *op. cit.*, p. 342).

même degré chez tous : les mères y apparaissent plus sensibles, et le souci des conséquences scolaires est particulièrement affirmé dans les familles appartenant aux classes moyennes et supérieures. La question scolaire cristallise la plus grande distance de ces familles à la professionnalité sportive. Le père de Paul, par exemple, n'a accepté l'entrée de son fils en formation que sous certaines conditions. Enseignant, il avait d'abord refusé que son fils intègre précocement le FC avant d'accepter, rassuré par l'organisation mise en place :

« En aucun cas il n'aurait été au FC si ses études en avaient souffert d'une manière ou d'une autre.

Enquêteur. – C'était la condition un peu ?

C'était la condition. C'était la condition, donc le FC a fait ce qu'il fallait puisque, les deux premières années, pour l'emmener au collège, ils nous ont quand même affrété un taxi pendant deux ans tous les matins, et puis je suis pas sûr que le soir, parce que je crois qu'il y avait un car qui revenait le soir, en tout cas ils ont mis des moyens pour que Paul puisse être dans de bonnes conditions. »

L'entrée en formation dépend fortement de la croyance des parents, et tout particulièrement des mères, dans la capacité du club à offrir des conditions favorables à la scolarité de leur enfant. C'est seulement parmi ceux qui ont éprouvé des difficultés scolaires précoces que la question scolaire apparaît le moins clairement dans les récits. Cette situation montre combien cette question revêt un aspect stratégique pour le club alors que le recrutement de ses pensionnaires est dépendant de la concurrence des autres centres de formation. Il s'agit pour le club de ne pas trop réduire son aire sociale de recrutement en se montrant attractif pour les familles, y compris celles où les espérances scolaires sont les plus fortes. Valoriser l'encadrement scolaire du club constitue ainsi une composante centrale du travail de séduction opéré par les agents du club.

Le recrutement des aspirants au football professionnel constitue le premier véritable acte socialisateur du club professionnel, il garantit la relative conformité de ses pensionnaires à ses attentes. Cette sélection par le FC constitue une étape à l'intérieur d'un long processus de consécration qui, alimenté par un jeu d'élections et de gratifications, façonne l'aspiration au métier. Les scénarios de cette conversion diffèrent, cependant, en fonction des conditions familiales d'émergence de ces parcours, et

notamment en fonction de la proximité que les parents entretiennent avec les univers scolaires et sportifs. Se distinguent en particulier ceux à qui la vocation semble la plus naturelle et la plus intériorisée. Issus d'une famille dont le père a fortement investi le football (en jouant à un haut niveau, en s'engageant comme bénévole), ils se différencient par leur précocité à chacune des étapes. Mais pour tous, la précocité et la sélectivité du recrutement ont toutes les chances d'offrir aux formateurs un terrain propice à l'inculcation de la vocation et des dispositions du métier.

CHAPITRE IV

ENTRER ET VIVRE DANS UNE « BULLE »

Lorsqu'il revient sur son parcours dans le centre de formation du FC, Jules, un ancien pensionnaire reconverti depuis plusieurs années dans le secteur informatique¹, décrit son expérience à partir d'une opposition très significative entre la vie « réelle », « normale », le « vrai » monde, et l'existence « irréelle », « déconnectée » de l'apprenti footballeur. Pour lui, la vie d'aspirant qu'il a menée durant six années jusqu'aux portes du professionnalisme est à la fois exceptionnelle et absorbante. Cette impression lui fait dire qu'il vivait dans une « bulle », dans un « microcosme » : « Le football, c'est ce qui te fait aller, c'est ce qui te fait vivre, ce qui te fait être bien, pas bien. [...] On est hors du temps quoi. Y a une autre dimension qui se crée. » Sa sortie de l'univers footballistique lui permet une distance face à cet engagement (« On se rend pas compte », dit-il souvent pour évoquer cette époque) et le porte à considérer cette vie comme presque étrangère à lui-même. Ce sentiment de mener une vie à part, à l'intérieur d'un

1. Âgé de 27 ans, il travaille depuis quatre années dans le secteur informatique après avoir obtenu un BTS et avoir échoué à réaliser une carrière sportive professionnelle.

monde clos, souvent souligné chez les sportifs de haut niveau², est révélateur du degré d'investissement sur lequel repose l'apprentissage. Nous allons voir dans ce chapitre de quelle manière les conditions d'existence et de pratique offertes par la formation rendent possible cette focalisation sur les affaires sportives. Ou, pour le dire autrement, nous allons montrer comment la formation et son cadre temporel, spatial et relationnel alimentent un processus d'absorption progressive et enjoignent aux recrues de vivre leur vie au rythme du football.

LES CONDITIONS SPATIO-TEMPORELLES DE L'ENGAGEMENT

L'entrée dans le centre de formation correspond à l'insertion dans un lieu et dans un temps spécifiques qui, orientés vers la production de performances sportives, tendent à s'imposer comme l'ordre structurant l'existence des apprentis footballeurs. Les joueurs sont amenés à vivre dans ce que Jean-Michel Faure et Charles Suaud appellent un « contre-espace » et un « contre-temps »³, c'est-à-dire dans un monde « à part » organisé autour de sa propre logique.

C'est, en premier lieu, le temps des apprentis qui est structuré par un calendrier spécifique orienté vers la performance sportive. L'emprise de ce calendrier se traduit d'abord par l'extension du temps consacré à la pratique. Le programme hebdomadaire est dense, il se compose du match de compétition et de quatre séances d'entraînement (à 12 ans) ou même de sept (à partir de 16 ans). Par exemple, le joueur le plus assidu de l'équipe des 18 ans avait, en une saison, réalisé deux cent quatre-vingt-seize séances et participé à trente-cinq matchs. De plus, la densité de ce programme de formation s'accompagne du recours à l'internat puisque le FC héberge plus de la moitié de ses stagiaires⁴.

2. Il s'agit d'une caractéristique très régulièrement soulignée dans le cas des sportifs de haut niveau (Sébastien Fleuriel, *Le Sport de haut niveau en France, op. cit.*), en particulier chez les gymnastes (Bruno Papin, *Conversion et reconversion des élites sportives: approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*, L'Harmattan, Paris, 2007) ou chez les cyclistes professionnels (Olivier Aubel, Christophe Brissonneau et Fabien Ohl, *L'Épreuve du dopage..., op. cit.*).

3. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française, op. cit.*, p. 199.

4. Cette situation est très fréquente dans le système de formation français puisque, selon la Fédération, seul un tiers des joueurs est formé

Or l'internat élargit le degré d'encadrement institutionnel des apprentis et place le football au cœur de l'activité quotidienne en effaçant la frontière entre la formation et la vie privée. Cette prise en charge élargie brouille la définition du football comme activité préprofessionnelle et contribue à faire de celui-ci une préoccupation permanente. De plus, à la manière de ce que l'on peut observer pour les étudiants de classe préparatoire⁵, la remise de soi et la prise en charge des supports matériels de l'existence que l'internat permet sont des conditions favorables supplémentaires à la concentration sur les enjeux de la formation.

Ce « contre-temps » dans lequel s'installent les joueurs se caractérise par son orientation vers des enjeux sportifs, mais aussi par sa structure, c'est-à-dire par le rapport intensif au temps qu'il impose du fait de l'urgence dans laquelle il maintient les apprentis. Hormis pour ceux qui ont quitté le système scolaire, la vie des apprentis ressemble souvent à une course où les instants sont comptés et où domine une impression diffuse de « ne pas avoir le temps ». Les conditions temporelles de l'apprentissage ne se traduisent pas seulement par la centralité qu'elle donne au sport, mais aussi par la soumission à un emploi du temps régulier et intensif. La densité de l'emploi du temps des apprentis concourt, d'abord, à faire du temps un bien précieux et encourage l'intériorisation d'une inclination à faire un usage efficace de celui-ci⁶. De plus, en inscrivant la vie des apprentis dans un temps structuré par des scansionnements institutionnalisés, un temps régulier et prévisible, cette organisation est le moteur de l'inculcation d'une discipline temporelle.

Malgré l'intensité de l'activité sportive, l'emploi du temps des joueurs est davantage marqué par une alternance de temps différents que par une occupation unique : d'une part, un nombre important de joueurs vit toujours dans le foyer familial ; d'autre part, un temps important reste imparti aux affaires scolaires (voir p. 64 l'emploi du temps). Le pouvoir d'absorption de la formation ne repose donc pas véritablement sur un temps

dans un rayon de 100 kilomètres autour du domicile des parents (*Foot mag, le magazine de la FFF*, n° 6, février 2009, p. 34).

5. Bernard Lahire, *Les Manières d'étudier*, La Documentation française, Paris, 1997, p. 38.

6. Sur ce plan aussi, l'organisation de la formation rappelle celle à l'œuvre au sein des classes préparatoires pour lesquelles Pierre Bourdieu a souligné la dimension structurante de l'urgence dans l'entreprise pédagogique et dans la construction d'un certain type de rapport à la culture orienté par la course aux concours (*La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Éditions de Minuit, Paris, 1989, p. 112-121).

sportif unique et exclusif, c'est-à-dire selon une organisation qui correspondrait au modèle archétypal de l'institution totale définie par Erving Goffman par la vie recluse qu'elle impose à ses membres⁷. La force d'emprise de la formation repose plutôt sur un temps dominant, un temps qui parvient à imposer aux individus sa propre urgence. Ainsi, si la quantité d'heures attribuées à chaque domaine est un indicateur important de ce rapport de force entre les sphères scolaires et sportives, son analyse doit être combinée avec celle de la légitimité, du sens et de l'importance attribués aux différentes plages horaires et calendriers. On peut, par exemple, être physiquement au lycée sans y être réellement parce que l'on est préoccupé de pensées et d'enjeux sportifs. Les conditions de cette socialisation relèvent donc davantage d'un enveloppement ou d'une emprise que d'un enfermement.

C'est également ce que montre l'inscription spatiale de l'activité qui, sans reposer sur une clôture hermétique, contribue à cette immersion dans le jeu footballistique. En effet, si les jeunes apprentis circulent dans la ville (pour aller en cours, lors des temps libres, etc.), ils sont amenés à intégrer de manière prioritaire, comme lieu de vie ou comme lieu de pratique, l'enceinte du club. Or la configuration spatiale de celle-ci retraduit dans l'ordre matériel, réifie, la structure de cet espace social⁸. Les jeunes footballeurs s'insèrent dans un lieu organisé autour de sa fonction centrale, la performance sportive, et structuré en fonction d'une hiérarchie interne. L'assignation de chacune des équipes à un espace illustre cette organisation, l'ascension sportive dans le cursus se matérialisant par un déplacement spatial. Celui-ci correspond à une appropriation progressive des biens distinctifs et privatifs du club (qualité des installations et des terrains, accès aux meilleures chambres de l'internat, etc.) et par un rapprochement progressif de l'espace réservé aux « pros ». L'espace propre de chaque équipe (terrain, vestiaires) est d'autant plus proche de celui des professionnels que l'équipe est avancée dans le cursus de la formation. De manière très significative, les trois terrains en herbe sont distribués par le principe d'une mise

7. « On peut définir une institution totalitaire [*total institution*] comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées » (Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Éditions de Minuit, Paris, 1968, p. 41).

8. Sur la notion d'espace social réifié, voir Pierre Bourdieu, « Effets de lieu », in *La Misère du monde*, Le Seuil, Paris, 1993, p. 249-262.

en équivalence avec la valeur de l'équipe (aux « pros » le meilleur des terrains, puis vient celui de l'équipe de CFA [Championnat de France amateur], et enfin celui des 18 ans). Le recul vers un terrain moins perfectionné peut d'ailleurs parfois être utilisé comme une sanction par les entraîneurs.

Les apprentis pénètrent également un espace dont l'accès est sélectif. Si le FC se situe dans un quartier partiellement dédié aux pratiques sportives, ses installations, qui regroupent la formation et l'entraînement des professionnels, occupent une place singulière dans cet environnement. Elles constituent un enclos dans le quartier, une situation produite par un double mouvement de concentration de capitaux et de relative fermeture. Dès lors, fréquenter le centre de formation, c'est aussi, pour les nouveaux arrivants, entrer en contact avec les professionnels du club et bénéficier d'installations de qualité très supérieure à celles des clubs précédemment traversés. À l'inverse des quartiers stigmatisés symboliquement, qui dévaluent leurs habitants, et que ceux-ci ont tendance à dégrader en retour⁹, l'espace « riche » du centre de formation invite les joueurs à se montrer à la hauteur d'une appartenance si distinctive. Cet espace se caractérise aussi par son degré croissant de fermeture, à mesure que les joueurs grimpent dans la hiérarchie du club. Pour les installations du FC, les sorties à l'extérieur sont fortement limitées ou encadrées par un service d'ordre lors des entraînements de l'équipe première qui attirent un public de passionnés. Cette fermeture matérialise, en creux, le fait qu'entrer dans le club est un droit réservé à une minorité. Le récit de Maxence sur son passage de la préformation, durant laquelle la pratique se déroule sur des terrains publics, à l'espace réservé du club (à 15 ans) est révélateur de cette concordance des fermetures matérielle et sportive :

« Au début, j'ai pas été trop surpris parce qu'on s'entraînait à la Prairie et donc les vestiaires, c'est des vestiaires publics. J'ai plus été impressionné quand on a changé de catégorie, quand on est parti au centre de formation par contre. Là, il y a des kinés, il y a des médecins... bon, c'était le centre, quoi. Le centre, je le voyais toujours, je me rappelle, quand j'étais petit, j'allais voir des fois l'entraînement des pros et je voyais le centre de formation, je me disais : "Tiens, j'aimerais bien voir à l'intérieur." Et une fois à l'intérieur, il n'y a rien d'exceptionnel quoi, c'est des vestiaires, c'est, mais c'est vrai

9. Pour un exemple d'analyse de ce type de souillure de l'espace public, voir David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 2001.

EMPLOI DU TEMPS DE LA CATÉGORIE DES 18 ANS (RECONSTITUÉ PAR MES SOINS)

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche
6 h-7 h	Petit déjeuner	Petit déjeuner	Petit déjeuner	Petit déjeuner	Petit déjeuner		
8 h	Lycée	Séance d'entraînement	Séance d'entraînement	Lycée	Lycée	Petit déjeuner	
9 h							
10 h							
11 h							
12 h	Repas	Repas	Repas	Repas	Repas	Repas	Convocation équipe, repas collectif
13 h	Lycée	Lycée	Repos, temps libre	Lycée	Lycée	Repos, temps libre	Repos, causerie
14 h							Préparation du match
15 h							Match
16 h							
17 h	Repos ou entraînement	Séance d'entraînement	Séance d'entraînement	Séance d'entraînement			
18 h							
19 h	Repas	Repas	Repas	Repas	Repas	Repas	Repas
20 h-21 h							
22 h 30	Coucher	Coucher	Coucher	Coucher	Coucher		
23 h						Coucher	Coucher

Les heures du petit déjeuner, du repas du soir et du coucher ne concernent que les apprentis internes.

que... c'était différent. Moi, la première fois que je suis entré à la Prairie, ça m'a rien apporté. Au centre, il y a les pros... Non, c'est une ambiance quand même, c'est fermé, y a pas tout le monde qui va au centre de formation » (Maxence, 17 ans, fils d'un artisan non sportif et d'une mère sans profession).

S'actualise ainsi, dans la configuration spatiale, un rapport avec l'extérieur qui participe, en même temps qu'il en est le produit, à l'intériorisation chez les membres du club du sentiment d'occuper une position extraordinaire. D'ailleurs, en tant qu'observateur admis à pénétrer dans le sanctuaire, j'ai pu ressentir sur moi-même les effets de cette barrière lorsque, par exemple, mes entrées ou sorties de l'enceinte étaient observées par quelques dizaines de spectateurs au regard interrogatif. Du fait de cette configuration, les interactions avec les personnes extérieures tendent à prendre la forme d'un rapport avec des profanes, et les interjections venues du dehors de l'enceinte sont marquées par l'assimilation des apprentis au club (« Allez le FC! », « Nique le FC! »). Ces contacts ne sont donc pas totalement inexistantes, mais, d'une part, ils sont très fortement limités par la relative fermeture du lieu, et, d'autre part, ils prennent la forme d'une relation entre profanes et experts qui assigne les seconds à un espace distinctif et met à distance les premiers. L'inscription spatiale de l'activité rejoint son emprise temporelle dans un même mouvement de concentration sportive.

LA VIE AU RYTHME DES ÉCHÉANCES SPORTIVES

La formation se caractérise également par la concentration sur les échéances compétitives. Le temps, abondant, que les apprentis consacrent directement ou indirectement à la pratique sportive ne peut être compris en dehors des échéances compétitives qui le structurent. L'urgence dans laquelle sont immergés les joueurs ne prend tout son sens que parce que l'apprentissage est connecté à la poursuite d'enjeux compétitifs qui sont autant d'occasions d'évaluation à l'intérieur d'un système sélectif.

Pour chaque année de formation, le calendrier annuel et hebdomadaire du club s'ajuste sur celui des matches (périodes de trêve, jours de repos, etc.). De plus, la planification de la formation articule le cursus d'apprentissage aux échéances sportives. Par exemple, la quantité et le type d'efforts physiques exigés par les exercices sont programmés en fonction des apprentissages voulus par les formateurs, mais ils décroissent systématiquement

à la proximité des échéances sportives afin de préserver les forces de l'équipe. Ainsi, chaque année de formation est structurée par la participation à un championnat pour lequel des objectifs de classement sont souvent donnés. Il n'est alors guère surprenant d'observer que joueurs et entraîneurs partagent le même suivi très régulier du classement et des résultats des rivaux. La saison est vécue dans l'attente des « matchs à enjeux », les matchs décisifs qui peuvent déterminer la réussite de l'équipe. Les grandes victoires ou les défaites importantes sont instituées comme des temps forts qui structurent la mémoire des années passées au club. Le constat est le même à une échelle temporelle plus courte. Chaque semaine trouve sa conclusion et son apothéose dans le match du week-end. Cette structuration est encouragée par les discours des entraîneurs : ils rappellent les échéances, évoquent plus précisément les enjeux du match en fin de semaine, et reviennent souvent à la reprise de la semaine d'entraînement sur le match précédent par un bilan critique. De cette manière, le sens immédiat de l'entraînement est relié à l'objectif compétitif qu'il permet de préparer. La semaine est vécue dans l'attente du match, et les apprentis intériorisent une organisation du temps sportif où les moments forts, la compétition succèdent aux temps faibles de préparation (l'entraînement).

Le déroulement des moments de compétition donne également à voir de quelle manière est inculqué cet état quasi permanent d'attente des échéances. L'organisation de l'avant-match, par exemple, contribue à faire du moment de l'affrontement un moment qui vient rompre le rythme de la vie ordinaire et participe à sa sanctuarisation. Les joueurs n'« entrent » pas dans le match comme ils débute un entraînement. Une préparation spécifique organise une immersion progressive et intensive dans le seul univers compétitif en organisant une coupure avec les signes de la vie profane. Elle isole les joueurs dans l'attente du match et sollicite une mobilisation exclusive autour du terrain. Elle est d'abord marquée par l'organisation d'un temps commun obligatoire (les joueurs sont convoqués plusieurs heures avant la rencontre et, lors des grandes occasions sportives, la préparation peut donner lieu à une « mise au vert » de l'équipe, c'est-à-dire à son regroupement et à son isolement durant une journée ou plus avant la compétition). Plus le début du match approche, plus les contacts avec l'extérieur, perçus comme des occasions de dispersion, sont prohibés (interdiction de sortir de l'enceinte après le repas, interdiction du téléphone portable parfois, limitation des contacts avec le public, etc.). Ces règles suscitent parfois l'incompréhension des proches des apprentis, comme ici chez le père d'un des enquêtés :

« Nous, ça nous a un petit peu changés aussi parce que, bon, quand on est en match, quand on est en tournoi avec le FC, on parle pas à ses parents. On les regarde pas non plus. Les regarder, oh là ! C'est beaucoup ça ! Surtout, on fait comme s'il y avait personne autour de soi. Je sais pas si les autres clubs sont comme ça, mais moi ça m'a toujours étonné. Votre enfant qui passe à deux mètres de vous et qui, surtout, il dit pas un mot parce que sinon il va se faire engueuler quand il va rentrer dans les vestiaires après. "T'avais pas à parler à tes parents, t'es en match, tu dois être concentré" » (enseignant qui n'a pas pratiqué le football et père de Paul, un apprenti du FC de 17 ans).

De cette manière, l'attente et la concentration sur l'affrontement s'intensifient selon un ordre réglé. La préparation doit aboutir à une immersion totale car le match est construit comme le moment paroxystique du football-fait-homme, entièrement pris à son affaire et dépouillé de ses attributs ordinaires. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'importance que les joueurs accordent à leur préparation du match. Elle se traduit dans l'attention particulière qu'ils portent à leur matériel et à leur corps (friction avec des huiles, protection du corps, soin dans la préparation de l'équipement) et par l'exécution fréquente de gestes propitiatoires. Presque les trois quarts des joueurs effectuent des gestes dont ils ont pu souvent copier la forme chez les professionnels, qui ont souvent une origine religieuse (signe de croix, baiser sur un objet religieux, etc.) et qui sont parfois complétés par le port d'objets fétiches.

L'après-match donne lui aussi à voir cette structuration du temps. L'intensité de l'expérience compétitive se révèle dans la manière dont elle colonise les heures qui suivent. Lorsque le résultat est décevant en particulier, les apprentis sont nombreux à évoquer les difficultés à sortir du match, les risques d'insomnie et de « gamberge ». La fréquence de « rêves éveillés rétrospectifs »¹⁰ durant lesquels ils rejouent le match en constitue aussi un bon exemple. Parallèlement, quand le résultat sportif est positif, il n'est pas rare que les internes vivent ces heures dans un certain désœuvrement et ennui. Le décrochage de la compétition laisse ces joueurs dans un temps qui est largement vidé de son sens, sans l'opportunité d'être comblé par de quelconques investissements. Ces récits soulignent, en creux, combien le temps du match était, lui, « plein », car il était celui de l'aboutissement et de l'engagement durant lequel le temps s'efface.

10. Bernard Lahire, *L'Homme pluriel*, op. cit., p. 114.

Pour les joueurs, les saisons et les semaines sont marquées par l'attente des matchs qui sanctionnent les performances et par l'immersion dans l'urgence qu'imposent les échéances sportives. Cependant, ces objectifs sportifs possèdent une force d'autant plus structurante qu'ils s'inscrivent dans un apprentissage marqué par un haut degré de sélectivité qui fait de la performance la condition de survie dans le club. La formation donne lieu, en effet, à une sélection progressive qui a toutes les chances de rendre plus aiguë et permanente encore cette préoccupation pour les rendez-vous sportifs. Lors de la préformation, la sélectivité est produite par l'intense recrutement opéré par le club et par le renouvellement induit des effectifs. L'enrôlement d'éléments extérieurs est maximal lors des deux premières années où un quart à un tiers des équipes est renouvelé en fin de saison. À cet âge-là, les mouvements d'entrée et de sortie du club sont les plus importants. Entre 16 et 20 ans, alors que le marché du recrutement se rétracte, le processus de sélection passe par la réduction progressive des effectifs. S'ils sont stables jusqu'à 15 ans (une vingtaine de joueurs par génération), ils diminuent au fur et à mesure du cursus, et la démographie du club prend une forme pyramidale. Lors de l'enquête, par exemple, les joueurs n'étaient plus que quatorze à 16 ans, et neuf lors de la dernière année de formation.

Ce filtrage progressif est une constante du système de formation puisque la population des centres de formation agréés décroît avec l'âge. Elle était, par exemple, composée de 423 jeunes de 15 ans mais de seulement 256 de 19 ans lors de la saison 2007-2008¹¹. Dans cette organisation, la principale protection contre l'incertitude provient des contrats d'apprentissage accessibles après l'âge de 15 ans. Grâce à ces contrats, la plupart des joueurs obtiennent l'assurance d'être conservés par le club durant un nombre d'années variable. Dès l'âge de 17 ou 18 ans, ce sont environ huit apprentis sur dix qui sont liés par l'un des contrats définis par la Charte du football professionnel¹². Au moment de l'enquête, le club utilise principalement trois types de contrat : le premier généralement signé est un contrat « aspirant » (durée d'un à deux ans à partir de 16 ans, salaire minimum d'environ 635 euros mensuels); puis vient celui de « stagiaire » (d'un à deux ans à partir de 18 ans, environ 1 080 euros mensuels); et quelques rares joueurs bénéficient d'un contrat « espoir » (cinq ans

11. *Foot mag*, le magazine de la FFF, n° 6, février 2009, p. 32.

12. Ici aussi, les données à l'intérieur du FC sont proches de celles produites par la Fédération au niveau national. Selon celle-ci, environ 30 % des jeunes en formation disposent d'un contrat à 15 ans, 75 % à 19 ans (*ibid.*, p. 32).

pour les joueurs âgés de moins de 17 ans, le salaire minimum est de 1 524 euros mensuels)¹³. Cette assurance contractuelle reste, cependant, fragile du fait de la gestion des effectifs dans le club. Chaque génération regroupe un nombre d'éléments nettement plus conséquent que celui des joueurs pouvant participer aux compétitions. Pour chaque match, le groupe se subdivise en trois catégories (les titulaires, les remplaçants et les non-convoqués) et ce n'est qu'environ la moitié des joueurs qui peut prétendre à une place de titulaire alors qu'un tiers est exclu de toute participation. Avant le match lui-même, l'attente, plus ou moins anxieuse, est celle de l'annonce de la composition de l'équipe. Jules, qui a connu une longue période de mise sur la touche avant son éviction, évoque l'emprise de ce temps spécifique à travers ce qu'il nomme « l'angoisse du vendredi », moment où l'entraîneur « donne la composition de l'équipe et qu'on ne sait pas si on va être dedans ».

La perspective de l'éviction et la mise en concurrence interne qui l'accompagne alimentent l'urgence sportive et la course à la performance. Si les apprentis vivent ce temps comme un temps plein, fait d'une succession d'échéances, c'est que leur rapport au temps constitue, en dernière analyse, le révélateur de leur rapport enchanté à la formation¹⁴. Il est le témoin de leur croyance dans les enjeux de la formation, dans leur adhésion à l'institution et à la « passion » qu'elle promeut.

L'IMMERSION DANS UN ENTRE-SOI DE « PASSIONNÉS »

L'emprise temporelle sportive et l'*illusio* (« au sens d'investissement dans le jeu et les enjeux, d'intérêt pour le jeu, d'adhésion aux présupposés – *doxa* – du jeu »¹⁵) qui la sous-tend sont renforcées par les relations nouées dans cet espace, et cela d'autant plus que la densité de l'emploi du temps et la vie en internat leur donnent une place centrale. L'entrée dans cette « bulle » et l'intériorisation du calendrier se réalisent aussi par l'établissement de liens et d'échanges avec les autres membres du centre de formation, qu'ils soient condisciples ou encadrants.

13. Le club prend également en charge, dans une large mesure, les coûts liés à l'hébergement et à la scolarité.

14. Pour un exemple, opposé, de la manière dont le temps vécu est dépendant du rapport à une formation, voir Stéphane Beaud, « Le temps élastique : étudiants des "cités" et examens universitaires », *Terrain*, n° 29, 1997, p. 43-58.

15. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, op. cit., p. 111.

À la manière de ce qui est observé dans les écoles d'élite¹⁶, le rassemblement des jeunes aspirants est le vecteur d'une socialisation mutuelle propre à accroître la proximité des dispositions sociales déjà en partie assurée par la sélection des membres. Sélection d'individus au passé sportif analogue et partage d'une condition et d'un cadre de socialisation communs rendent aisé le développement d'une sociabilité interne et d'affinités nombreuses. Ces relations trouvent dans les contacts continus qu'assure la formation, et dans l'engagement commun dans une équipe, des supports d'épanouissement. De ce fait, ces relations alimentent une appropriation collective de l'expérience de formation. Elles constituent un cadre collectif d'appropriation des aléas de la condition d'apprenti (comme les blessures) et de la subordination commune à l'autorité interne.

Du fait de leur statut commun, la complicité entre pensionnaires se réalise aux dépens des entraîneurs. Cette connivence s'incarne dans un langage (façons de se serrer la main et surnoms propres au groupe de pairs, manières de se «chambrer» entre joueurs et d'user d'un langage obscène), elle est aussi au principe de leur faculté à faire des espaces éloignés du regard des formateurs (internat, salle de soins, vestiaires) des zones franches propices au chahut et à la moquerie sur les entraîneurs. La complicité entre pairs s'actualise dans des formes d'«adaptations secondaires»¹⁷ qui consistent à préserver des lieux de mise en suspens de la subordination et d'affirmation virile de soi¹⁸. Cette complicité entre partenaires est particulièrement visible quand elle permet un jeu transgressif avec l'autorité, elle emprunte à la fois au chahut propre aux écoles d'élite¹⁹ et à une disposition virile

16. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État*, *op. cit.*

17. Erving Goffman définit ces adaptations secondaires comme « toute disposition habituelle permettant à l'individu d'utiliser les moyens défendus, ou de parvenir à des fins illicites [...]. Les adaptations secondaires représentent pour l'individu le moyen de s'écarter du rôle et du personnage que l'institution lui assigne tout naturellement » (*Asiles*, *op. cit.*, p. 245).

18. Telle la « dégainé » de ces appelés, c'est-à-dire « l'allure nonchalante, le négligé de la tenue, le déhanchement de ces appelés qui sont là pour manifester un rapport relâché à l'institution », qui témoigne, en dernier ressort, de la contradiction entre les exigences de docilité et de virilité (Louis Pinto, « Expérience vécue et exigence scientifique d'objectivité », in Patrick Champagne, Rémi Lenoir, Dominique Merllié et Louis Pinto, *Initiation à la pratique sociologique*, Dunod, Paris, 1999, p. 47).

19. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État*, *op. cit.*, p. 158.

populaire à la résistance à la docilité²⁰. Ces formes de subversion ne doivent pas, cependant, faire oublier que les relations entre pairs jouent un rôle non négligeable en faveur de la consolidation de la croyance locale dans la valeur de l'engagement.

L'observation montre combien l'apprentissage est à l'origine de relations de sociabilité et d'affinités associées au football, y compris dans les établissements scolaires qu'ils fréquentent (voir sur ce point le chapitre VI). La place qu'occupent les plaisirs partagés autour du spectacle sportif est révélatrice de cette attraction de l'entre-soi. L'effet de sélection opérant, le club réunit des jeunes dont le goût pour le spectacle footballistique était déjà constitué. Avant d'entrer en formation, tous suivaient régulièrement ou très régulièrement l'actualité de ce sport à la télévision. Ils ont, assez systématiquement, accompagné leur investissement dans le football par une série d'autres pratiques culturelles sportives : assistance aux matchs, achat de vidéos, collection d'images, etc. La construction du goût pour le jeu s'est nourrie du spectacle et des identifications qu'il permet. Avec l'entrée en formation, ces pratiques culturelles footballistiques restent, le plus souvent, intensives, et constituent un point central de la sociabilité entre pairs. Ils se rendent ensemble aux matchs des « pros », et l'une des satisfactions qu'ils en retirent consiste à partager ce temps avec leurs condisciples.

De la même manière, la lecture de la presse sportive et les usages qu'ils en font témoignent de leur intérêt commun. Le journal *L'Équipe* passe de main en main et suscite des commentaires collectifs. Les temps de rassemblement (déplacements en bus, vie à l'internat, vestiaires) offrent l'occasion d'échanger sur les résultats et les performances des professionnels. Pour quelques-uns, la lecture d'ouvrages biographiques sur les professionnels est aussi l'occasion de prêts, d'échanges de conseils sur les titres parus. Enfin, les jeux vidéo de football sont l'objet de fréquents usages collectifs. Les parties communes organisées lors des moments de détente offrent l'opportunité de poursuivre, sur un mode ludique, la compétition sportive. Les plongeant dans un univers de références communes (un jeu familier, des équipes et des joueurs « pros » bien connus), ces jeux permettent par ailleurs l'identification à des équipes et à des joueurs, travail imaginaire qui constitue souvent un opérateur important de la construction de la vocation²¹. Ces

20. Pierre Bourdieu, « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, 1983, p. 98-105.

21. Comme dans le cas des danseurs analysés par Sylvia Faure (*Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, Paris, 2000, p. 75).

pratiques diverses alimentent, en même temps qu'elles se nourrissent, des relations de sociabilité entre joueurs et le sentiment d'appartenir à un monde «à part». Elles sont aussi le témoin de la porosité de la frontière entre ce qui relève de la formation et ce qui relève du temps libre, porosité qui alimente la dimension vocationnelle de l'engagement.

L'acculturation à cet engagement intensif vécu sur le registre de la passion est d'autant plus prégnante que les apprentis sont encadrés par un personnel lui-même travaillé par un rapport analogue à l'activité. La formation à l'intérieur de la structure repose sur une trentaine d'intervenants aux fonctions diverses (ils ont en charge l'entraînement sportif, le recrutement, l'encadrement médical, le suivi scolaire ou la gestion administrative) et aux statuts distincts (salariés à plein temps ou à mi-temps et «bénévoles» défrayés). Cependant, au-delà de ces différences, les intervenants partagent très souvent un passé footballistique de haut niveau. Au sommet de l'institution (le directeur et les entraîneurs des équipes situées en fin de cursus) se trouvent d'anciens joueurs professionnels du club qui vivent leur nouvelle occupation salariée comme une chance de poursuivre leur passion en restant à l'écart du monde du travail «ordinaire». Le récit de cet entraîneur, ancien joueur du club, révèle ce mode d'adhésion au métier fondé sur une dénegation du travail très habituelle dans le salariat sportif²²:

«Je vois tellement de mecs qui aimeraient être à ma place. Moi, je vais pas travailler le matin. Le matin, je viens au stade. Je suis conscient parce que moi, quand j'ai joué à V. (en quatrième division), j'ai demandé à travailler parce que le football, ça te permettait pas à cette époque-là de bien vivre. Et puis, je voulais avoir une expérience. Donc j'étais représentant en mécanographie, je vendais des ordinateurs, des meubles de bureau, puis c'était un truc bien. Mais je sais ce que c'est le premier jour quand j'ai arrêté la carrière... le mec, je suis entré dans un bureau, comme ça, et puis y avait une machine à calculer. Huit heures. Moi, j'avais pas d'horaires en pro, hein. Il m'a dit: "Tu vois, cette machine à

22. Marc Falcoz et Emmanuelle Walter, «Être salarié dans un club sportif: une posture problématique», *Formation Emploi*, n° 108, 2009, p. 25-37; Caroline Chimot et Manuel Schotté, «Travailler dans une organisation sportive. Entre engagement passionné et investissement professionnel», *Regards sociologiques*, n° 32, 2006, p. 97-107; Sébastien Fleuriel, «Le travail dénié et les jeux Olympiques: entre passion et intérêts», *Sociétés contemporaines*, n° 63, 2006, p. 85-103.

calculer, il faudra que tu me la vendes à midi.” Alors, il me dit comment ça marche, tout ça. Le patron... putain, il est parti, il a fermé la porte, tout seul dans le bureau. Me rappellerai toute ma vie de ça, huit heures du matin, j’ai dit: “À midi il faut que je sache comment ça marche, mais qu’est-ce que je fais là? Qu’est-ce que je fous là?” Là, tu te rends compte que le football, putain, quand c’est ta passion et que tu gagnes bien ta vie, pff! Là, moi, le lundi, je sais pas ce que c’est. C’est pareil que le mardi, que le mercredi, que le dimanche ou le samedi. Bon, tu pars en vacances, t’es content, et au bout de quinze jours, tu dis: “Putain! Quand c’est qu’on reprend, dis donc?” Tu te rends compte de ça! Le mec qui va au boulot qui se fait chier, toi au bout de quinze jours t’as envie de reprendre » (entraîneur salarié du club, ancien professionnel, 45 ans, diplôme de niveau brevet des collèges).

Son rapport enchanté à l’activité se construit donc sur une opposition entre le monde du travail jugé « ordinaire » (incarné dans son récit par le « bureau » et ses horaires stricts) et l’activité footballistique (le stade et la « passion »). Si l’enchantement de cet entraîneur est d’autant plus fort que le sport lui a permis d’accéder à une position sociale plus élevée que celle que lui promettait *a priori* son niveau de qualification, ce mode d’adhésion se repère également aux autres échelons du club. Ainsi, pour les autres éducateurs sportifs, notamment ceux qui ont en charge la préformation, l’activité dans le club est le plus souvent perçue comme la chance d’accéder à un univers exceptionnel que leur parcours footballistique (en tant qu’anciens membres d’un centre de formation ou anciens footballeurs amateurs de niveau régional) ne leur avait pas permis d’atteindre en tant que joueurs. Cet autre entraîneur, par exemple, s’est rapidement orienté vers cette voie après l’échec de sa formation dans un centre durant huit ans:

« Ça m’a tout de suite plu, j’ai senti que c’était fait pour moi. Je me suis lancé, j’ai continué quand même à faire scolairement la fac, j’étais en espagnol, donc je suis allé jusqu’au Capes et puis je me suis rendu un peu compte que l’enseignement et tout ça, c’était pas trop fait pour moi. Vraiment, je me sentais bien, à l’aise, heureux, puis compétent le plus aussi, c’était là-dedans quoi, dans l’entraînement [...]. Je veux me lancer vraiment dans une formation professionnelle. Mais bon, j’ai fait des petits boulots, j’ai travaillé à la fac tout ça, si éventuellement je voyais que dans quatre, cinq ans, j’arrive pas à faire mon trou, peut-être que je passerai un concours

administratif, un truc je dirais bête et méchant, qui me demande pas trop de réfléchir et qui me laisserait du temps pour faire vraiment ma passion. Mais mon premier but, c'est de faire de ma passion ma profession » (entraîneur non salarié, 27 ans, contractuel à l'université, titulaire d'une licence).

C'est également au nom de la passion que ces éducateurs acceptent cet investissement qui s'additionne à leur vie professionnelle et prend la forme d'un « amateurisme marron » puisqu'ils ne sont pas sous contrat avec le club, mais seulement défrayés. Ce rapport à l'activité n'est pas propre aux intervenants sportifs puisque le recrutement du club privilégie là aussi les anciens pratiquants : parmi les six autres salariés du centre de formation, quatre sont d'anciens footballeurs amateurs ou ayant connu eux-mêmes la formation. Ils trouvent dans cette situation le prolongement d'un goût sportif affirmé, tel le préparateur physique qui, en tant qu'ancien joueur du centre ayant échoué à faire carrière, a toutes les chances de partager cet enchantement à l'intérieur d'un cadre qui comble ses attentes sportives et son goût pour le « haut niveau » (« je pense avoir le tempérament du sportif de haut niveau », dit-il). Le sentiment d'appartenir à un univers de passion qui échappe au monde ordinaire du travail est donc répandu parmi l'ensemble des encadrants. Enclins à s'investir intensivement dans leur action formatrice afin d'« être à la hauteur » du club professionnel, ils sont fortement disposés à transmettre ce type de rapport à l'activité. Cette action pédagogique, qui tend à reproduire des principes de vision et de division qui structurent la manière légitime d'occuper le métier (travail *vs* passion, ordinaire *vs* extraordinaire), est loin de se réduire à des discours sur le métier, elle s'incarne aussi dans l'apprentissage des gestes. C'est pour cette raison qu'après avoir observé de quelle manière l'apprentissage prend la forme d'un enveloppement spatial, temporel et relationnel qui crée les conditions d'un engagement vocationnel dans un « monde à part », il convient de s'intéresser aux techniques sportives enseignées au cours de l'apprentissage.

CHAPITRE V

APPRENDRE LES GESTES DU MÉTIER

Le cœur du métier de footballeur, c'est-à-dire la réalisation de gestes efficaces sur le terrain de jeu, appartient, à première vue, au domaine réservé des spécialistes et des connaisseurs dans lequel la place du sociologue n'est ni évidente ni légitime. Perçu comme un expert des « problèmes sociaux », ce dernier n'est généralement convoqué que pour donner son avis sur des questions plus éloignées du jeu proprement dit (violence, dopage, corruption, fonction sociale du sport, etc.). De plus, la constitution d'un corps de spécialistes (formateurs professionnels, spécialistes de la didactique du football au sein de la FFF) a toutes les chances de renforcer ce partage des territoires et de laisser le sociologue sur le bord du terrain. Cette frontière entre ce qui appartiendrait à la « technique » et ce qui serait du domaine « social » n'est pourtant aucunement indépassable : il est possible de mettre en lumière la logique sociale des savoir-faire sportifs si l'on se donne les moyens de rompre avec une vision purement technicienne qui fait de cet apprentissage un simple processus de perfectionnement et d'accumulation de savoir-faire. Cette perspective sociologique s'appuie sur l'intuition pionnière de Marcel Mauss lorsque celui-ci appelait à une connaissance sociologique

des « techniques du corps »¹. Par cette expression, il suggérait que de nombreux gestes des individus (la nage, la marche, etc.) sont, derrière des exigences apparemment purement techniques, aussi l'expression d'un arbitraire culturel, et qu'ils sont pour cette raison à la fois « efficaces » et « traditionnels ». C'est dans cette perspective que l'on s'interroge ici sur la forme prise par les savoir-faire footballistiques et leur enseignement au sein du FC. Ce mode d'appréhension de la technique sportive est très précieux, tant la formation de dispositions sociales chez les apprentis est indissociable du mode d'apprentissage et du contenu même des savoir-faire. La constitution et le façonnement des gestes font en effet partie intégrante du mouvement d'appropriation d'une culture professionnelle.

LA PRODUCTION RATIONALISÉE DES SAVOIR-FAIRE

Les entraîneurs du centre de formation ont en commun des expériences de footballeurs très importantes, longues, intensives et assez souvent professionnelles. Leur pratique durable du jeu, à laquelle ils doivent leur enrôlement dans le club, les incline à valoriser un apprentissage par le faire et par l'engagement dans la compétition. De plus, cette immersion sportive ancienne les a dotés d'une connaissance pratique du jeu. Ce sens pratique du jeu permet, selon la définition qu'en donne Pierre Bourdieu, « d'apprécier sur-le-champ, d'un coup d'œil et dans le feu de l'action, le sens de la situation et de produire aussitôt la réponse opportune »². Cette connaissance « par corps » n'est pas le fait d'un rapport savant et réflexif à la pratique³, mais elle est incorporée par la longue familiarisation au jeu et à ses régularités. Les différents actes de formateurs (élaboration et animation des séances d'entraînement, correction et évaluation des joueurs) portent les traces de ce mode de connaissance. Par exemple, il n'est pas étonnant qu'évoquant leurs façons de juger les joueurs, ils fassent régulièrement référence

1. Marcel Mauss, « Les techniques du corps » (1950), *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1983, p. 365-386.

2. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, *op. cit.*, p. 177.

3. *Ibid.* Dans le domaine du sport, cette perspective théorique a été particulièrement développée par Loïc Wacquant (« Corps et âme », article cité) puisqu'il fait correspondre dans son analyse de la boxe un modèle d'action (le sens pratique du sportif), un modèle d'apprentissage (une incorporation « par corps » qui exclut le langage et la réflexivité) et un modèle d'intervention de l'entraîneur (une pédagogie essentiellement implicite qui encourage l'acquisition par répétition et imitation ou *mimesis*).

à un « feeling », au joueur qui « tape dans l'œil » ou à celui qui « vous fait péter l'œil ». L'impression et la sensation dominent parce que leurs jugements s'appuient sur un œil « cultivé » ou, autrement dit, sur la connaissance pratique du jeu qu'ils ont incorporée. D'ailleurs, le caractère indéterminé de ces jugements (« il a quelque chose », « un truc ») est révélateur de ce type de rapport aux performances. Comme le soulignent leurs propos, l'important est de « sentir » au moment de sélectionner un joueur. L'évaluation et la sélection traduisent l'actualisation d'un sens du jeu incorporé. De plus, les récits des entraîneurs montrent qu'ils accordent la même importance à l'expérience personnelle pour la construction des séances d'entraînement. L'idée selon laquelle l'expérience précède la transmission (« On s'improvise pas entraîneur de gardien, faut avoir été gardien de but », me dit par exemple le spécialiste du poste) fait consensus dans cet univers où prime le capital footballistique et où les manuels existants en la matière sont souvent jugés avec un certain scepticisme. L'animation des séances d'entraînement, la correction des gestes et des placements qui accompagne les exercices donnent également l'occasion à ces formateurs de mettre en œuvre leur connaissance pratique du jeu. C'est grâce à elle qu'ils peuvent, par exemple, reconnaître dans l'instantanéité du jeu, en un coup d'œil, un « bon » geste.

L'apprentissage donne donc une place importante à la soumission à un sens pratique du jeu et à l'immersion dans la compétition. Cependant, l'enseignement au sein du club s'adosse sur le double acquis des entraîneurs puisque, outre leur expérience de joueur, ils ont également acquis une certification sportive qui est promue par l'encadrement fédéral du système de formation. Rappelons ici qu'un des aspects principaux du cahier des charges auquel sont soumis les centres de formation concerne l'emploi d'un personnel d'encadrement nombreux, qualifié et affecté à des tâches spécialisées. Si la pratique de haut niveau est une condition d'accès à cet enseignement, la certification tend à s'imposer comme un critère supplémentaire du recrutement des entraîneurs et facilite l'entrée d'un personnel sportif doté d'un bagage scolaire non négligeable (huit sur dix ont un niveau au moins équivalent au baccalauréat).

Or ce recrutement est solidaire de la mise en place d'un apprentissage méthodique, d'une planification et d'une pédagogisation de l'initiation. Cette mise en œuvre passe par le recours accru à des procédés d'objectivation et de rationalisation qui viennent, pour partie, rompre avec le mode pratique d'action⁴. Il faut noter,

4. Par analogie, on peut penser ici aux transformations qu'a connues l'enseignement professionnel au sein duquel l'arrivée d'un professorat

DONNÉES SOCIOGRAPHIQUES SUR LES FORMATEURS DU FC

Responsabilité	Directeur du centre	Équipe CFA	Équipe « 18 ans »	Équipe « 16 ans »	Équipe « 15 ans »
Carrière sportive	Joueur « pro » (dont 10 ans dans le club)	Joueur « pro » (dont 7 ans dans le club)	Joueur « pro » (dont 5 ans dans le club)	Joueur amateur (niveau régional)	Joueur amateur (niveau régional)
Activité professionnelle	Salarié du club	Salarié du club	Salarié du club	Salarié du club (50 %) et contrôleur principal des travaux (BTP)	Assistant d'éducation
Diplôme sportif le plus élevé	CFEF*	Brevet d'État** (2 ^e degré)	CFECF*	Brevet d'État (1 ^{er} degré, partie spécifique)	Brevet d'État (1 ^{er} degré)
Niveau scolaire	Baccalauréat	Baccalauréat	BEPC	Baccalauréat technique	Bac + 3

Responsabilité	Responsable de la préformation	Équipe « 14 ans »	Équipe « 13 ans »	Équipe « 12 ans »	Préparateur physique
Carrière sportive	Joueur amateur (niveau régional)	Stagiaire « pro » (8 ans de formation dans un centre)	Stagiaire « pro » et formation dans le club	Joueur amateur (niveau régional)	Ancien pensionnaire du centre durant 5 ans
Activité professionnelle	Enseignant	Employé administratif (vacataire)	Employé de La Poste	Employé administratif à mi-temps (contractuel)	Salarié du club
Diplôme sportif le plus élevé	Brevet d'État (1 ^{er} degré)	Brevet d'État (1 ^{er} degré)	Brevet d'État (1 ^{er} degré)	Brevet d'État (1 ^{er} degré, tronc commun)	DUEPP (diplôme universitaire européen de préparation physique)
Niveau scolaire	Bac + 2	Bac + 3	BEPC	Bac + 4	Bac + 4

*CFECF: le plus haut niveau de diplôme pour la formation (exige de posséder le diplôme d'entraîneur de football ou d'avoir joué en championnat national).

**BEES (1, 2 et 3): brevet d'éducateur sportif contrôlé par l'État, il se compose d'une partie « commune » (physiologie, pédagogie, etc.) et d'une « spécifique » (football).

tout d'abord, que les formateurs du club élaborent, sous l'égide du directeur du centre, des programmes annuels, hebdomadaires et quotidiens qui organisent les objectifs pédagogiques, et qui s'insèrent dans une programmation plus générale de tout le parcours de formation. Chaque entraîneur doit mettre en œuvre un canevas structuré autour de types de savoir-faire à acquérir. Ces programmes s'appuient sur une première division qui distingue trois grands secteurs à travailler (les capacités physiques, la technique individuelle, la tactique et le sens du jeu) et articulent ces trois dimensions du jeu en distinguant à l'intérieur de chacune des types de compétences plus spécifiques. Le travail sur les capacités physiques se subdivise en sous-thèmes (vitesse, endurance, musculation, qui peuvent eux-mêmes être précisés), il est l'objet d'exercices spécifiques (la « préparation athlétique ») ou intégré comme un paramètre de la construction des exercices.

Le même procédé est à l'œuvre dans l'apprentissage technique. Certains exercices sont totalement dédiés au perfectionnement de la gestuelle (passe, contrôle, conduite de balle...), savoir-faire décomposés en sous-catégories (contrôle du pied, de la cuisse, de la poitrine, de la tête, par exemple), et pouvant encore être précisés (contrôle de l'intérieur du pied, de l'extérieur du pied, etc.)⁵. Outre ces exercices d'apprentissage et de répétition des « gammes », la maîtrise technique du ballon s'exerce aussi à travers une série de jeux. Ceux-ci sont l'occasion de travailler de manière plus ou moins spécifique une dimension tactique, une phase de jeu (les coups francs, les duels, les touches, le jeu devant le but, etc.) et intègrent la mise en pratique des deux autres dimensions. Les exercices s'échelonnent des plus spécifiques, focalisés sur un seul type de savoir-faire et très contraints par des consignes, à des exercices plus transversaux, cumulant différents objectifs pédagogiques. Chaque séance d'entraînement associe plusieurs exercices autour d'une thématique commune et, plus fréquemment, d'une succession de thématiques.

issu de l'enseignement supérieur a contribué au glissement d'un apprentissage du métier vers un enseignement technologique (Lucie Tanguy, *L'Enseignement professionnel en France. Des ouvriers aux techniciens*, PUF, Paris, 1991).

5. Cette programmation s'appuie sur un travail préalable de décomposition de la pratique, elle nécessite la production de classifications des gestes, de catégories d'analyse du jeu, de savoirs qui permettent la fabrication des thèmes explicites de l'apprentissage, à la manière du processus de décomposition des mouvements qui a affecté de manière très poussée l'apprentissage de la danse classique (Sylvia Faure, *Apprendre par corps*, op. cit., p. 27).

On voit bien ici combien le mode d'apprentissage mis en œuvre ne peut être confondu avec une initiation par simple expérimentation du métier. Même si le « faire », par la répétition des gestes et l'engagement dans la pratique, est au cœur du perfectionnement des joueurs, celui-ci se distingue des apprentissages « sur le tas » caractérisés par une immersion dans l'activité elle-même et une acquisition essentiellement mimétique de la pratique⁶. L'institutionnalisation de la formation organise un temps spécifique organisé autour d'exercices dont le seul objectif est l'apprentissage. La formation des footballeurs connaît, d'une certaine manière, le même type de transformation que celle introduite avec la formation scolaire des enfants. La « forme scolaire » de socialisation a, en effet, rompu avec le mode pratique de socialisation puisqu'elle repose sur le retrait des enfants dans un espace et un temps pédagogiques entièrement dédiés à l'apprentissage et séparés de l'activité sociale ordinaire⁷. La mise en place d'un apprentissage méthodique s'appuie sur une mise en exercice du jeu qui se distingue de la seule logique d'initiation, et c'est en ce sens que l'on peut parler d'une pédagogisation de la formation. L'essentiel du temps de formation est réservé à des exercices qui rompent, de manière plus ou moins importante, avec le cours du jeu « normal » : les entraîneurs mettent en place des règles et organisent des espaces afin d'exercer une technique particulière ou une configuration de jeu. De cette manière, ils soumettent le jeu, avec plus ou moins de force, à une logique de pédagogisation.

Cet apprentissage ne peut non plus être totalement assimilé à une initiation implicite et diffuse reposant sur la seule immersion dans un collectif tel que Loïc Wacquant a pu décrire l'apprentissage de la boxe⁸. *A contrario*, la planification et la pédagogisation de l'apprentissage s'appuient sur une division du travail d'encadrement et une spécialisation accrue des formateurs (par l'emploi d'un

6. Les analyses de Geneviève Delbos et Paul Jorion sur l'initiation des paludiers donnent un exemple pénétrant de ce type d'apprentissage dans lequel on acquiert une « expérience » plus que des savoir-faire grâce à l'insertion dans le travail productif lui-même (*La Transmission des savoirs*, Éditions de la MSH, Paris, 1984).

7. Guy Vincent (sous la direction de), *L'Éducation prisonnière de la forme scolaire ? Scolarisation et socialisation dans les sociétés industrielles*, PUL, Lyon, 1994.

8. Selon lui, « l'initiation à la boxe est une initiation sans normes explicites, sans étapes clairement définies [...] où le rôle de l'entraîneur est de coordonner et stimuler l'activité routinière, qui s'avère être "une source de socialisation bien plus puissante que la pédagogie de l'instruction" » (Loïc Wacquant, « Corps et âme », article cité, p. 56-58).

préparateur physique et d'un entraîneur en charge des gardiens de but, par exemple). Cette spécialisation facilite un ensemble de pratiques qui sont révélatrices des efforts menés en direction d'une objectivation des performances. Le développement des tests physiques, mais aussi la rédaction systématique de bilans après les entraînements, et de comptes rendus de matchs dans lesquels les entraîneurs attribuent une note à chaque joueur, visent la rationalisation de l'évaluation des apprentis. Au temps court des corrections et des appréciations lors des moments de jeu s'additionne le temps long d'une évaluation qui mobilise des procédures d'objectivation et permet comparaisons et retours en arrière. Le développement de ce type de procédures, articulé au travail de planification de l'apprentissage, participe donc de l'essor d'un appareil rationalisé de production de la performance. Ce mouvement, repérable dans l'ensemble de l'espace sportif de haut niveau, montre combien les représentations courantes qui font de la magie du don et du talent le ressort des performances athlétiques passent sous silence les conditions réelles de production de ces exploits physiques⁹.

TRAVAIL, EFFORT, DISCIPLINE... ET PLAISIR

L'organisation institutionnalisée de la formation au métier repose tout à la fois sur une planification rationalisante et sur la mise en œuvre d'un sens pratique que les formateurs ont acquis dans leur expérience du football. Cette dualité constitue une ligne de tension qui contribue à structurer le monde des encadrants. Leurs prises de position en faveur de l'un de ces deux pôles se cristallisent autour de l'intérêt relatif accordé aux apports scientifiques ou didactiques (tests et connaissances physiologiques, manuels d'entraînement, etc.) et paraissent, en grande partie, fonction de leur propre parcours et de la nature de leurs capitaux (en particulier de leur degré de certification scolaire et sportive). Cette dissension est toutefois fortement atténuée par le partage de principes communs qui structurent la manière d'être légitime dans l'apprentissage et dans le métier de footballeur. Du fait de leur propre socialisation au haut niveau, les formateurs sportifs peuvent mettre en œuvre des dispositions ajustées aux exigences de cette forme de pratique. Ayant intériorisé un type de rapport à la pratique ajusté à l'espace professionnel, ces entraîneurs mettent en place une forme d'enseignement qui fait de l'effort et de la discipline dans le travail les conditions de l'accès au métier. La mise en ordre de la pratique, le jugement

9. Sébastien Fleuruel, *Le Sport de haut niveau en France*, *op. cit.*

des attitudes dans le jeu et la correction des gestes contribuent à consolider de telles dispositions chez les aspirants.

Alors que les premières années de football donnaient lieu à une abondance de jeux, le suivi de la formation systématise la réalisation d'exercices qui accordent une place centrale à la répétition des gestes identiques (les « gammes »). La soumission à ces exercices particulièrement monotones, par la persévérance dans l'effort et l'acceptation du plaisir différé qu'ils supposent, indique déjà combien l'entraînement est un lieu privilégié de l'inculcation d'une morale du travail. De manière plus générale, les apprentis sont invités à se soumettre à la logique des exercices et de leurs objectifs pédagogiques explicités par les entraîneurs. Or, le constat d'une planification et d'une mise en exercice de la pratique ne doit pas être isolé d'une réflexion sur le mode de pouvoir à l'œuvre dans la formation. La mise en exercice, en tant que mise en ordre de la pratique, est intimement liée à l'ordre moral qui structure la pratique. Elle participe de l'usage réglé du temps et de l'espace qui caractérise les séances. Loin de permettre de s'élancer dans le jeu de manière spontanée et désordonnée, chaque entraînement est structuré par une organisation méthodique : après une première présentation, l'échauffement constitue l'introduction systématique à la succession des exercices qui se conclut par des séries d'étirements. Cette organisation s'accompagne de techniques de mise en ordre facilitant l'application et la discipline des comportements. Le début des séances illustre clairement ces mécanismes : la présentation de l'entraîneur, moment qui voit les apprentis professionnels s'aligner en rang devant leur entraîneur imposant le silence et délivrant ses attentes, ainsi que l'échauffement introduisent, au-delà de leur fonction explicite (donner des objectifs pédagogiques puis échauffer les corps), une rupture avec les activités extérieures. Ces opérations marquent l'entrée dans un contexte d'apprentissage, d'écoute disciplinée et de concentration. En « mettant en condition », ce type d'organisation forme et réactive systématiquement un type d'attitude marqué par l'attention disciplinée.

De plus, cette mise en ordre spatio-temporelle de la pratique est associée à une série de règles (relatives à la tenue, au langage, à la ponctualité) dont les entraîneurs surveillent l'application. Ce souci apporté aux manières d'être corporelles et verbales exprime en définitive un certain rapport à l'autorité et, à travers elle, à la pratique. Cette attention permanente à ces attitudes a alors pour fonction « d'extorquer l'essentiel sous l'apparence d'exiger l'insignifiant » en inscrivant « dans les détails en apparence les plus insignifiants de la tenue, du maintien ou des manières corporelles et verbales les principes fondamentaux de l'arbi-

traire culturel, ainsi placés hors de la prise de conscience et de l'explicitation »¹⁰. La logique de mise en exercice du jeu s'accompagne donc de corrections qui étendent l'entreprise pédagogique à des manières de se tenir, à une *hexis* corporelle, et participent à la sélection des footballeurs.

Les jugements et évaluations des formateurs sur les attitudes dans le jeu témoignent également de ce travail de renforcement de dispositions à l'effort et à la discipline. Les apprentis sont, avec constance, appelés à se montrer « travailleurs », « bosseurs » et « courageux » par leur engagement et leur comportement ; ils doivent se garder de la « facilité » et du « confort ». Les performances individuelles comme celles de l'équipe sont l'objet d'une moralisation qui fait du verdict sportif une sanction du travail ou de son absence. Les défaites sont, par exemple, régulièrement commentées comme étant la preuve d'un manque d'effort et de modestie (avoir la « grosse tête » est alors avancé comme explication de ces résultats). Commentaires et corrections des entraîneurs laissent une large place à la constitution d'un *ethos* en mettant en œuvre des catégories de perception qui font que l'absence d'investissement est, en paraphrasant Max Weber, « non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir »¹¹. Il n'est, dès lors, pas surprenant de retrouver avec une grande fréquence ce type de catégorisations dans les évaluations que les joueurs font des exercices, des entraîneurs ou d'eux-mêmes (« je suis pas un fainéant », « je suis travailleur », « j'ai pas peur du travail », me disent-ils parfois). Si Dimitri, 18 ans, pense d'un entraîneur que « c'est le meilleur », c'est parce qu'il considère qu'« il fait vachement travailler, il aide tous les joueurs, tous les joueurs qui ont envie de travailler, il aide, mais il aime pas les fainéants quoi, il a horreur des fainéants ». Tout comme Éric (17 ans) l'apprécie parce qu'il juge qu'« il te fait progresser, enfin, cravacher [...], tu sais qu'au moins tu perds pas ton temps avec lui ».

De plus, même les dimensions apparemment les plus strictement techniques de l'apprentissage sont révélatrices de cette inculcation d'un rapport au métier qui repose sur l'usage très régulier de catégories de jugement éthico-pratiques. Les gestes enseignés sont également des « techniques du corps » où se révèlent des usages du corps qui engagent des schèmes culturels et moraux¹². Prenons l'exemple d'une technique fondamentale : la

10. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, op. cit., p. 117.

11. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, Paris, 1964, p. 47.

12. Charles Suaud, « Espace des sports, espace social et effet d'âge », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 79, 1989, p. 4.

passé. Les corrections sur ce geste, notamment lors des exercices qui lui sont consacrés, empruntent un vocabulaire récurrent qui permet de définir ce qu'est une « bonne passe » : elle se doit d'être « propre », « nette », « pure », « franche », « simple » ou « honnête ». L'utilisation répétée de ces qualificatifs par les coachs dote les joueurs de catégories d'appréciation éthiques des gestes qui accompagnent leur incorporation. Les joueurs intériorisent alors des principes de classement et de hiérarchisation des différentes techniques et des façons de faire ces gestes. La dimension morale donnée au geste est particulièrement visible quand les entraîneurs mobilisent des catégories strictement éthiques (« honnête », « franc »), mais on peut également distinguer dans cet apprentissage des principes d'opposition principaux que mettent en œuvre les connotations contenues dans les qualificatifs.

C'est ainsi toute une morale de la rigueur et du « travail bien fait » qui imprègne ces apprentissages à travers la valorisation du « droit », et par extension du « propre », du « net », du « pur », qui s'oppose au trop « facile » ou au « tordu ». Les gestes mal utilisés ou ratés ne sont donc pas seulement un échec technique, mais ils peuvent être une faute parce qu'ils s'écartent excessivement de la rigueur et de la discipline. La censure et l'autocensure des gestes que les joueurs qualifient de « techniques » et qui sont animés par le souci d'une virtuosité corporelle (série de dribbles, d'amortis ou de jongles délicats à réaliser) illustrent également l'intériorisation progressive de la frontière entre le jeu « sérieux », conforme aux canons imposés par les formateurs, et les « beaux » gestes effectués pour le plaisir et relégués à la marge de la pratique. Les joueurs apprennent de cette manière à hiérarchiser leur production gestuelle en fonction de cette opposition. De manière générale, les façons de jouer sont très régulièrement discriminées selon une opposition entre la forme légitime, « simple », épurée et directe, et celle décriée, « compliquée », du joueur qui « fait trop de chichis », qui « se complique la vie ». On voit ici toute l'ambivalence de ce travail sur l'*hexis* corporelle, comme lorsque la répétition insistante d'une injonction (« lever la tête ») répond à la fois à une logique technique (être attentif au jeu) et à une logique morale (regarder en face, ne pas baisser les bras).

La correction des postures, comme le travail sur les habiletés avec le ballon fonctionnent comme des « techniques du corps » qui participent à l'inculcation d'un arbitraire culturel, car ces gestes et façons de les utiliser sont dotés d'une valeur morale et symbolique. Mais la production de cette inclination ascétique à l'effort et à la discipline est d'autant plus puissante qu'elle se réalise dans un univers à forte dimension vocationnelle. Parce qu'il s'agit d'un métier « pas comme les autres » dont le mode

d'adhésion légitime est la passion, le plaisir du jeu y tient, en effet, une importance symbolique particulière. De manière paradoxale, les demandes d'efforts des entraîneurs se doublent ainsi d'injonctions à « se faire plaisir ». Les propos de Georges, ancien « pro » entraîneur de l'équipe réserve, illustrent bien combien prendre du plaisir constitue une sorte de devoir de l'apprenti footballeur :

« Je m'aperçois bien souvent que les gamins sont tristes. Or un gars qui vient jouer au football, il a pas à être triste. Même si le contexte est difficile, mais pendant qu'il joue, il doit avoir envie de jouer. Quand il se met en tenue de footballeur, il doit avoir envie, il doit... Moi, quand je les vois passer, les mecs comme ça... “Tu me dis bonjour et t'as le sourire.” Si le mec est comme ça, je lui dis : “Ça te plaît pas, si t'es pas content, tu retournes chez toi. Alors maintenant tu me vois, t'as le sourire.” On vient avec le sourire. Et ça, ça change tout ! »

La référence au travail et aux efforts constitue à la fois une injonction centrale et une réalité déniée, qui doit permettre la sublimation de l'entraînement en plaisir et la perpétuation de la vocation. Cette ambiguïté structurante se retrouve d'ailleurs dans la manière dont les apprentis pensent leur activité : s'ils distinguent désormais clairement l'exercice du jeu dans le club professionnel des « loisirs » et du temps libre, ils n'en continuent pas moins à opposer celui-ci au travail ordinaire et, de manière symétrique, aux contraintes scolaires. Paradoxalement, l'injonction à l'effort est donc d'autant plus présente que le travail y est dénié à travers l'invocation de la passion et du plaisir, dénégation elle-même redoublée par celle qu'opère la prégnance de l'idéologie du don et du talent naturel dans le monde sportif¹³.

DISCIPLINE COLLECTIVE, « CULTURE DE LA GAGNE » ET SENS DE L'HONNEUR

La socialisation à l'effort et à la discipline qui traverse l'apprentissage des gestes est également associée à deux propriétés centrales de l'exercice du métier : il s'agit d'un travail à la fois collectif et compétitif. L'apprentissage vise donc la constitution de savoir-faire ajustés à ces exigences mais, ici aussi, la

13. Manuel Schotté, « Réussite sportive et idéologie du don. Les déterminants sociaux de la “domination” des coureurs marocains dans l'athlétisme français (1980-2000) », *STAPS*, n° 57, 2002, p. 21-37.

construction des compétences adéquates s'accompagne de la mobilisation de dispositions qui alimentent une culture professionnelle spécifique. L'importance donnée au groupe d'une part et le façonnement des dispositions compétitrices d'autre part participent ainsi du sens donné aux gestes.

L'apprentissage de la discipline du jeu est corrélatif de l'intégration à un ordre collectif qui dépasse la seule coordination technique liée à une situation d'interdépendance pour être érigé en principe moral de jugement. Cet ordre s'appuie, tout d'abord, sur la mise en œuvre d'une division du travail. En intégrant un poste dans l'équipe, les joueurs s'insèrent dans un ordre collectif dont il s'agit de respecter le quadrillage et les limites qu'il impose. Ils se voient attribuer une zone, plus ou moins modulable, de l'espace de jeu et des tâches particulières. Les joueurs à vocation défensive, par exemple, apprennent à ne prolonger les actions offensives qu'avec parcimonie. Comme l'indique le récit d'un entraîneur des jeunes joueurs, cette forme de pratique heurte parfois les habitudes constituées préalablement :

« C'est sûr, quand on vient d'un petit club où on est la star, que tous les entraîneurs, que tout le monde est à vos pieds, qu'on arrive au FC où y a, entre guillemets, que des stars, c'est pas évident. On leur demande de se cantonner dans un certain rôle, alors que dans leur club ils font ce qu'ils veulent. L'attaquant qui vient dans son petit club, prendre la balle de derrière, dribbler tout le monde et aller marquer, quand on est au FC, on lui dit : "T'es attaquant, je veux pas te voir derrière, tu restes devant. Et il faut faire ça, ça, ça, je veux te voir dans ces zones-là." C'est dur » (entraîneur des « 13 ans », ancien pensionnaire du centre).

On comprend dès lors que, pour les enquêtés, rien ne s'oppose plus à cette forme de jeu que des pratiques enfantines où ils pouvaient « courir partout », comme le dit un des apprentis enquêtés. *A contrario*, les entraînements au FC visent la production d'un jeu organisé, « posé », que tout oppose à la débauche anarchique d'efforts. Les formateurs appellent à construire les actions sans précipitation, en respectant les espaces de chacun. Les joueurs doivent « préparer » les actions et éviter de « balancer », c'est-à-dire de projeter loin en attaque le ballon et risquer d'en perdre le contrôle en sautant les lignes intermédiaires de l'équipe (les « milieux de terrain »). Cette consigne n'est pas censée régir les manières de faire sur toutes les phases de jeu (il peut parfois être opportun de « balancer » devant un danger pressant), mais sa récurrence tout au long de la formation est

révélatrice d'un style de jeu qui valorise le respect d'une organisation collective, qui ne doit en rien ressembler, pour reprendre les mots d'un entraîneur, à une « bataille de rue ».

L'importance de cette discipline collective s'appuie sur la forme du style de jeu promu, mais elle s'enracine également dans des principes de jugement qui consacrent la primauté du groupe sur les individus et sollicitent une disposition à l'esprit d'équipe et à la solidarité. Ne pas respecter cette discipline, c'est dès lors se montrer « trop personnel », « jouer pour sa gueule » et manquer d'esprit d'équipe, car les gestes et savoir-faire expriment un certain rapport à l'équipe. De nombreux gestes sont ainsi dotés d'une valeur symbolique en fonction de leur conformité à ce principe. Cette morale de l'équipe et de l'abnégation peut s'appuyer sur la consécration de l'équipe comme réalité supérieure, tout particulièrement lors des compétitions. Il n'est donc pas anecdotique qu'une série d'habitudes et de prescriptions viennent sanctuariser le temps compétitif comme un temps collectif. La préparation de la compétition, par exemple, donne lieu à une ritualisation du collectif qui consacre la primauté du groupe. L'isolement dans un entre-soi compétitif y participe en faisant du vestiaire « le lieu de la métamorphose où le corps communautaire se forme »¹⁴. L'organisation fondée sur les mouvements collectifs y contribue également, elle passe notamment par la sortie commune et ritualisée du vestiaire et le discours de l'entraîneur adressé à l'équipe et par lequel l'individu-joueur « ne vaut que comme individu supprimé, comme moment dépassé d'une totalité à laquelle il appartient avant de s'appartenir et dans laquelle il "fait équipe" »¹⁵. L'échauffement d'avant-match se singularise aussi par sa dimension collective : il implique la participation de tous à des séries de gestes identiques selon un rythme commun. Il contribue à insérer les footballeurs dans un ensemble commun, à faire équipe « par corps » et à faire de la solidarité une valeur faite corps¹⁶.

Le match est donc le moment privilégié de la construction de la puissance du groupe. Cris dans les vestiaires pour fêter une victoire et embrassades lors d'un but ou « tapes » dans la main viennent matérialiser cette puissance. La communion dans une

14. Anne Saouter, *« Être rugby ». Jeux du masculin et du féminin*, Éditions de la MSH, Paris, 2000, p. 49.

15. Par analogie avec le discours du chef militaire s'adressant au collectif de la chambrée ou du peloton (Louis Pinto, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 3, mai 1975, p. 20.

16. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, op. cit., p. 117.

effervescence collective fait de ces instants les moments privilégiés d'une double incorporation : incorporation des joueurs à l'équipe et incorporation de l'équipe par les joueurs, sous la forme d'un sentiment d'appartenance et d'un esprit d'équipe. Ces échanges contribuent à établir la force de l'équipe à laquelle les joueurs doivent se soumettre. L'absence de participation à cet enthousiasme collectif est d'ailleurs fréquemment condamnée comme étant le signe d'un manque d'esprit d'équipe. Ces remontrances montrent bien que ces échanges relèvent de l'« expression obligatoire de sentiments »¹⁷. Comme dans les rituels analysés par Marcel Mauss, le fait que la manifestation de ces sentiments soit socialement attendue n'empêche pas leur réalité. L'expression de ces émotions collectives participe, de manière plus générale, d'un ordre moral qui associe discipline collective et primauté du groupe.

L'apprentissage du football professionnel est également dominé par la prégnance des dispositions compétitrices. La subordination du temps de jeu à la finalité compétitive se prolonge dans des manières de faire qui font de la distance au rôle et du fair-play des modalités de pratiques fortement dominées. La dimension compétitive de la pratique s'appuie tout à la fois sur la place donnée aux matchs, comme cela a déjà été souligné, mais aussi sur la façon légitime de se les approprier, de juger ce qui importe dans une confrontation. Ce que les entraîneurs nomment parfois une « culture de la gagne » est largement entretenu lors des séances d'entraînement. Chaque séance contient, au minimum, un exercice organisé selon des règles compétitives explicites. Des récompenses pour les vainqueurs ou des sanctions pour les perdants viennent parfois alimenter la concurrence, mais ce sont le plus souvent les seuls commentaires des entraîneurs qui, en jouant sur l'honneur bafoué, exacerbent l'intensité agonistique. La forme compétitive remplit ainsi durant les entraînements une double fonction : symbolique, car elle participe de l'inculcation d'une vision hiérarchisée des pratiquants, et pratique, parce qu'elle est utilisée pour encourager l'investissement. L'intériorisation de ces dispositions compétitives est visible dans l'appropriation que les apprentis font des séances : ils organisent parfois leurs propres concours (comptabilisation des buts lors d'ateliers), témoignent régulièrement d'un attachement au résultat (par l'engagement, les colères, les contestations de l'arbitrage, etc.) et donnent aux exercices de duel le sens d'un défi grâce aux provocations qui l'accompagnent.

17. Marcel Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments », *Essais de sociologie*, Le Seuil, Paris, 1971, p. 81-88.

Cette « culture de la gagne » s'exprime aussi, et surtout, dans la manière dont sont enseignées les manières d'agir lors des matchs. L'usage de métaphores guerrières (« tuer » l'adversaire, « marquer son territoire ») est un premier indicateur de la place dominante d'une représentation combative de la compétition. Le portrait du joueur légitime dessiné par les propos des entraîneurs se distingue par sa « hargne », par son caractère « bagarreur », « teigneux », « accrocheur », « agressif » ou « méchant ». De manière symétrique, l'une des critiques les plus fréquentes consiste à reprocher aux joueurs d'être « trop gentils ». Le rapport prescrit avec les adversaires fait de l'agressivité une vertu centrale et complémentaire de la pugnacité. La formation prépare alors à s'engager dans des interactions conflictuelles, elle sollicite et contribue à produire une disposition agonistique et agressive. Si les relations avec les adversaires sont décrites comme un rapport de force combatif qui peut impliquer l'intimidation, les relations avec les arbitres sont également l'objet d'un apprentissage orienté par le primat de l'efficacité. Apprendre à jouer, c'est aussi apprendre à se jouer de l'arbitre. Des savoir-faire qui permettent d'exploiter les failles de la vigilance arbitrale sont parfois enseignés par les entraîneurs. Ces « trucs » du métier, comme par exemple certaines utilisations des mains dans les tâches défensives, sont transmis de manière informelle. L'apprentissage de ces gestes est l'indice d'un rapport à l'arbitrage où prennent place la ruse et, à travers elle, le primat accordé à l'efficacité plus qu'au respect de la loi du jeu elle-même.

Parce que les apprentis ont déjà une longue familiarisation avec le football compétitif, la définition légitime de l'activité qui émerge des discours des entraîneurs ne heurte pas leurs dispositions compétitives déjà constituées. Cependant, les exigences compétitives sont nettement accrues dans le contexte de la formation. De plus, les réprimandes sportives traduisent souvent une tendance à la transfiguration ou à la sublimation de la conquête d'un capital sportif en une défense de l'honneur. La sensibilité à la défense de l'honneur, qui est une disposition plus nettement repérée chez les hommes dans les milieux populaires¹⁸, est un ressort sur lequel peut s'appuyer le renforcement des dispositions compétitives des apprentis. Est ainsi sollicitée dans la pratique ce que l'on peut appeler une disposition orgueilleuse. L'exacerbation des enjeux de la compétition repose fréquemment sur la mobilisation par les entraîneurs du langage de la fierté et de l'honneur. « Vous avez pas d'orgueil ! » répète souvent

18. Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, PUF, Paris, 2002 ; David Lepoutre, *Cœur de banlieue...*, *op. cit.*

Christian, l'entraîneur des « 18 ans » et ancien « pro », quand il est mécontent des performances des joueurs. Il s'agit d'une définition virile de la compétition, celle-ci devant être l'occasion d'une démonstration de sa fierté et du refus de l'humiliation. De plus, la sublimation de l'enjeu sportif en une question d'honneur emprunte régulièrement le chemin de la remise en cause de la virilité. Défendre sa valeur sportive devient alors un enjeu sexué. Les reproches des entraîneurs peuvent être explicites, comme ceux faits par l'entraîneur des « 12 ans » à ses joueurs lors de la confrontation exceptionnelle avec une équipe comportant un membre féminin. Mécontent du résultat à la mi-temps, il leur reproche avec intensité leur performance (« C'est nul! Un peu d'orgueil!»), la présence d'une adversaire féminine offre l'occasion d'une vexation plus importante: « Vous avez vu qui c'est, l'arrière gauche? J'ai rien contre les filles, mais un peu d'orgueil!» Jacques, l'entraîneur adjoint des « 18 ans », ne s'y prend pas autrement quand il est en colère après les joueurs. Il reprend de la sorte les membres de son équipe à la mi-temps d'un match d'entraînement contre une autre équipe du club: « Je ne veux pas parler, je vais être méchant... Vous avez pas de couilles, vous avez rien dans le buffet ou quoi! Ils vous chambrent comme des gamins de 10 ans, il faut avoir de l'orgueil!» La performance est aussi définie comme une démonstration de virilité car, dans un sport aussi masculin, les dispositions compétitives mêlent hiérarchie sportive et hiérarchie sexuée. Les remontrances des formateurs s'appuient ainsi sur une disposition à la fierté et à l'orgueil, disposition à voir dans les enjeux compétitifs une mise à l'épreuve de son honneur et de sa virilité, et d'un penchant pour lutter pour la défense de ceux-ci.

Dispositions à la discipline, à l'effort, à l'esprit d'équipe et à la compétition sont fortement impliquées dans l'apprentissage du jeu et des gestes tel qu'il se déroule dans le club professionnel. Valorisation du travail, de l'abnégation pour le collectif, de l'agressivité et de la combativité sont autant de prescriptions qui pèsent sur les joueurs professionnels¹⁹ et qui structurent la formation et l'évaluation des apprentis en formation.

La mise en évidence des mécanismes de socialisation engagés dans la formation permet alors de pointer la part d'illusion qui alimente les différents stéréotypes mettant en scène des oppositions entre les joueurs en fonction de leur poste. La vivacité de

19. Pour l'analyse de la place centrale de ces caractéristiques dans la définition de la « bonne attitude » du joueur professionnel: Martin Roderick, *The Work of Professional Football...*, *op. cit.*

ces stéréotypes est réelle dans le centre de formation même : ses membres ont parfois recours à des oppositions qui distinguent les joueurs offensifs, auxquels est attribuée une série d'attributs assemblés autour de la « créativité » (l'assimilation à l'« artiste » et plus généralement l'association à l'« audace », à la « liberté » et au « talent »), et ceux qui, ayant un rôle défensif, sont plus facilement associés à la « rigueur », au « sérieux », au « devoir ». Au regard des techniques enseignées, ces représentations récurrentes ressemblent plutôt à une caricature des tâches associées aux postes²⁰. Surtout, elles masquent le fait que l'apprentissage du métier, quelle que soit la spécialisation, repose sur la mobilisation de dispositions structurantes d'une culture professionnelle qui est dominée par l'exigence d'une inclination ascétique à l'effort et d'une discipline des comportements. Il ne faut guère s'étonner alors qu'il s'avère périlleux de tenter de mettre en relation la distribution des postes dans l'équipe et le recrutement social et sportif de leurs occupants. À l'échelle réduite de ma population, il n'existe pas de lien observable entre l'orientation vers un type ou une famille de postes (offensifs, défensifs, gardien) et les propriétés sociales et sportives des familles dont sont issus les joueurs. Les divisions sociologiquement pertinentes se situent, en effet, moins entre les attaquants et les défenseurs qu'entre une forme de pratiques à visée professionnelle et d'autres modalités de pratiques orientées vers le loisir²¹. L'observation des techniques et de leurs modes d'apprentissage indique donc que les différences entre postes sont assez faibles au regard de ce qui réunit les pensionnaires du centre : la socialisation à une manière de s'engager dans le jeu qui associe constamment la « passion », et son corollaire le plaisir du jeu, à l'exigence d'une façon de pratiquer et de s'entraîner orientée par l'effort, la discipline et la combativité. Ces sollicitations ont d'autant plus de chances d'être efficaces qu'elles sont cohérentes avec les prescriptions qui concernent les usages du corps des pensionnaires du centre.

20. Pour une critique analogue de ce type de stéréotypes dans le rugby : Sébastien Darbon, « Quand les “bœufs” jouent avec les “gazelles” », *Ethnologie française*, vol. 25, n° 1, 1995, p. 113-124.

21. Pour une contestation de la répartition sociale des postes dans le rugby : Jean-Michel Faure, « Pour une sociologie du rugby », *Motricité humaine*, n° 2, 1983, p. 26-31.

CHAPITRE VI

CORPS SPORTIF ET CORPS DE CLASSE

Exercer le métier de footballeur de haut niveau met le corps à rude épreuve. Comme en témoigne cet ancien professionnel, la douleur physique est une composante ordinaire et banalisée de la carrière :

« Malgré tous les aléas, ne conservez-vous que du bonheur ?

Vikash Dhorasoo. – Oh que non ! J'ai pratiquement joué toute ma carrière avec des douleurs partout. Ça a commencé tout de suite : à 15 ans, j'ai été opéré d'une pubalgie, c'est-à-dire rien d'autre que du surmenage physique car, dès qu'on arrête de jouer, on n'a plus mal. Et les douleurs ont duré jusqu'au bout. Jusqu'à l'absurde : à Milan, on m'a fait arracher une dent parfaitement saine, et on m'a posé un appareil dentaire, en me disant qu'avec ça j'allais mieux jouer parce que la mâchoire, c'est important pour l'équilibre. Et moi j'ai accepté, c'est fou ! Plus quotidiennement, je démarrais certains entraînements en ne pouvant même pas taper dans le ballon, même si, au bout d'une heure, on ne sent plus de douleurs. Un jour, je suis même allé voir un médecin, parce que j'étais inquiet : je n'avais mal nulle part ! On carbure tous

au même régime : aux anti-inflammatoires, aux antidouleurs. Et j'avais parfois l'impression de ne pas être un vrai sportif : je n'aimais pas souffrir, je n'aimais pas me lever à 7 heures pour faire du vélo ou de la course. C'était un calvaire. Mais j'aimais tellement jouer au foot... » (Vikash Dhorasoo, ancien joueur international)¹.

L'accès au plus haut niveau suppose donc une attention toute particulière portée au corps et à son usure. Pour cette raison, l'apprentissage professionnel ne vise pas seulement l'acquisition des gestes techniques employés dans le jeu ; son champ d'intervention comprend un ensemble plus large de pratiques corporelles. L'appropriation d'une culture professionnelle est aussi celle d'une culture somatique², c'est-à-dire d'un ensemble de dispositions corporelles structurant des domaines de pratique différents (comme le jeu, l'alimentation ou les soins).

Lorsque l'on se penche sur les manières dont les footballeurs engagent et usent de leur corps sur et en dehors des terrains, deux écueils opposés sont à éviter. D'une part, les usages que les footballeurs font de leur corps ne peuvent être réduits à une actualisation d'une culture corporelle populaire et masculine souvent associée à la valorisation de la force physique et de la virilité. S'il est parfois tentant de faire des footballeurs une sorte de prolongement, voire d'incarnation, du corps ouvrier, cette vision sous-estime le rôle de la socialisation professionnelle. La prise en compte de celle-ci est d'autant plus indispensable que les enfants d'ouvriers sont loin d'être les seuls aspirants au monde des « pros ». D'autre part, une voie symétrique consiste à autonomiser complètement les dispositions corporelles des sportifs de haut niveau en passant sous silence leurs affinités avec les socialisations antérieures, et en particulier avec leurs expériences familiales (en termes de formation de goût alimentaire et de pratiques de santé par exemple). En se centrant sur les corps des champions, certains travaux mésestiment ainsi les conditions sociales qui favorisent l'appropriation d'usages du corps³. Il faut rappeler, *a contrario*, l'importance des socialisations de

1. Revue *Vacarme*, n° 45, automne 2008, p. 22.

2. Luc Boltanski, « Les usages sociaux du corps », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 26, n° 1, 1971, p. 205-233.

3. On peut regretter en particulier cette omission dans les travaux de Martin Roderick sur le football professionnel anglais alors que les questions de l'engagement corporel y sont très présentes (*The Work of Professional Football...*, *op. cit.*).

classe, sexuellement différenciées⁴, que rend visible la forte structuration sociale de nombreux comportements corporels, alimentaires⁵ ou de santé par exemple. La formation dans le centre constitue davantage le lieu de production d'une culture somatique spécifique, d'un « corps dominant »⁶, qui articule des socialisations de classe dans leur version masculine (principalement au sein de la famille) et une socialisation professionnelle. Plus précisément, nous allons montrer que les dispositions corporelles façonnées dans l'apprentissage sont orientées vers l'exploitation intensive des ressources physiques et le dépassement de soi, et qu'elles entrent en affinité avec les usages instrumentaux du corps davantage repérés dans les milieux populaires. Mais nous verrons également que l'apprentissage promeut, notamment par l'encadrement médical, une attention et un souci de préservation à l'égard du corps qui orientent ainsi les manières de s'entraîner et d'entretenir ce capital.

NORMES ATHLÉTIQUES ET USAGE INSTRUMENTAL DU CORPS

La plupart des observateurs du football professionnel s'accordent à souligner l'effet du développement du système de formation sur l'accroissement des performances physiques au cours des dernières décennies. Le football, dans sa forme professionnelle, connaît une montée des exigences athlétiques, qui constituent alors une barrière significative à l'entrée dans le métier. La mesure morphologique et celle des aptitudes (la vitesse de course ou l'endurance) constituent d'ailleurs des critères de jugement non négligeables chez les formateurs du club (même s'ils

4. Jean-Claude Passeron et François de Singly, « Différences dans la différence: socialisation de classe et socialisation sexuelle », *Revue française de science politique*, n° 34, 1984, p. 48-78.

5. Pour un exemple éclairant de cette structuration, on peut se reporter à l'analyse de l'anorexie comme lieu de mise en jeu de comportements et de rapports aux corps socialement situés (Muriel Darmon, « Variations corporelles: l'anorexie au prisme des sociologies du corps », *Adolescence*, tome 24, n° 2, 2006, p. 437-452).

6. Selon l'expression qu'utilise Sylvia Faure à propos de l'apprentissage de la danse, dans lequel les usages légitimes du corps « ne dépendent pas uniquement des usages du corps transmis implicitement dans la socialisation familiale, apparentée à un groupe social particulier » en raison du façonnement qu'un entraînement intensif introduit (*Apprendre par corps*, op. cit., p. 78).

les appliquent différemment selon les postes). Pour cette raison, les entraîneurs tentent parfois d'évaluer, notamment pour les gardiens de but, la taille adulte probable des jeunes recrues en leur faisant réaliser une radiographie du poignet. Ce constat ne doit pas, néanmoins, conduire à une vision naturalisée de la carrière sportive qui ferait des chances de réussite le simple produit d'un déterminisme biologique, vision qui alimente souvent une perception racialisée des trajectoires.

Tout d'abord, il faut noter que les propriétés athlétiques des apprentis footballeurs sont l'objet d'un travail de perfectionnement qui déborde le seul apprentissage des techniques. Une partie du programme de la formation est explicitement consacrée au développement des aptitudes physiques. C'est dans ce domaine que la pénétration d'une logique de rationalisation fondée sur l'exploitation de connaissances scientifiques est la plus forte et aboutit à une relative autonomisation de ce secteur. Le centre emploie un spécialiste, le préparateur physique, qui prend en charge la programmation de ces exercices. Formé à la physiologie liée au sport de haut niveau, il importe ses connaissances dans son travail de planification du travail athlétique (programmation de ce travail selon les catégories d'âge, organisation de la progression annuelle, préparation physique du début de saison, etc.). Il veille ainsi à l'application d'un programme de musculation à la fois progressif et dirigé vers les parties du corps les plus impliquées dans la pratique. Ce programme débute véritablement à partir de l'âge de 15 ans et vise alors l'entraînement global de la musculature à travers des exercices sans appareillage (pompes, abdominaux, etc.). Puis, entre 18 et 20 ans, les apprentis sont soumis à un programme spécifique orienté vers le développement musculaire. Le préparateur est doté d'un champ d'intervention qui lui est propre et œuvre à la mise en place d'une politique de mesure et d'objectivation des compétences physiques. Tous les deux mois, les apprentis sont soumis à deux types de test : une mesure de leur vitesse de course et une mesure évaluant leur résistance à l'effort (test de Léger-Boucher). Cette entreprise de connaissance des corps se prolonge par les mesures biométriques effectuées plusieurs fois par an par le médecin (taille, poids, taux de graisse). Les données produites servent à l'évaluation des joueurs et à l'ajustement rationalisé du programme d'entraînement athlétique. Il existe donc une prise en charge athlétique des apprentis qui indique combien leur corps est un capital travaillé.

Un second constat montre l'insuffisance de la référence à des qualités physiologiques « naturelles » pour la compréhension du succès sportif. L'apprentissage ne forme pas seulement des corps,

mais il engage également un certain type de dispositions corporelles ; il ne sélectionne pas seulement des corps travaillés mais juge également des corps au travail. Les apprentis sont incités à faire une utilisation maximale de leurs ressources physiques pour faire face à l'urgence sportive, usage qui implique de faire preuve d'un corps résistant et sans cesse disponible pour l'exercice sportif. Le corps ainsi promu est un « corps-outil », marqué par un rapport instrumental qui mêle exploitation intensive des ressources et résistance physique. Cette résistance et son corollaire, l'acceptation de la douleur, sont institués comme une condition d'accès au métier. C'est ce dont témoignent particulièrement les injonctions et les corrections qui accompagnent les exercices d'apprentissage.

D'une part, l'appropriation agonistique de la pratique et l'inclination à l'affrontement physique vont de pair avec le renforcement d'un rapport résistant aux coups et aux douleurs. La manière dont les éducateurs exigent de ne pas s'arrêter sur ces douleurs est révélatrice de ce traitement du corps : ils se montrent souvent plus réticents que les joueurs à arrêter le cours du jeu quand un des apprentis reste au sol, et les mêmes expressions viennent quasi systématiquement sanctionner les maux exprimés par les joueurs : « c'est rien », « c'est le métier qui rentre », « serre les dents ». En euphémisant ou en déniait l'importance du ressenti, ces injonctions les incitent à « ne pas s'écouter », et, en remettant régulièrement en cause la réalité des douleurs (« arrête ton cinéma », s'exclament-ils régulièrement), ils répriment l'expression des sensations. La douleur doit donc être dépassée, et ces exhortations contribuent à une certaine insensibilisation aux coups.

D'autre part, cette construction d'un corps endurci se prolonge dans l'intériorisation d'un rapport ascétique à l'effort. Le corps se doit aussi d'être résistant dans le travail. Pour les entraîneurs, la progression n'est pas pensable sans douleur, et de nombreux commentaires, que l'on pourrait résumer par la formule « c'est ce qui fait mal qui fait du bien », vont dans le même sens. La représentation que le préparateur physique, lui-même ancien pensionnaire du centre, se fait de l'effort relève de la même logique : « Le mental de compétiteur, c'est un peu maso, parce qu'il faut aimer se faire mal ; c'est obligé parce que le développement passe par là, c'est aimer se faire mal, mais pas à se tuer, mais savoir se faire mal sur un créneau donné pour avoir des bénéfices plus tard. Se sacrifier, se faire mal. C'est : je pense être dans le rouge, mais je le suis pas, donc je peux aller un peu loin. Mais pas pour se faire mal pour rien, c'est pour avoir des fruits derrière. C'est l'ensemble des qualités peut-être mentales

qui sont sous-jacentes. » Si cet ascétisme corporel est particulièrement mobilisé lors du travail athlétique, on en retrouve la trace dans les exercices de répétition qui peuvent être douloureux (amortis de la poitrine, passes de la tête, etc.), au cours desquels il convient de « se faire le cuir » selon l'expression très significative de l'un des entraîneurs.

L'inculcation de ce rapport au corps explique que certains exercices (comme les tests de résistance à l'effort particulièrement éprouvants) soient construits comme des épreuves du dépassement de soi. Effectués tous les deux mois, ils s'opèrent toujours selon le même protocole : les joueurs, placés par petits groupes autour du terrain, doivent courir en respectant un rythme croissant et scandé par l'entraîneur ou le préparateur physique ; leur objectif est alors de résister le plus longtemps possible, ne s'arrêtant que lorsqu'ils ne parviennent plus à maintenir la vitesse exigée. Lors de cet exercice, les entraîneurs répètent attendre de « voir ce qu'ils ont dans le ventre » ou « dans les tripes », les joueurs sont invités à montrer une « envie de se faire mal » et leur aptitude à « aller au bout de soi ». Les nausées qui affectent certains joueurs apparaissent alors comme la preuve de leur plein engagement dans l'exercice, comme en témoignent ces reproches qu'Albert adresse à quelques-uns après un « Léger-Boucher » : « T'es pas vraiment fatigué. Si tu l'étais, tu serais en train de vomir par-dessus la barrière. Il faut dépasser ses limites, pas seulement faire des progrès. Vous connaissez pas vos limites ! » (Albert, entraîneur salarié à mi-temps, diplômé d'un baccalauréat technique). La manière dont les formateurs font de ce test une épreuve morale montre comment ils encouragent un engagement corporel ascétique. Les souffrances occasionnées ne doivent pas être évitées, mais apportent la preuve de la résistance physique. En légitimant la douleur, ce test participe à la construction de ce corps résistant. Comme dans certaines professions artistiques (pianistes⁷ et danseurs⁸, par exemple) ou sportives mettant en œuvre une virtuosité technique, tenir face à la douleur fait partie des exigences professionnelles, et la culture sportive acquise fait de la douleur une condition inhérente à l'exercice du métier.

Les dispositions corporelles, telles qu'elles sont façonnées au cours de l'apprentissage, empruntent beaucoup de leurs traits

7. Robert Alford et Andras Szanto, « Orphée blessé. L'expérience de la douleur dans le monde professionnel du piano », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 110, 1995, p. 56-63.

8. Pierre-Emmanuel Sorignet, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 163, 2006, p. 46-59.

au rapport au corps tel qu'il a pu être décrit chez les hommes de milieu populaire. Ces analyses ont mis en évidence la place centrale du corps dans la définition de la virilité, le rôle éminent de celui-ci comme source de légitimation ainsi que l'orientation privilégiée vers des conduites qui engagent le corps comme une force et une réserve de ressources. Les injonctions relevées au cours de l'apprentissage rejoignent le rapport populaire au corps tel qu'ont pu le décrire, par exemple, Pierre Bourdieu ou Olivier Schwartz : il est ici aussi « essentiellement engagé comme outil de labeur et de travail » et consacre le « primat du corps laborieux sur le corps gratifié »⁹. De plus, ce rapport aux sensations corporelles se rapproche du rapport instrumental tel que Luc Boltanski a pu le définir pour les cultures somatiques populaires. Il privilégie l'utilité de cette ressource et l'endurance physique (un corps qui doit « tenir ») plutôt que l'attention et l'écoute¹⁰. L'apprentissage entre également en résonance avec ce goût du défi¹¹ et de l'affrontement physique¹² défini comme une composante récurrente des modalités populaires masculines d'usage du corps. Ainsi, au cours de la formation, une bonne part des injonctions qui prennent pour objet le corps entrent en affinité avec les dispositions corporelles de la plupart des apprentis et particulièrement ceux issus de familles populaires. L'appropriation de l'apprentissage par les pensionnaires du centre est facilitée par cette conjonction, comme le donnent à voir, par exemple, les usages qu'ils font du travail de musculation. Le fait que le préparateur physique veille à la restriction de l'utilisation des appareils de musculation, comme l'interdiction posée par les entraîneurs de faire des exercices supplémentaires les jours précédant la compétition, souligne l'attrait des apprentis pour ce type de développement de leur corps. Beaucoup réalisent des exercices additionnels (« pompes », « abdos ») après les entraînements, soit en groupe au centre en bénéficiant d'une émulation collective, soit de retour dans leur lieu de résidence.

Cette inclination à s'imposer des efforts supplémentaires est, tout d'abord, révélatrice de leur intériorisation des normes athlétiques qui pèsent sur les chances d'accès au métier. Certains,

9. Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, op. cit., p. 477.

10. Luc Boltanski, « Les usages sociaux du corps », article cité.

11. Sur ce point, voir par exemple Sylvia Faure, « Filles et garçons en danse hip-hop : la production institutionnelle de pratiques sexuées », *Sociétés contemporaines*, n° 55, 2004, p. 5-20.

12. Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, op. cit. ; David Lepoutre, *Cœur de banlieue...*, op. cit.

conscients du décalage de leur morphologie avec les canons ayant cours chez les « pros », s'investissent intensément dans ce travail avec l'espoir de « se faire » un corps suffisamment armé. Cependant, la constitution de cette habitude de musculation est également favorisée par la conformité de leurs dispositions corporelles avec la « valorisation populaire de la force physique comme dimension fondamentale de la virilité »¹³. Leur attrait pour la force montre leur sensibilité aux formes qui expriment la puissance physique, d'où l'intérêt de certains pour prendre du « volume » sur le haut du corps, alors que ce développement est désapprouvé par le préparateur physique du fait de sa relative inutilité sur le plan footballistique. Le goût de ces apprentis pour des corps « costauds », pour des « blocs » exprimant la puissance, montre que leur perception de l'apparence se fait d'abord en référence à la force qu'elle exprime, parfois en décalage avec les exigences du jeu. Il n'est d'ailleurs pas rare que les apprentis expliquent aussi le souci pour la musculation pour des raisons non sportives, « pour frimer sur la plage », me disent-ils souvent. Or ce goût a d'autant plus de prise que, dans cet univers masculin, il s'inscrit dans une opposition sexuée des corps dont témoigne la récurrence du « féminin » comme contre-modèle¹⁴. Par exemple, la valorisation de la force et de la fermeté des gestes, qu'ils soient sportifs ou non, s'inscrit dans ce jeu d'opposition. C'est ainsi que le directeur du centre peut corriger avec la même expression des poignées de main trop peu viriles à son goût (« Serre-moi bien la main, pas comme une taffiole ») ou des gestes techniques trop peu appuyés (« C'est quoi, cette passe de taffiole »). L'apprentissage dans le centre s'appuie sur et renforce des dispositions populaires viriles à faire de la force et de l'abondance de ressources physiques à dépenser le principe des conduites physiques¹⁵.

13. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, Paris, 1979, p. 447.

14. Cette référence négative au « féminin » dans les sports fortement marqués par une culture virile de la force est, comme le souligne Steven P. Schacht à propos du rugby, le témoin de la dimension relationnelle des catégories de genre (« Misogyny on and off the "Pitch". The gendered world of male rugby players », *Gender and Society*, vol. 10, n° 5, 1996, p. 550-565).

15. Olivier Schwartz a pu souligner l'importance des « conduites de dépense » physique en milieu ouvrier dans lesquelles « la simple capacité d'affronter la fatigue et de résister constitue à soi seul une légitimation » et qui sont constitutives de ce qu'il nomme un « ethos de dévouement à l'effort » (*Le Monde privé des ouvriers, op. cit.*, p. 291).

L'articulation des modes de socialisation en jeu dans ce modelage des corps est rendue visible lorsque le centre accueille des apprentis dont les dispositions sont relativement dissonantes au regard des exigences de la formation. C'est, par exemple, le cas de Paul, joueur du club âgé de 17 ans. Issu des classes moyennes dotées en capitaux culturels, fils d'un enseignant et d'une psychologue, il a dans son enfance cumulé plusieurs pratiques sportives (tennis de table, judo, natation, basket). Comme les activités les plus fréquentes dans sa famille (escrime, équitation, tennis de table, randonnée), elles ont presque toutes en commun l'une des caractéristiques privilégiées par les classes moyennes et supérieures dans leurs engagements ludiques : la grande euphémisation des affrontements physiques directs, voire leur absence complète¹⁶. Paul a, dès lors, constitué des dispositions corporelles partiellement décalées avec les exigences du métier de footballeur, notamment en ce qui concerne l'agressivité impliquée dans les affrontements physiques. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de noter que c'est Paul qui a été l'objet de la réprimande viriliste évoquée précédemment (« Serre-moi bien la main, pas comme une tafiole »). Jouant aux avant-postes, il reconnaît lui-même cette difficulté : « En fait, j'ai beaucoup de mal à me mettre à défendre, en fait. Même si je m'y mets de bon cœur, parce que je pense que c'est très important pour arriver au haut niveau, tu vois, on s'en rend compte. Mais ouais, j'avais pas du tout cette mentalité-là, moi, de... d'aller au charbon et tout, c'était vraiment pas... On m'a jamais appris ça, donc moi j'étais un peu surpris, mais bon je m'y fais hein. » Si sa socialisation sportive primaire au sein d'une famille sportive (son père a pratiqué l'escrime à haut niveau) a facilité la constitution d'une forte appétence pour l'utilisation active de son corps et pour le dépassement physique (il est par exemple l'un des joueurs les plus endurants), l'apprentissage du football constitue un remodelage d'une partie de ses dispositions corporelles.

LE CORPS AUX PRISES AVEC L'URGENCE SPORTIVE

L'expérience que les apprentis font des blessures et le traitement de celles-ci au sein du centre constituent une autre dimension centrale de la production de dispositions corporelles spécifiques. Elles sont, en effet, une réalité si familière pour les élèves footballeurs qu'elle en devient une dimension

16. Christian Pociello (sous la direction de), *Sports et société. Approche socio-culturelle des pratiques sportives*, Vigot, Paris, 1984.

constitutive de leur condition. Leur place et leur fréquence sont, tout d'abord, un indicateur de l'intensité de l'exercice des corps au cours de l'apprentissage. Mais la manière dont elles sont appréhendées et prises en charge par les différents intervenants façonne également un rapport aux blessures qui est une composante centrale des dispositions corporelles légitimées. L'étude des blessures gagne à cumuler deux points de vue : dans une approche réaliste, il convient d'en souligner et d'en expliquer la fréquence ; un regard davantage constructiviste consiste à les analyser non comme une réalité donnée, mais comme un enjeu de définition qui engage les différents acteurs dans la désignation des « blessés » (joueurs, entraîneurs et personnel médical).

Les footballeurs professionnels n'échappent pas au paradoxe souligné au sujet des athlètes de haut niveau qui, s'ils « passent pour des modèles d'excellence en matière de condition physique, souffrent en permanence de blessures et de douleurs »¹⁷. Martin Roderick et Ivan Waddington, qui étudient le football professionnel britannique, le définissent comme une « occupation à haut risque »¹⁸. Ils ont calculé qu'en moyenne, chaque année, près de 2 % des professionnels mettent un terme prématuré à leur carrière pour des raisons médicales. Des travaux épidémiologiques soulignent également la récurrence des blessures dans le football de haut niveau. Le suivi réalisé par les instances du football au niveau européen (UEFA)¹⁹ montre qu'une équipe de vingt-cinq joueurs enregistre en moyenne quarante-cinq blessures par saison, dont neuf graves, entraînant plus d'un mois d'arrêt. Selon le responsable de cette étude, dans le football

17. Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, La Découverte, Paris, 2000, p. 54. Une enquête menée auprès de deux générations de sportifs ayant participé aux jeux Olympiques de Munich (1972) et de Barcelone (1992) révélait, par exemple, que plus du tiers d'entre eux « déclarent souffrir de pathologies consécutives à la pratique intensive de leur spécialité sportive » (Sébastien Fleuriet et Manuel Schotté, *Sportifs en danger...*, *op. cit.*, p. 78).

18. Martin Roderick, Ivan Waddington et Graham Parker, « Playing hurt », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 35, n° 2, juin 2000, p. 165.

19. Étude menée depuis le début des années 2000 dans soixante-dix clubs professionnels de dix-huit pays. En France, la proportion de blessures entraînant l'impossibilité de la participation à au moins un entraînement ou match est de 15,2 pour 1 000 heures de pratique, soit l'équivalent d'une blessure toutes les 65 heures (*La Lettre de l'UNFP*, n° 78, décembre 2008).

anglais, « il a été démontré que le risque global de blessures des joueurs de football professionnel est environ mille fois plus élevé que pour les métiers des industries généralement considérées comme à haut risque »²⁰. Les conséquences néfastes de la pratique intensive semblent d'ailleurs être à l'origine du souci croissant des footballeurs à l'égard de la densification des calendriers compétitifs²¹.

C'est, en réalité, dès les années de formation que les blessures deviennent un élément routinier de la pratique. Au FC, et en ne retenant que la comptabilisation des déclarations d'arrêt de travail faites par le médecin pour une saison, les joueurs sous contrat ont connu, en moyenne, 2,3 blessures d'une durée moyenne de 13,9 jours d'arrêt. Cela représente donc presque 32 jours d'arrêt par apprenti. De la même manière, si les membres de la catégorie « 18 ans » n'ont, en moyenne, effectué « que » 260 séances d'entraînement durant cette saison, c'est en raison des arrêts liés aux blessures. Ils ont motivé l'absence de 51,5 séances par joueur (soit l'équivalent d'environ 16 % du programme). L'intensité de la pratique est aussi l'occasion de blessures sérieuses : entre le début de leur formation et le moment de l'entretien, la moitié des apprentis avaient connu une convalescence d'au moins trois mois, et un quart avaient déjà subi une opération chirurgicale liée à leur investissement dans la formation. Alors que l'interprétation des dommages corporels comme étant la « faute à pas de chance » est fréquente, cette régularité des blessures témoigne de l'usure corporelle provoquée par les conditions d'apprentissage et d'exercice du métier. De l'aveu d'un membre du personnel médical du centre : « Comme ce sont des sports où, de plus en plus, ils pratiquent tôt et de plus en plus en temps, en volume, ils sont un peu détraqués. » Les effets physiques de la formation contribuent ainsi pleinement à rendre la réalisation d'une carrière professionnelle incertaine.

Les risques de détérioration de la santé des jeunes apprentis sont une des raisons du développement de l'encadrement médical encouragé par la FFF (via le cahier des charges fédéral). La formation est le lieu d'une médicalisation accrue qui se concrétise par l'emploi d'un personnel spécifique. Au FC, par exemple, le

20. Jan Ekstrand, « Étude épidémiologique des blessures chez le footballeur », *Science & Sports*, n° 23, 2008, p. 74 (traduit par nos soins).

21. La question du calendrier et de sa surcharge est devenue la revendication qui arrive en tête dans leurs déclarations ; ils sont 20,5 % à mentionner ce « problème » comme le plus urgent à régler (Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, *op. cit.*, p. 230).

centre médical sportif (CMS) s'est nettement développé depuis la fin des années 1990 ; y officient un médecin et deux kinésithérapeutes (à mi-temps). Le secteur médical du club a une mission à la fois préventive (réalisation de tests à l'origine de dossiers médicaux individuels) et, principalement, curative. L'intégration de ce secteur au centre est, toutefois, marquée par la logique dominante de l'institution, celle de la performance sportive et de son urgence. La médicalisation de la formation participe donc à la maximisation du temps disponible pour l'effort sportif. Par exemple, la prise en charge médicale des blessés contribue à l'intensification du temps de formation en faisant des périodes de blessure un temps actif. Le rétablissement des apprentis est accéléré par le recours généralisé à la kinésithérapie et l'introduction d'un nouveau maillon dans la chaîne du traitement : « la remise sur le terrain ». Il s'agit d'une planification d'exercices physiques prise en charge par le préparateur physique qui doit permettre la plus grande continuité d'efforts et la progressivité de la reprise de l'activité dont l'objectif est de garantir un retour rapide au jeu tout en limitant le risque de rechute. De plus, la pratique médicale dans son ensemble est effectuée sous la contrainte de la finalité sportive, comme en témoignent les divergences qui peuvent émerger avec les entraîneurs. Si le staff médical bénéficie de la reconnaissance de ses compétences spécifiques, il ne jouit que d'une autonomie relative dans une structure où le pouvoir est prioritairement détenu par les acteurs sportifs. Il regrette parfois l'interventionnisme sportif dans son domaine de compétence (décision d'arrêt, date de la reprise, réalisation d'examens, etc.). Un membre du staff médical reconnaît ainsi le poids de la pression de l'urgence sportive :

« Sous pression, voire parfois même... pas remis en cause mais... parfois oui. Parfois sur les joueurs qui reviennent pas vite ou les diagnostics qui parfois sont difficiles à faire ou... Et on nous reproche un petit peu la lenteur. Mais c'est des reproches de gens qui n'ont aucune spécialité quoi. Ils sont pas spécialistes de la médecine, donc quelquefois, c'est un peu déconcertant. Donc, pour vous rassurer, ben vous faites vite un examen, puis vous demandez à quelqu'un d'autre. À quelqu'un de l'extérieur par exemple, quelqu'un de l'extérieur qui va donner sa réponse. Et puis bon, ça a tendance à calmer un petit peu... l'effervescence du staff. »

Le préparateur physique évoque, lui, comment, dans ce contexte, il peut être tenté de raccourcir les périodes d'arrêt :

Enquêteur. – Est-ce que les entraîneurs, à propos des retours des blessés, est-ce que t'as l'impression d'être un peu sous pression ? Ils poussent disons plus à, à faire rejouer les joueurs rapidement ?

Préparateur physique. – Forcément. Surtout les meilleurs éléments. Forcément. C'est là où on joue toujours avec la limite des protocoles de cicatrisation des blessures. On est toujours, on joue un peu sur ce fil rouge. Mais moi, j'ai plus tendance à freiner peut-être, c'est vrai que le coach est demandeur, c'est normal, surtout quand c'est les meilleurs éléments et qu'il est en grande difficulté. [...] Même moi, même moi, des fois, il faut que... "Non, non, il faut pas lâcher." Ouais, je... C'est pas que j'ai tendance à lâcher, parce que je sais que le joueur a envie et... faut que, non, faut pas lâcher. Faut penser au joueur, à l'individu d'abord.

Ce récit souligne également combien le fait d'être désigné comme « blessé » et inapte au jeu fait l'objet d'interprétations différentes qui sont au cœur des rapports de force entre les différents acteurs du centre. La course sportive alimente, en effet, la porosité de la frontière entre la blessure et l'aptitude, entre le joueur « blessé » et celui qui est seulement « touché », c'est-à-dire considéré comme étant en état de continuer à jouer. La blessure n'est pas le seul produit d'un état physique mais aussi un statut construit par les interactions entre les différents acteurs et sur lequel pèse la domination de l'urgence sportive. D'ailleurs, plus les enjeux compétitifs sont importants (phase finale de championnat, blessure de joueurs « importants »), plus la désignation du blessé devient un enjeu de pouvoir entre les membres de l'encadrement sportif et les intervenants médicaux.

Le traitement des corps, alimenté par la logique de la course sportive, accroît chez les joueurs la hantise de la blessure. Il renforce les dispositions instrumentales au dépassement de la douleur et la priorité donnée au court terme. Une catégorie de désignation et une façon de réagir récurrentes en sont les témoins les plus parlants. Tout d'abord, lorsque les apprentis évoquent leurs blessures, ils font un recours généralisé à l'unité de mesure des « jours d'arrêt ». À travers une catégorie de perception qui appréhende les lésions physiques à l'aune du temps d'indisponibilité dont elles sont responsables s'exprime sans ambiguïté la prédominance du « corps-outil ». C'est la même logique qui explique la priorité que les joueurs donnent au maintien dans l'activité en recourant fréquemment à la dissimulation des douleurs. Ils sont d'autant plus portés à

dissimuler leurs douleurs pour maintenir leur disponibilité que le statut de « blessé » est dévalorisé. Ils apprennent à jouer malgré les douleurs, incités en cela par les réactions et les pratiques des entraîneurs qui œuvrent souvent à faire de la position de « blessé » un statut illégitime, objet de tous les soupçons²². Pour les joueurs, rendre visite au personnel médical les expose au discrédit et ils sont nombreux à considérer que « c'est mal vu » et que c'est prendre le risque d'être traité de « chochette ». Cette disqualification des « blessés » trouve d'autant plus d'écho que les joueurs sont engagés dans une lutte compétitive qui impose son urgence. Le récit de Jules, ancien pensionnaire du centre, est révélateur de l'emprise de l'urgence sportive qui place au second plan le souci de l'intégrité physique :

« Moi, je suis sorti de là, j'avais un genou pas en pièces mais... C'est hyper-usant, j'ai eu une pubalgie qui m'a mis par terre pendant huit mois quand j'étais au FC. C'étaient les dernières années, c'est-à-dire que j'arrivais même pas à me lever ; le matin, je me levais, j'avais mal, quoi. J'étais un pépé, quoi. Physiquement, à cet âge-là, ça nous met dans des conditions, on est confronté à des problèmes, comme on est dans une ambiance qui fait que, bon, c'est plutôt la gagne, c'est le sport qui fait ça, on se rend pas compte, on passe par-dessus ça. Mais c'est vrai que ça, si ça t'arrive dans la vie de tous les jours, voilà, c'est la catastrophe, c'est limite comme une maladie, quoi. Moi, j'ai eu ça pendant six mois et puis j'ai continué à jouer là-dessus. Après, on se rend compte que parfois on joue blessé, avec une cheville qui est à moitié... Mais bon, comme on est, on nous gonfle tout ça, donc on joue quoi. [...] Et ça, on l'oublie. Et combien y a de gars qui, par exemple lorsqu'ils auront 30 ans, ben pourront pas courir avec leur gamin parce qu'ils ont mal à la cheville ? Ça aussi. Donc, ça, on se projette pas quoi, y a cette immédiateté voilà, c'est le moment, quoi » (Jules, 27 ans, reconverti dans le domaine informatique).

Au final, parce qu'ils sont engagés dans la lutte sportive interne et confrontés à l'injonction au dépassement physique d'eux-mêmes, les apprentis viennent redoubler la pression qui pèse sur le secteur médical. Ils reprochent souvent aux soignants la longueur des arrêts alors que ces derniers regrettent l'impa-

22. Martin Roderick et Ivan Waddington ont très bien montré comment dans les clubs britanniques une série de pratiques ont pour fonction implicite de rendre la position de blessé inconfortable et de lui rappeler son inutilité (« *Playing hurt* », article cité).

tience de ces patients (demandes pressantes d'examens, de soins, etc.), comme le montrent ces propos de l'un des kinésithérapeutes :

« Dès qu'ils sont blessés, ils aimeraient savoir deux heures après dans combien de jours et dans combien de minutes ils vont reprendre. Et ça, il ne faut pas trop leur mentir, il faut essayer d'être proche de la date de reprise et ça permet d'avoir un contact de confiance avec le joueur. C'est ça le plus difficile, je dirais, dans ce type de profession, dans ce type de relation, c'est de donner la date de reprise et de mettre en confiance le joueur parce que le sportif, c'est un mec qui, dès qu'il est blessé, c'est... c'est la catastrophe. Donc, il faut vraiment le rassurer. [...]

Enquêteur. – Et justement, en quoi les joueurs sont des patients différents ?

Kinésithérapeute. – Qu'est-ce qui diffère ? C'est l'exigence des résultats. Voilà. La grande différence, c'est l'exigence des résultats. Voilà, l'inquiétude et puis ils veulent, ils veulent vraiment un résultat. Au cabinet, les patients sont moins inquiets. Beaucoup moins inquiets. Voilà la différence. »

LA CONSTRUCTION D'UN SOUCI PARADOXAL DU CORPS

Les apprentis vivent une situation paradoxale. S'ils bénéficient d'un encadrement médical accessible en permanence, ils connaissent, parallèlement, une série d'incitations à en faire un usage restrictif. Cette injonction contradictoire est loin d'être anecdotique puisqu'elle exprime la tension structurelle dans le sport de haut niveau entre l'exigence d'un usage intensif du corps et celle de la préservation de son fonctionnement et de ses forces, c'est-à-dire la contrainte de devoir « user son corps sans jamais l'user »²³. L'apprentissage façonne chez les apprentis un rapport au corps paradoxal, qui associe dépassement physique mais aussi attention pointilleuse à ce qui constitue leur capital. C'est pourquoi le travail de reconnaissance et d'identification des différentes formes de douleur comme une série de pratiques de préservation du corps sont révélateurs de la culture somatique promue au sein de la formation.

23. Bruno Papin, *Conversion et reconversion des élites sportives...*, op. cit., p. 237.

Le portrait qui est généralement dressé des dispositions populaires associe usage instrumental du corps et faible écoute des sensations corporelles²⁴. Or la socialisation des apprentis footballeurs déroge, pour partie, à ce modèle. Le rapport utilitaire au corps que les apprentis sont amenés à développer s'accompagne aussi, malgré les injonctions au dépassement physique, de la production d'une sensibilité accrue aux sensations. Il s'agit, toutefois, d'une attention instrumentale qui ne vise ni le bien-être physique ni la « libération » ou l'expression corporelle valorisées pour elles-mêmes, comme cela est le cas pour de nombreuses pratiques sportives ou artistiques souvent plébiscitées par les classes moyennes et supérieures. Dans la répétition des efforts, les apprentis acquièrent une écoute « cultivée » de leur corps qui est indispensable pour la mise en œuvre d'un « sens de l'épargne corporelle », c'est-à-dire pour une maîtrise économe des ressources physiques²⁵. Au cours des exercices athlétiques comme au cours du jeu, ils sont portés à appliquer une gestion plus maîtrisée de leurs efforts en s'appuyant sur la reconnaissance des sensations pour ne pas, comme le disent les entraîneurs, « se griller » ou « se mettre dans le rouge ». Les sensations ne doivent pas être seulement tues pour être dépassées, mais elles doivent aussi être identifiées et reconnues.

Le rapport que les joueurs entretiennent avec leur corps meurtri témoigne de la même disposition à une écoute instrumentale des sensations. Lorsqu'ils éprouvent des douleurs, leur premier souci est, comme nous l'avons souligné, de maintenir l'effort. Cependant, cette tendance au dépassement physique ne se réalise pas sans discernement. Plus leur expérience de formation croît, plus ils développent une aptitude à différencier les

24. Luc Boltanski mettait en relation le poids de la dimension corporelle de l'activité professionnelle des individus et leur degré d'attention au corps. Il avançait l'explication suivante : « Premièrement, l'effort physique qui accroît considérablement le flux des sensations physiques rend difficile la sélection et l'identification des sensations morbides, ou, si l'on veut, introduit du bruit dans la communication entre le sujet et son corps, et la "brouille" ; deuxièmement, l'accroissement de l'attention portée au corps et, corrélativement, de la sensibilité aux messages morbides a nécessairement pour résultat de réduire en durée et en intensité l'activité physique, si bien que tout se passe comme si celui qui doit faire l'utilisation maximum de son corps ne pouvait, sans peine, entretenir un rapport attentif ou attentionné, l'écouter, l'analyser et le "comprendre" » (« Les usages sociaux du corps », article cité, p. 212).

25. Loïc Wacquant, « Corps et âme », article cité, p. 62.

douleurs à dépasser de celles à prendre rapidement au sérieux²⁶. S'opère l'apprentissage d'un sens du décodage des sensations dans lequel le personnel médical joue un grand rôle, notamment par ses sollicitations à la verbalisation. C'est ce dont témoigne, par exemple, l'un des kinésithérapeutes qui a observé l'évolution des réactions des sportifs qui lui sont confiés :

« Alors, c'est relativement difficile, je dirais, au début, quand ils ont 15 ans, parce qu'ils apprennent un petit peu à se connaître au niveau des blessures, puis au niveau du contact quoi. C'est pas évident à 15 ans d'exprimer à la fois ses douleurs, à la fois ses angoisses, à quelqu'un de beaucoup plus vieux, donc il faut aussi les rassurer, puis leur apprendre à communiquer. Donc, je dirais que, de 15 à 17 ans, on a souvent des blessures un peu itératives, lésions musculaires, qui auraient pu être évitées simplement parce qu'ils communiquent pas. [...] Ils vont acquérir en fait la notion de douleur, la notion de gravité, hein, c'est les deux choses qu'on essaye de bien leur inculquer quoi. Parce que, effectivement, y a des douleurs articulaires, on peut se permettre de continuer à jouer. Alors, par contre, sur des douleurs musculaires ou ligamentaires, bon, il faut être, faut être un peu plus attentif. [...] Récemment, j'ai eu un joueur de 15 ans qui arrive, douleur à la cheville, douleur au genou, très très mal le soir, bon, on regarde, etc., bon : "T'as dû te faire une entorse." L'examen était relativement difficile parce que dès que je le touchais ça faisait mal, et puis le lendemain il a repris l'entraînement. Ça c'est typique, typique de cette catégorie. [...] Dans l'année qui vient, je vais pouvoir lui inculquer un petit peu ce qui est grave et pas grave. »

Ainsi, les contacts répétés avec les soignants engagent les joueurs dans un travail sur leur ressenti (lors du diagnostic et du traitement) qui s'accompagne d'une familiarisation avec un vocabulaire anatomique. Écoutées parce que rendues utiles dans la gestion du corps, identifiées à travers des catégories qui, en leur donnant un sens, les rendent reconnaissables²⁷, les

26. Cette discrimination des douleurs a été relevée à de multiples reprises dans le cadre de la pratique sportive professionnelle, comme dans le football (Martin Roderick, *The Work of Professional Football...*, *op. cit.*) ou le rugby (P. David Howe, « An ethnography of pain and injury in professional rugby union », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 36, n° 3, 2001, p. 294).

27. En fonction du principe selon lequel « le "ressenti" est le produit d'une interaction entre une action physiologique et l'interprétation (le sens)

perceptions subissent l'action de modelage corporel de la formation. Ce développement du décodage des sensations est, lui aussi, entièrement orienté vers l'usage instrumental du corps, puisqu'il vise la maximisation du temps où le corps est disponible pour la performance.

Ce type de souci du corps se construit et se concrétise également dans un ensemble de pratiques qui visent la préservation des forces et l'évitement des blessures. Sur ce plan aussi, les dispositions forgées par les apprentis se distinguent de la tendance repérée en milieu populaire à se tenir à distance des logiques préventives, tendance qui se matérialise dans les disparités sociales de recours aux soins relevées dans de nombreuses enquêtes. La formation favorise le développement d'un ensemble d'habitudes d'entretien du corps qui sont instituées en composantes incontournables du métier. Ces pratiques ont d'abord lieu sur les terrains (échauffement, hydratation, etc.). Elles sont encouragées par des rappels à l'ordre qui font des blessures le résultat de possibles négligences dans le soin apporté au corps et qui tendent alors à faire entrer les joueurs dans la peau d'un « coupable potentiel »²⁸. Le sentiment de responsabilité est d'autant plus répandu chez les apprentis que l'organisation même de la pratique et des séances d'entraînement véhicule ce souci de l'entretien du corps. L'apprentissage s'organise, comme on l'a vu, de manière inamovible autour de la même succession d'exercices et de soins apportés au corps (échauffements, récupération, hydratation, étirements). L'insertion de ces temps d'entre-

que l'acteur est conduit à faire de son expérience » (Howard S. Becker, *Outsiders...*, *op. cit.*, p. 164). Comme le soulignait Luc Boltanski, « les sensations morbides ne possèdent pas l'exorbitant privilège que leur accorde souvent le sens commun, de s'exprimer sans langage : la perception et l'identification des sensations morbides, "acte de déchiffrement qui s'ignore comme tel" et qui, à ce titre, exige un apprentissage spécifique ou diffus, implicite ou conscient, sont d'abord fonction du nombre et de la variété des catégories de perception du corps dont dispose le sujet, c'est-à-dire la richesse et la précision de son vocabulaire de la sensation » (« Les usages sociaux du corps », article cité, p. 212).

28. Comme le dit de manière très expressive l'ancien joueur Joël Bats, à propos de sa propre expérience de formation : « Nous n'échappions à aucun test dans le cabinet médical installé dans le centre même. Inconsciemment, une idée nouvelle s'était jointe à nos obsessions ordinaires : la maladie ou la méforme ne pouvaient venir que de notre négligence. Nous nous présentons donc devant le médecin, dans la peau de coupables potentiels. Comme les autres, je ne voulais pas que l'on puisse me faire le moindre reproche » (Joël Bats, *Gardien de ma vie*, Aubier, Paris, 1986, p. 50).

tien consacre l'alternance systématique entre dépense et soin du corps et contribue à l'intériorisation d'habitudes de préservation du capital physique.

L'initiation à cette économie du corps se traduit également par la constitution d'habitudes qui dépassent le seul cadre des séances d'entraînement et participent de la constitution d'un style de vie ascétique. Les joueurs sont encouragés à des renoncements (restrictions alimentaires, abstention de sports « à risques ») et à des pratiques de récupération. Ils développent, par exemple, un souci du repos en vue de la préservation de leurs capacités de travail qui tend à transformer le temps libre en un temps récupérateur entre deux moments d'effort. Ils sont nombreux à adopter l'habitude de la sieste, notamment lors des vacances ou des week-ends. La récupération des forces ne se limite pas à l'aménagement de phases de repos, puisque la prise d'adjuvants, comme des vitamines, est fréquente. Environ deux tiers des enquêtés déclarent en consommer parfois pour faire face à un « coup de fatigue » ou pour se donner un « coup de fouet ». Enfin, l'attention portée au capital corporel fait aussi entrer les pratiques alimentaires dans le champ d'intervention et de surveillance de l'encadrement sportif. Un souci de la composition diététique et de la régularité des repas est vivement encouragé : de manière directe et contraignante (par l'offre alimentaire faite au centre), de manière verbale (par les rappels à l'ordre, souvent lancés par les soignants, de la norme nutritionnelle sportive), et par la technique de l'« examen », au sens que lui donnait Michel Foucault de dispositif de connaissance et de contrôle²⁹. Cette dernière se concrétise par des biométries effectuées régulièrement (mesure du poids et calcul du taux de graisse) et dont les résultats sont affichés à la vue de tous en salle de soins.

Les pratiques alimentaires des apprentis évoluent au cours de la formation sous l'effet de la contrainte et des incitations à l'autocontrainte. L'observation des pratiques réelles des apprentis en la matière aboutit, plus précisément, à un double constat. Tout d'abord, dans leur grande majorité, les jeunes apprentis n'adoptent pas un régime alimentaire strict et totalement en adéquation avec les canons en vigueur. En revanche, ils intériorisent massivement l'idée que leur consommation est une composante de leur activité et que donc certains de leurs penchants

29. « L'examen, c'est la technique par laquelle le pouvoir, au lieu d'émettre des signes de sa puissance, au lieu d'imposer sa marque à ses sujets, capte ceux-ci dans un mécanisme d'objectivation » (Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975, p. 220).

(fast-food, sodas, etc.) sont des « fautes » potentielles sur le plan professionnel. Ils s'approprient cette injonction de manière plus ou moins souple : certains font des efforts très nets de conformation aux normes diététiques alors que beaucoup aménagent leur consommation (par exemple en ne s'autorisant des « écarts » qu'à distance des matchs). Le suivi des recommandations par les apprentis est, dans bien des cas, un suivi à éclipses.

De plus, ces appropriations se révèlent différenciées, l'alimentation étant un domaine où est particulièrement visible la manière dont la socialisation professionnelle s'articule avec les expériences socialisatrices antérieures. Ainsi, la consommation de féculents (pâtes, riz), encouragée et très régulièrement mise au menu du centre, a d'autant plus de succès qu'elle est conforme aux appétences de nombreux apprentis. En revanche, les encadrants médicaux soulignent leur difficulté à encourager la consommation de fruits et légumes frais. Ces penchants des joueurs doivent être reliés à ce que l'on sait de la distribution sociale des goûts alimentaires. Leur origine sociale, majoritairement populaire, rend plus probable leur préférence pour des aliments « nourrissants », qui tiennent au corps et qui donnent de la force³⁰, et bon marché (comme les pâtes), puisqu'ils sont surconsommés dans les milieux populaires (au contraire des fruits frais ou du poisson, par exemple)³¹. Par opposition, les apprentis issus des milieux les plus élevés socialement sont souvent ceux qui déclarent n'avoir que peu changé leur alimentation pour répondre aux attentes des encadrants, du fait de la relative continuité entre leurs habitudes familiales et les pratiques légitimes au centre. Parce que la diététique sportive entre davantage en correspondance avec les pratiques des classes moyennes et supérieures diplômées, ces apprentis se trouvent « naturellement » portés par leurs goûts alimentaires à avoir un régime conforme aux sollicitations de l'encadrement. À l'opposé, ceux issus des milieux populaires ont d'autant plus tendance à réaliser une adaptation partielle aux recommandations que leurs appétences, aussi bien dans le choix des aliments que dans le goût pour l'abondance roborative, sont en partie contraires à la diététique sportive. Pour ces derniers, les retours au foyer familial (week-ends, vacances) sont vécus comme un temps où ils peuvent davantage « en profiter », « se lâcher ». Les plaisirs de ces retrouvailles culinaires, le goût réactualisé de plats anti-

30. Tel que Pierre Bourdieu a pu décrire les pratiques alimentaires populaires (*La Distinction, op. cit.*, p. 197-215).

31. Faustine Régner, Anne Lhuissier et Séverine Gojard, *Sociologie de l'alimentation*, La Découverte, Paris, 2006, p. 55.

thétiques avec les règles de la diététique sportive, constituent alors une licence provisoire, un renversement temporaire de l'ordre alimentaire sportif ordinaire. Ils sont nombreux à apprécier retrouver les plats « consistants » préparés par leur mère. Ils apprécient, comme Matthias, de renouer avec une cuisine familiale populaire « riche » : « Dès que je rentre chez moi, bon, elle [sa mère] me demande ce que je veux manger, donc je lui dis des gros plats... Ouais, j'en profite chez moi, c'est clair, j'abuse trop [rire] » (18 ans, fils d'un ouvrier, ancien footballeur de niveau modeste, et d'une employée). Ils recherchent alors, à la manière de Marc, la satiété : « Ici, c'est strict, pas trop le choix. Par contre, quand je rentre chez moi, c'est autre chose ! Ah, là, c'est vraiment... surtout que les plats de chez moi. Quand je rentre, ma mère, ma grand-mère c'est... ça envoie tout, j'en profite, je me gave bien » (17 ans, père ouvrier, ancien footballeur de niveau modeste, et mère au foyer). Et, comme Romuald, ils privilégient, presque à leur corps défendant, des plats nourrissants : « En week-end, je peux pas dire à ma mère : "Fais-moi des pâtes", j'en mange toute la semaine. Donc c'est vrai, non, je demande souvent qu'elle me fasse une petite raclette ou un petit truc comme ça. Une petite tartiflette, des trucs comme ça. Enfin des bons petits plats, c'est vrai que... ma mère, elle est cuisinière, elle cuisine bien, alors c'est vrai que je peux pas m'empêcher, je suis obligé, c'est vrai que je suis pas trop un régime strict, une bonne alimentation quand je rentre chez moi » (17 ans, interne, père agriculteur, ancien footballeur de niveau modeste, et mère employée). Cette rupture alimentaire provisoire est vécue comme une compensation, par le plaisir du goût et de l'abondance, des efforts consentis ; elle est révélatrice des dispositions alimentaires ambivalentes de ces apprentis.

Enfin, outre l'entretien du corps et l'alimentation, un autre domaine de pratique est révélateur de la rencontre entre les contraintes de l'urgence sportive et le développement d'une attention à la préservation du capital corporel : celui des soins. Ces derniers deviennent une autre composante du métier, non seulement en raison du caractère pathogène de la pratique intensive, mais également du fait de la familiarisation avec l'offre médicale interne. La plupart des apprentis déclarent ainsi assurer la continuité de l'entraînement en prolongeant les pratiques d'entretien corporel par des gestes soignants. « Glacer » un membre douloureux, masser ou étirer des zones endommagées par le jeu, utiliser des pommades anti-inflammatoires sont des actions d'autant plus répandues qu'elles peuvent faciliter les dissimulations de blessure. Ces pratiques sont révélatrices de l'ambivalence des relations que les apprentis entretiennent avec le personnel médical : même si ces pratiques montrent leur souci de se

tenir à distance de celui-ci, elles témoignent paradoxalement de leur intériorisation d'une attention prêtée aux soins du corps et portée par l'équipe des soignants (ces derniers peuvent d'ailleurs leur apprendre certains gestes médicaux rudimentaires). De plus, la fréquentation de l'espace de soin (le CMS) est croissante à mesure que les apprentis progressent dans le cursus, surtout pour y recourir à des soins ou à des protections en dehors des périodes d'arrêt sur blessure : pose de « straps » sur les chevilles, utilisation de poches de glace, traitement de pédicure (ampoules, etc.). Ils s'approprient ainsi progressivement l'espace médical, se familiarisent avec le matériel et s'habituent aux relations avec les spécialistes du corps. Or la familiarisation avec cet espace exprime leur intériorisation de la prise en charge médicale qui tend à faire des soins une composante ordinaire du métier. C'est ce qui explique par ailleurs qu'une partie des apprentis en quête d'un jugement extérieur consulte, occasionnellement, des soignants extérieurs (ostéopathe, acupuncteur, voire guérisseur), malgré les réticences du staff médical du club.

Parallèlement à l'enseignement des techniques sportives, les soins, l'alimentation et l'engagement du corps dans le jeu sont donc également des domaines où s'observent les effets de la socialisation sportive. Les pratiques et les catégories de jugement et d'évaluation des apprentis connaissent une série d'inflexions orientées vers les impératifs de la performance sportive. Le paradoxe central du travail tel qu'il est enseigné, celui qui associe l'exploitation et la préservation du corps, est approprié par les apprentis en fonction de leur propre socialisation passée, comme le montrent clairement leurs ajustements alimentaires. À travers les usages du corps et leur prise en charge par l'instance de formation se révèle ainsi l'extension du souci sportif bien au-delà des seuls moments explicitement dédiés au football. Les exigences corporelles de l'apprentissage contribuent à renforcer l'enveloppement institutionnel de l'existence des apprentis et à rendre problématiques leurs investissements sur d'autres scènes.

CHAPITRE VII

PASSER À CÔTÉ DE SA JEUNESSE ? LES SACRIFICES DE LA VOCATION

En progressant dans le cursus de formation, les jeunes pensionnaires du centre s'investissent de manière croissante dans l'apprentissage et apprennent, selon leur expression, « à penser football ». Mais si leur engagement est enveloppant, il n'est pas exclusif. L'instance de formation ne possède pas une position de monopole éducatif qui ferait des membres du centre les reclus d'une « institution totale ». En devenant apprentis footballeurs, les jeunes du club continuent à être des élèves, des fils et des amis. Se pose alors la question de leur investissement dans des espaces et relations sociales parallèles et du degré de convergence ou de concurrence entre ces appartenances. Leur condition peut, de ce fait, être décrite comme étant structurée par une quadruple contrainte. On sait, en effet, que les comportements des adolescents « ordinaires » peuvent s'analyser à partir de la triple contrainte socialisatrice à laquelle ils sont soumis. Leurs pratiques culturelles révèlent les influences, plus ou moins convergentes, de la famille, de l'école et du groupe de pairs¹. Pour

1. Bernard Lahire associe les dissonances de leurs pratiques culturelles avec leur position au croisement d'espaces potentiellement contradictoires et concurrents : « On pourrait dire que tout se passe comme

les jeunes du centre, cette triple appartenance se conjugue avec l'insertion dans l'instance footballistique et la genèse de l'*illusio* dont elle est porteuse. Pour eux, la poursuite de l'apprentissage sportif se traduit alors par la reconfiguration de leur investissement dans les mondes scolaire, familial et amical.

L'ÉCOLE À L'ÉPREUVE DE L'ENGAGEMENT FOOTBALLISTIQUE

L'évaluation des effets scolaires de la formation sportive est une question sensible pour les institutions qui l'organisent. En effet, leur légitimité à prendre en charge cette partie de la jeunesse, aussi bien auprès des pouvoirs publics que des parents, en dépend largement. Faisant face à la croyance répandue qui associe négativement le football et l'école, les clubs comme la Fédération affichent des résultats flatteurs. S'appuyant sur les données du club, un secrétaire d'État aux sports pouvait, lors de son passage au FC, vanter les mérites de sa formation en affirmant qu'elle est « une totale réussite puisqu'il y a 93 % de jeunes qui obtiennent leur baccalauréat et de nombreux joueurs qui ont été formés ici ont réussi une belle carrière »². Au niveau national, le responsable de la formation à la Fédération déclare constater un « taux de réussite dans les clubs équivalent à celui des jeunes en scolarité classique »³. Cette entreprise d'autovalorisation est reprise dans la presse nationale, où l'on pouvait lire que « presque neuf [jeunes en formation] sur dix auront le bac : le taux de réussite est de 87 % dans les centres de formation (contre 85,4 % au niveau national) »⁴. Ces formulations sont d'autant plus flatteuses qu'elles jouent sur une confusion en passant sous silence

si chaque adolescent avait un problème très complexe à résoudre. Il s'agit en effet pour lui de trouver sa place symbolique tantôt entre ses parents et l'école (d'autant plus que les sollicitations culturelles de ces deux instances de socialisation sont contradictoires), le plus souvent aussi entre l'école (globalement associée aux parents dans le cas des milieux sociaux scolairement bien dotés) et son groupe de pairs (les goûts propres à sa génération) » (Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distanciation de soi*, La Découverte, Paris, 2004, p. 498).

2. Site internet du *Figaro*, 12 novembre 2008. Le site internet du FC annonce, lui, un taux de réussite au baccalauréat de 90 %.

3. *Foot mag, le magazine de la FFF*, n° 6, février 2009, p. 35.

4. Frédéric Potet, « Sait-on encore former de bons joueurs de foot ? », *Le Monde magazine*, 29 octobre 2010.

tous ceux qui ne se présentent pas au baccalauréat. Aussi, entre des attendus fondés sur une croyance spontanée en la nocivité scolaire de telles formations et des proclamations fondées sur des données produites par les acteurs eux-mêmes, l'écart est de taille. Face à cela, et en s'appuyant sur mon enquête et des travaux antérieurs, deux constats émergent au sujet des coûts scolaires de la formation.

D'une part, les données disponibles au niveau national révèlent que les footballeurs professionnels ne sont pas restés à l'écart du mouvement de massification scolaire qui a mené au baccalauréat et aux études supérieures une partie croissante de la jeunesse française. On sait que, si le baccalauréat ne concernait qu'environ un dixième des générations au début des années soixante, il est aujourd'hui obtenu par plus de six jeunes sur dix. Or cette croissance est également perceptible au sein de la population des footballeurs professionnels. Jean-Michel Faure et Charles Suaud constataient : « En 1983, seuls 7 % des joueurs étaient titulaires d'un diplôme égal ou supérieur au baccalauréat ; en 1996, 29 % des professionnels sont bacheliers et 10,8 % possèdent un diplôme de l'enseignement supérieur. »⁵ Cette évolution semble confirmée par une enquête menée pour le syndicat des joueurs (l'UNFP) en 2008 et qui fait état d'une population de professionnels dont la moitié seraient bacheliers ou diplômés du supérieur⁶. Ces données montrent une progression de la certification scolaire des « pros » mais relativisent nettement les chiffres officiels. De la même manière, au FC, alors que, comme cela a déjà été souligné, l'orientation dans la formation footballistique est loin d'être systématiquement le fait de jeunes fuyant un univers scolaire dans lequel ils ne fonderaient aucun espoir, l'attrait du baccalauréat est important. Plus de la moitié des apprentis s'engagent dans la préparation du baccalauréat à la sortie du collège.

Mais, d'autre part, une série d'observations indiquent également qu'au FC l'engagement footballistique n'est pas sans effet sur les parcours scolaires. Son impact sur l'investissement, les orientations et les performances scolaires des jeunes du club est assez généralisé. Trois temps doivent être distingués dans la manière dont l'investissement sportif affecte les parcours scolaires.

5. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit., p. 217.

6. Sur 688 joueurs interrogés, 39 % ont déclaré avoir un niveau équivalent au baccalauréat et 11 % un niveau égal ou supérieur à bac + 2 (*La Lettre de l'UNFP*, n° 74, février 2009).

Les années de collège et de préformation se caractérisent par une intégration des logiques sportive et scolaire, le travail scolaire est vécu comme une charge « normale » par les jeunes joueurs. Leurs résultats observés dans les dossiers scolaires sont dans une assez grande continuité avec les années antérieures, malgré un léger fléchissement. Par exemple, entre la classe de sixième et la dernière année de collège, la moyenne générale des enquêtés (35 cas) a diminué de 1,8 point (de 14 à 12,1). À un moment où les attentes scolaires parentales sont importantes, où le temps sportif est encore minoritaire, les désertions scolaires brutales sont très rares et l'investissement scolaire prolongé.

Après le collège, les jeunes du club peuvent opter pour la préparation d'un BEP en vente au sein d'un lycée professionnel grâce à des horaires aménagés ou d'un baccalauréat au sein d'un lycée général et technologique par le biais d'un aménagement de scolarité (en quatre ans au lieu de trois⁷). Or, à partir de 15 ans, les années de formation et de lycée se distinguent par une concurrence accrue entre les deux logiques de formation. Alors que le nombre d'entraînements augmente sensiblement, que les joueurs salariés deviennent rapidement majoritaires, les résultats et les choix d'orientation témoignent d'une absorption croissante par le temps et les enjeux sportifs. À la fin de la classe de seconde générale, par exemple, plus de la moitié des jeunes du club s'orientent vers la seule voie technologique qui leur est proposée⁸. Ils sont nombreux à justifier cette orientation par le choix d'une filière jugée moins exigeante et plus conforme à leur investissement sportif. Beaucoup tiennent des propos proches de ceux de Marc :

« En fait, on est beaucoup en STT [sciences et technologies du tertiaire] parce que c'est là que ça demande le moins de travail, donc on a plus de facilité. Alors que, y a Laurent, ouais, je crois qu'il y a que lui ici, au centre, qui est en S, donc tous

7. Le lycée accueille un grand nombre de sportifs (environ 150 dont une cinquantaine de footballeurs) et de disciplines (dont des pôles espoirs d'athlétisme et de danse sur glace) et a mis en place un second cycle d'études secondaires étalé sur quatre années autorisant la limitation de la charge de cours hebdomadaire à environ vingt à vingt-deux heures en moyenne.

8. Par comparaison, rappelons ici qu'à l'issue de la seconde de détermination, les statistiques nationales révèlent que l'orientation dans la filière technologique est minoritaire (environ 28 % des élèves entrant en première) et que la voie générale est largement privilégiée (environ 72 %) (ministère de l'Éducation nationale, Direction de l'évaluation et de la prospective, *Repères et références statistiques*, édition 2006).

les autres en STT, et lui vraiment, tous les soirs, il galère, c'est vraiment, on le voit jamais quoi, il est à fond dedans, je sais pas comment il fait, d'ailleurs. Et bon, souvent, quand tu sors de l'entraînement, t'es vraiment fatigué, les devoirs... Tu les fais mais bon, une heure après c'est, bon... Vu qu'en STT, on nous donne pas trop de devoirs, c'est pas trop chargé, c'est pour ça qu'on est tous en STT » (Marc, 17 ans, troisième année de lycée, STT, fils d'un ouvrier qualifié qui a pratiqué le football à un niveau modeste et d'une mère sans profession).

Comme le suggère son récit, le groupe de pairs alimente cette baisse des ambitions scolaires. Certains expriment leur volonté d'une telle orientation alors que leur parcours, ponctué d'appréciations et de notes très favorables, leur ouvrirait les portes des filières générales. De plus, cette décrue des prétentions scolaires s'accompagne de celle des résultats. Au lycée général et technologique, un seul enquêté voit ses notes progresser entre le début et la fin de ce cycle, et la diminution des moyennes générales affecte la majorité d'entre eux. Cette baisse est encore légère lors des trois premières années, mais les sanctions des conseils de classe à l'égard de résultats, d'efforts ou de comportements jugés non conformes sont, elles, beaucoup plus nombreuses (de trois à seize « avertissements »). La chute s'accélère sensiblement lors de la classe de terminale (avec une moyenne en baisse de 2,6 points par rapport à la classe de seconde) alors que la proportion de sanctions négatives par élève reste tout aussi élevée. Ils sont d'ailleurs nombreux à déclarer que leur travail personnel est en baisse ou que, comme Gabriel, leur engagement scolaire est en déclin :

« C'est plus en avançant qu'on a moins envie de travailler, en fait. Les deux premières années au lycée, ça allait, je travaillais bien, je faisais bien mon boulot, tout ça. Et en fait, plus on avance et plus... Plus on en est à bout de l'école, quoi. C'est vrai que, plus on avance, et on a vite envie de voir la fin, quoi. On va dire que je pourrais faire beaucoup mieux à l'école, mais je suis... Enfin, je fais ce qu'il faut faire quoi, je fais pas... je fais ce qu'on nous demande de faire et j'en fais pas plus quoi » (Gabriel, en troisième année de lycée, STT, fils d'un artisan qui n'a jamais pratiqué le football et d'une commerçante).

Dans la voie professionnelle, le déclin des investissements scolaires se concrétise par un nombre non négligeable d'abandons puisqu'ils concernent environ un tiers des élèves suivis. Au

terme des études secondaires, le sens du travail scolaire s'étirole pour une grande partie d'entre eux et, dans un contexte d'intensification des contraintes sportives, l'école est de plus en plus vécue comme une contrainte concurrente de la « passion » sportive. Au final, mes résultats divergent nettement de la présentation institutionnelle puisque, au terme du cursus aménagé, c'est plus de la moitié des apprentis qui ont obtenu le BEP ou un baccalauréat. Ainsi, parmi trente-neuf joueurs suivis jusqu'au terme de leurs études secondaires, environ un tiers ont obtenu le baccalauréat. Si ce chiffre est nettement inférieur à la moyenne nationale, il convient toutefois de le rapporter au fait que, dans leur génération, la proportion de bacheliers est plus faible chez les garçons (57 %) et chez les enfants d'ouvriers (50 %)⁹.

C'est dans la continuité de ce mouvement que, dans un troisième temps, l'arrêt de la formation scolaire après la classe de terminale, c'est-à-dire pour la dernière année d'apprentissage au centre, devient une norme largement répandue parmi les joueurs du club. Le football impose progressivement son propre calendrier et rend l'absence d'études supérieures acceptable. Pour Frédéric, par exemple, les études supérieures constituaient la voie « normale » à l'intérieur de sa famille (ses parents sont médecins, sa sœur est en école de commerce), mais son engagement footballistique a, selon ses dires, modifié ses perspectives : « Sans le foot, ben, j'aurais fait des études comme tout le monde, quoi, j'aurais continué, mais là, avec le foot... Ouais, je suis pas motivé par les écoles en fait. Je préfère me concentrer à fond sur le foot. » L'arrêt de la scolarité après le baccalauréat parvient à s'imposer de manière très massive jusque dans les familles les plus dotées en capitaux scolaires, qui se résignent, au moins temporairement, comme le père de Paul (enseignant en lycée), à cet arrêt : « Cette année, il a décidé de se consacrer qu'au foot, sans faire d'études à côté; nous, on y voit pas d'inconvénient. Bon, si dans deux ou trois ans il a pas percé dans le foot et qu'il se remet pas dans les études, ça, nous, ça serait plus embêtant. » L'expression, récurrente en fin de formation, d'une lassitude à l'égard de l'école (« j'ai de moins en moins envie », disent-ils souvent), le sentiment d'avoir de moins en moins « la tête à ça », le souhait de ne plus « se prendre la tête avec ça » sont les témoins de leur absorption progressive par les enjeux sportifs. S'observe ici la double dimension de l'*illusio* sportive : si celle-ci constitue une véritable source d'énergie et d'engagement dans les enjeux footballistiques, elle est également le moteur d'une insensibilisation à l'égard d'autres formes d'intérêt, en particulier scolaires. De même, la difficulté

9. *Ibid.*

que la grande majorité des joueurs éprouvent à se projeter dans un univers professionnel non sportif (c'est-à-dire autre que joueur, entraîneur, professeur d'éducation physique, kinésithérapeute, etc.) témoigne de la focalisation de leurs aspirations et alimente, de façon circulaire, la tendance au retrait progressif d'un avenir scolairement pensé¹⁰.

Il existe donc, au cours de l'apprentissage, une tendance partagée à la baisse des investissements et des attentes scolaires. Plus les apprentis footballeurs avancent dans le cursus, plus ils évaluent l'intérêt et le coût de l'investissement scolaire à l'aune de la perspective de leur carrière sportive. Cependant, ayant des passés et des dispositions scolaires inégaux, cette tendance n'a pas les mêmes conséquences pour tous. Une minorité, environ un cinquième des apprentis, abandonne la scolarité au cours du lycée et entre dans un dispositif de formation continue mis en place par le club. L'entrée dans ce dispositif d'enseignement allégé (cinq demi-journées hebdomadaires), qui permet aux jeunes sous contrat de préparer un brevet (B2i, informatique et internet), est généralement vécue comme une voie de « stationnement » dans l'attente d'échapper totalement aux contraintes scolaires. Pour Olivier, par exemple, « c'est plutôt une classe pour nous occuper, pour dire qu'on fait quelque chose... Donc je vais là-bas pour m'occuper. Je suis sur ordinateur, je suis sur internet, je navigue un peu. Plus pour m'occuper que pour faire des cours » (Olivier, 19 ans, a arrêté la préparation au baccalauréat en troisième année de lycée, fils d'un ouvrier ancien joueur et entraîneur de niveau modeste et d'une employée). Ceux qui abandonnent précocement leur scolarité ont très souvent accumulé depuis longtemps le plus de difficultés dans l'apprentissage scolaire et sont donc les moins disposés à attendre quelque chose de l'école. *A contrario*, ceux des joueurs qui disposaient d'acquis importants poursuivent leur cursus tout en voyant leurs résultats diminuer. Les dispositions scolaires interviennent donc beaucoup plus nettement dans les trajectoires scolaires que le degré de consécration sportive des différents apprentis footballeurs et ces variations sont socialement situées. On peut noter, par exemple, que, dans le groupe d'enquêtés qui ont opté pour un baccalauréat général, les enfants d'ouvriers sont nettement sous-représentés : ils représentent environ un cinquième de cette population, alors

10. D'autres travaux ont pu montrer de quelle manière l'engagement vocationnel dans une activité peut rendre difficile la projection dans un autre univers professionnel (Pierre-Emmanuel Sorignet, « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », *Sociétés contemporaines*, n° 56, 2004, p. 111-132).

qu'ils représentent plus de la moitié des pensionnaires du centre. S'observe ainsi un processus, plus ou moins lent, de désinvestissement scolaire qui s'appuie sur le peu d'appétence et de compétences scolaires d'une minorité et conduit les élèves les plus impliqués à mettre en veille leurs attentes scolaires.

Les effets scolaires de la formation traduisent l'intensification de l'engagement sportif des apprentis et sont renforcés par les implications de la formation sur les conditions du travail scolaire (les contraintes temporelles croissantes, l'éloignement parental au profit du groupe de pairs). L'absorption sportive des apprentis est d'autant plus prégnante que, au fil du cursus, croît l'ambivalence de leur double formation. Celle-ci est d'abord celle de l'encadrement à l'égard des perspectives scolaires. Le club témoigne d'une attention à la chose scolaire qui se concrétise par la mise en place d'un dispositif de suivi des études. La cheville ouvrière de ce dispositif est le responsable pédagogique : il surveille les absences, il se rend aux conseils de classe à la suite desquels il informe les éducateurs des résultats des joueurs (un bulletin est systématiquement envoyé au club), il convoque les apprentis en cas de problème scolaire et réunit les entraîneurs à chaque fin de trimestre. Mais, si la surveillance des comportements scolaires est très active auprès des jeunes de 12 ans, le suivi scolaire et les sanctions qui le concrétisent subissent, comme le secteur médical, l'emprise croissante des enjeux sportifs. L'attention scolaire décroît nettement en fin de cursus, notamment lorsque la formation est prise en charge par d'anciens joueurs professionnels, au grand regret du responsable pédagogique, ancien membre de l'Éducation nationale :

« Certains éducateurs se sont carrément abstenus dorénavant de formuler la moindre considération à propos des études, c'est pas leur problème, ils sont assez grands garçons en quelque sorte. Et ils entérinent. Ils entérinent et ça me gêne quand même [...]. Je conçois bien que, qu'il y a une quantité de travail qui doit être fournie, mais justement, si on veut vraiment les aider, ben, il faut être exigeant pour eux. C'est pas en les caressant dans le sens du poil en quelque sorte et en fermant les yeux sur des fuites en avant qu'on les aidera. Sûrement pas. À côté de ça, c'est vrai, bon, on peut faire une carrière sportive, tout à fait sans le baccalauréat, mais ça me semble quand même aller à contre-courant » (responsable pédagogique du centre de formation en charge du suivi des scolarités).

Plusieurs joueurs témoignent d'ailleurs de la domination croissante de la logique footballistique dans le centre : « Ben,

c'est quand même surveillé, ben, plus tu montes et moins c'est surveillé parce que... à partir du moment où t'as un contrat ils regardent bien plus le foot que les études » (Romuald, 17 ans, a quitté le lycée professionnel en fin de seconde, fils d'un agriculteur, ancien footballeur de niveau modeste et d'une employée). Arrivé au terme du cursus sportif, Frédéric considère lui aussi que l'attention scolaire des coachs est mineure à ce moment-là du parcours : « Rapidement, on est concentré sur le foot et malgré ce que peuvent dire les coachs... le coach il nous dit : "Ouais, l'école c'est important, machin..." Tu sais très bien qu'ils en ont rien à foutre et que l'important, c'est les résultats sur le terrain » (19 ans, fils de médecins sans pratique du football, il a échoué au baccalauréat ES).

De plus, si, en avançant dans le cursus, les jeunes du club s'approprient de plus en plus l'espace scolaire en tant qu'apprentis footballeurs, c'est également parce que celui-ci tend à devenir un lieu de marquage symbolique. Quoi qu'en disent les responsables du club ou des établissements, lorsqu'ils affirment ne pas vouloir créer un « ghetto », pour reprendre les termes du responsable pédagogique, plusieurs éléments différencient les joueurs dans les établissements. Tout d'abord, appartenant au plus grand club de football de la région et par là même à l'élite du sport le plus pratiqué par cette classe d'âge, ils sont porteurs d'un capital symbolique hautement distinctif. Certains articles de presse narrant leur parcours sont d'ailleurs parfois exposés dans les établissements, comme dans le lycée général où ils sont scolarisés. De plus, leurs revenus leur permettent des dépenses fortement significatives dans cet espace (voitures, téléphones portables dernier cri, lecteurs MP3, vêtements de marque, etc.). Ces attributs viennent redoubler une spécificité qui est, en réalité, déjà produite par les aménagements scolaires dont ils jouissent (aménagement du temps, scolaire et classes spécifiques). Affectés dans ces établissements en raison de leur engagement sportif, bénéficiant d'un statut particulier en leur sein, ils occupent à l'école une place dépendante de leur appartenance au club qui se traduit dans leur sociabilité scolaire.

Leurs fréquentations sont, en effet, marquées par le clivage entre lycéens « ordinaires » et élèves sportifs. Les jeunes apprentis considèrent souvent que les lycéens « ordinaires » ne les « aiment pas » et ils partagent ce qu'ils ressentent comme un discrédit injuste, qui prend le plus souvent la forme de remarques accusatrices (« avoir la grosse tête », « faire les malins ») ou d'insultes. Pour eux, l'hostilité à leur égard se résume en grande partie à des accusations de fierté et ils l'interprètent comme le signe d'une « jalousie ». De manière significative, un point cristallise

particulièrement ces tensions : « les filles ». Leurs capitaux les dotent d'une attractivité sur le marché des relations amoureuses. Plusieurs joueurs le disent avec humour : « Ça aide », « Toutes les filles viennent vers nous ! » Jules, qui s'est depuis marié avec une élève sportive rencontrée dans la structure du lycée, se rappelle l'enjeu que revêtait cette question durant sa scolarité au lycée : « On était dans des classes sport-études, et en fait y avait un sport-études danse, donc il y avait des danseuses. Alors les danseuses mignonnes, machin. Et donc dans ce sport-études, il y avait des sport-études rugby, basket, des patineurs, et c'est vrai qu'il y avait un truc, c'est que les footeux sortaient toujours avec les danseuses. Et les danseuses, bon, en général... bon les filles, à la fin du lycée, c'est quand même important. Et nous, on avait les meilleures, donc y avait un sentiment de jalousie, qu'on pouvait faire des trucs quoi, on avait ce pouvoir-là avec les filles » (Jules, 27 ans, ancien pensionnaire du centre, reconverti dans le domaine informatique).

La perception de cette « jalousie » est d'autant plus commune qu'elle conforte les pensionnaires du centre dans leur conviction, constitutive de la vocation, que résume l'un d'entre eux : « Y en a qui sont jaloux parce qu'ils auraient bien aimé faire comme nous » (Antoine, 17 ans, élève de première ES, fils d'un chauffeur routier qui a pratiqué le football à un haut niveau amateur et d'une agent de maîtrise). Grâce au pouvoir de leur capital sportif, y compris au sein de l'espace scolaire, ils ne peuvent percevoir cette conflictualité que comme une paradoxale reconnaissance de leur valeur et de leur « chance » d'être où ils sont et qui ils sont. Ce sentiment alimente leur propension à développer une sociabilité lycéenne polarisée sur un entre-soi sportif qui fait alors office de refuge¹¹. Cette propension est suffisamment forte pour qu'elle se concrétise par une appropriation collective de l'espace, les sportifs ayant l'habitude de se retrouver dans les mêmes lieux au sein du lycée, dans ce qu'ils nomment le « coin des sportifs ». Déjà réunis dans des classes spécifiques, les temps qui échappent à l'encadrement scolaire sont l'occasion de rassemblements entre joueurs. Au lycée général et technologique, la cour de récréation, le restaurant scolaire et le centre de documentation offrent le spectacle de ces regroupements. La fréquentation d'un collège puis d'un lycée parallèlement à leur formation footballistique ne produit d'ailleurs qu'assez peu de relations socia-

11. Julien Bertrand, « Sociabilité et vocation sportive. Des apprentis footballeurs parmi leurs pairs lycéens », in Christophe Guibert, Gildas Loirand et Hassen Slimani (sous la direction de), *Le Sport entre public et privé : frontières et porosités*, L'Harmattan, Paris, 2009, p. 109-117.

les durables en dehors du cercle des condisciples et des autres élèves de sport-études (basketteurs, danseuses, etc.). Cette place réduite est encore plus significative si on la compare à la sociabilité « ordinaire » de cette classe d'âge puisque « les camarades d'études fournissent 62 % du réseau amical des jeunes de 15 à 24 ans, 69 % pour ceux encore en cours d'études »¹². Ainsi, leurs relations scolaires, parce qu'elles s'inscrivent prioritairement dans le prolongement de leurs affinités sportives, favorisent la prévalence de leur engagement sportif et contribuent à leur prise de distance avec les affaires scolaires.

Le coût scolaire de la formation sportive et l'évolution de l'investissement subjectif dans le travail scolaire sont d'autant plus visibles qu'ils sont rapportés aux parcours antérieurs des jeunes footballeurs, comme permet de le faire l'étude des dossiers scolaires. On voit ainsi comment l'engagement des jeunes du FC dans la formation sportive se construit en relation avec les perspectives scolaires et combien les deux cursus et calendriers sont, à mesure que les apprentis avancent en âge, de plus en plus en concurrence.

LA FAMILLE DANS L'AVENTURE DE L'ASCENSION SPORTIVE

La prise en charge par le club de la scolarité des apprentis témoigne de son action dans des domaines qui relèvent d'ordinaire de l'intervention parentale. Pourtant, si cet encadrement participe, tout comme l'éloignement spatial et la prise en charge matérielle, d'une mise à distance de la famille, cette dernière est loin d'être absente de l'engagement de la plupart des apprentis. Son rôle ne se limite pas à la prime inculcation de la passion sportive, mais elle participe de manière importante au travail continu de confirmation et d'entretien de la vocation.

L'ascension sportive accentue l'attention que les familles portent au parcours footballistique de leur fils et donne aux apprentis une place singulière au sein de leur configuration familiale¹³. Avec l'entrée en formation, l'engagement parental

12. Jean-Louis Pan Ké Shon, « D'où sont mes amis venus?... », *INSEE Première*, n° 613, 1998, p. 1.

13. Utiliser ici la notion de configuration, entendue comme un réseau de relations d'interdépendances, permet de souligner la dimension relationnelle des processus de socialisation (Bernard Lahire, *Tableaux de familles*, *op. cit.*). Elle permet d'insister sur le fait que la vocation se construit et se vit dans les relations avec les autres.

s'accroît progressivement et se traduit dans un suivi, souvent intense, des prestations sportives. Cet intérêt passe, d'abord, par l'assiduité des parents aux rencontres footballistiques, qui représente parfois un investissement temporel et financier non négligeable. Les familles s'approprient l'agenda sportif et leur attention croissante à celui-ci se traduit par la diffusion de l'intérêt pour les rencontres : les mères deviennent nettement plus assidues aux rencontres et celles-ci attirent parfois des membres de la famille élargie (grands-parents, oncles, cousins, etc.). De manière générale, les performances des enquêtés tendent à devenir une « affaire familiale » et le sujet récurrent de curiosité à l'intérieur de cette configuration de relations, même au sein de familles initialement plus distantes du football. Attention et mobilisation façonnent une place distinctive pour les jeunes apprentis qui contribue, parfois, à en faire des modèles d'identification à l'intérieur des fratries. Par exemple, l'investissement footballistique de la petite sœur d'Éric, apprenti de 17 ans, a pris place dans un milieu familial fortement mobilisé autour de la réussite sportive du fils. L'engagement footballistique assidu de cette jeune fille de 10 ans s'est construit, en partie, en référence à son frère, comme en témoignent les propos de leur mère : « Elle est très admirative devant son frère. Elle s'identifie beaucoup à son frère. Puis tout hein, dès qu'elle marque un but, elle dit : "Moi, j'ai marqué un but, toi, t'en es à combien ?" Non, non je trouve qu'elle s'identifie énormément à Éric. Elle essaie de faire aussi bien que lui, si c'est pas mieux, quoi. Mais on peut pas vous dire comment, c'est comme ça, on l'a pas poussée à aller au foot hein. Elle a baigné dedans » (mère d'Éric, secrétaire). La sœur d'Éric s'investit ainsi dans un jeu qui, déjà très présent dans la culture familiale (le père, ouvrier qualifié, est un ancien joueur et entraîneur), est valorisé par la place qu'il donne au fils apprenti footballeur au sein de la famille. Mais, si l'inflation de l'intérêt familial se traduit souvent par une mobilisation élargie, elle n'efface pas les différenciations sexuées. Le père est, surtout lorsqu'il est un ancien pratiquant, au centre d'une relation privilégiée nouée autour des succès sportifs. Nombreux sont les apprentis qui entretiennent une relation très étroite avec leur père, dans laquelle les conversations footballistiques prennent une place centrale. Les récits des échanges familiaux montrent que le père est le partenaire privilégié des discussions sportives, des nombreux commentaires d'après-match, alors que les mères sont davantage sollicitées pour les domaines extrasportifs (dont l'école) ou les dimensions moins spécifiques de l'activité (les relations avec l'entraîneur et les partenaires par exemple). S'observe ici la permanence du rôle du père comme

référent et la dimension affective de l'investissement footballistique des apprentis.

La place à part de ces fils «doués» est d'autant plus nette que les performances sportives permettent la constitution d'un capital symbolique dont les apprentis, mais aussi la famille, sont les récipiendaires. En effet, l'attente et l'espérance parentales sont d'autant plus fortes que la carrière sportive est souvent synonyme de renommée locale. Cette reconnaissance de la valeur de leur parcours est d'abord forte dans le cadre sportif : anciens coaches ou partenaires sont souvent les témoins privilégiés de cette ascension. Leur retour dans leur ancien club attise souvent attention et curiosité, comme l'illustre le récit de l'un des enquêtés :

« Y avait les 40 ans du club de chez moi là, cet été-là. Donc il fallait qu'on fasse un match, donc on a joué, moi j'ai joué avec eux, donc ils étaient contents. On a tous joué ensemble et ça rappelait des souvenirs de quand on était petit aussi. C'était bien. Donc ouais c'est vrai que bon, quand ils parlent de foot, c'est vrai qu'ils en parlent beaucoup dans leur lycée à des copains et tout ça. Comme quoi ils connaissent quelqu'un qui joue au FC et tout donc... ils sont fiers quoi, ils sont contents » (Arnaud, 17 ans, fils d'un employé footballeur amateur de haut niveau et d'une employée de commerce).

Le récit d'Arnaud montre aussi, à travers l'attente qu'a suscitée sa participation footballistique, le poids de son statut symbolique. Toutefois, cette reconnaissance dépasse très fréquemment le milieu footballistique pour atteindre de manière diffuse le village de résidence ou le quartier d'appartenance. Par exemple, Gabriel, originaire d'un petit bourg rural, affirme qu'il est un peu « l'idole du village » (17 ans, fils d'un artisan non pratiquant et d'une commerçante), alors que Thomas considère qu'il est « un peu la référence du village [...] parce que bon, c'est un petit village de neuf cents habitants, donc à chaque fois qu'il y en a un qui me voit, il vient » (17 ans, fils d'un chef de chantier, ancien joueur amateur et président d'un petit club, et d'une employée). La diffusion de la consécration sportive a d'ailleurs souvent été relayée par la presse locale (portraits, articles relatant la signature d'un contrat ou la conquête d'un titre, etc.), voire par le bulletin municipal de la commune qui se fait l'écho des succès sportifs. À l'intérieur d'une aire de voisinage et d'interconnaissance, les joueurs comme les parents sont fréquemment interpellés au sujet de leur parcours, à l'image de ce que vit le père de

Paul, enseignant: «Je vais acheter ma viande, on me dit “alors et votre fils ce week-end, il a fait quoi?” hein bon. Alors c’est pas partout, dans tous les magasins, mais beaucoup de gens qui savent [...]. Souvent d’ailleurs quand on rencontre quelqu’un, on nous demande de ses nouvelles avant de nous en demander à nous [rire].» Ainsi, l’ascension sportive participe à la réputation familiale au sein des relations sociales locales et a des chances de devenir une composante d’autant plus importante des ressources familiales que les apprentis sont issus des classes populaires. En effet, comme le souligne une série de travaux¹⁴, ce sont pour ces familles que le capital d’autochtonie, entendu comme le capital social et symbolique de la famille et de ses membres dans un espace de relations localisées, forme une ressource significative. De plus, il est fréquent dans ces familles que les apprentis reversent une partie de leur salaire à leurs parents¹⁵. Leur participation précoce à la santé économique de la famille, comme le capital symbolique issu de leur excellence sportive, accroît alors leur position singulière à l’intérieur de leur famille.

La mobilisation fréquente des familles contribue à renforcer l’engagement dans cette voie des apprentis, puisque c’est un des mécanismes les plus puissants de l’ascension sportive que d’agir sur le regard que porte l’entourage. Jules, ancien pensionnaire du centre, témoigne explicitement de cette transformation: «Moi, quand je rentrais chez moi, c’est vrai que dans sa propre famille le regard qu’on porte sur nous, c’est un regard qui est différent effectivement. Hein, le petit frère, il joue au FC. Voilà!» Ce regard est porteur de nouvelles attentes et d’une injonction à être à la hauteur de ces espérances et de ces investissements. Ce mécanisme est particulièrement visible lorsque se cumulent déclin sportif et forte implication familiale. Par exemple, la crainte d’Éric de ne pas accéder à l’élite est intimement mêlée à celle de ne pas combler les espoirs parentaux:

«Avant, il fallait que moi je sois parfait quoi, que je loupe rien du tout. Mais moi, j’ai horreur de... un peu qu’on soit déçu de

14. Jean-Noël Retière, «Autour de l’autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire», *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, p. 121-143; Nicolas Renahy, «Classes populaires et capital d’autochtonie. Genèse et usages d’une notion», *Regards sociologiques*, n° 40, 2010, p. 9-26.

15. On peut d’ailleurs noter que ces pratiques sont souvent décriées, notamment par certains formateurs, parce qu’elles sont vues comme le signe d’une exploitation intéressée des enfants. Ces critiques moralisantes sont empreintes d’un ethnocentrisme de classe qui néglige les contraintes et les logiques propres à ces familles.

moi. [...] Mais je veux pas décevoir, c'est tout. Même au niveau des gens qui me soutiennent et tout, je sais que tant que c'est pas fini, je lâcherai pas quoi. Il faut que je reparte du bon pied quoi, faut pas que je déçoive les gens qui ont cru en moi, moi c'est surtout ça moi. [...] Moi, ce que je voudrais surtout pas, c'est décevoir les gens comme mes parents, tout ce qu'ils ont fait [...]. Même si j'y arrive pas, y aura pas de problème, mais même je serai déçu quand même. Par rapport à eux de pas... de pas avoir fait le maximum, de pas y être arrivé. Déjà, par rapport à moi et pour les gens qui ont cru en moi quoi. C'est tout. Même si je sais que c'est pas facile, je m'accroche » (Éric, 17 ans, père ouvrier qualifié ayant joué au football à un haut niveau amateur, mère secrétaire).

Face aux difficultés rencontrées (déclin sportif, blessures à répétition), les attentes parentales ont ainsi soutenu son engagement. Si la famille est un lieu qui tend à confirmer le marquage symbolique des jeunes footballeurs, elle constitue aussi une ressource non négligeable pour faire face aux aléas de la formation. Celle-ci les confronte, en effet, à un univers de forte concurrence et d'incertitudes. Sanctions des entraîneurs, contre-performances, blessures sont autant d'événements qui peuvent menacer même les « meilleurs » d'entre eux. On comprend alors cette tendance que les enquêtés ont à décrire dans leurs récits le « chez-soi » comme un lieu possible de repli, sécurisé, relativement à l'abri des atteintes symboliques que contiennent les aléas sportifs. Pour faire face aux doutes qui les assaillent après de mauvaises performances, la famille est souvent appelée à jouer un rôle central, celui d'un contre-espace protecteur, un « cocon », dit l'un d'entre eux, où l'on peut « oublier » et se faire « reconforter ». La famille proche fonctionne donc comme un lieu de refuge affectif sans lequel la poursuite de l'engagement serait plus délicate. Qu'ils soient apprentis comme ici ou déjà professionnels¹⁶, les footballeurs sont confrontés à un contexte marqué par l'incertitude des carrières qui fait de la sphère privée le lieu de repli privilégié où l'on panse les plaies de la carrière sportive.

La trajectoire sportive entraîne, de manière assez généralisée, une reconfiguration des liens familiaux et de la place de celui qui est élu par le monde sportif. La transformation de la mobilisation et les attentes familiales ne sont, toutefois, pas identiques dans toutes les familles puisqu'elles dépendent de

16. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit., p. 235.

la propension à reconnaître la voie sportive comparativement à d'autres formes d'ascension, scolaire notamment. Pour cette raison, deux figures socialement opposées se distinguent. Pour les joueurs issus des familles les plus dotées culturellement, l'accès au monde footballistique met, de manière continue et prégnante, en question leur parcours scolaire et le rang social que celui-ci permet de maintenir. Il leur pose comme question principale celle de la reconnaissance de la valeur de leur parcours au sein de leur famille, surtout quand celui-ci entache la scolarité. Pour Frédéric par exemple, dont les parents médecins n'ont pas pratiqué le football, le problème central semble avoir été celui de sa non-conformité scolaire aux normes familiales :

Enquêteur. – Est-ce que tu ressembles à quelqu'un dans ta famille ?

Frédéric. – Non. Non. Ni physiquement, ni mentalement, ni dans ce que j'ai fait.

Enquêteur. – Ils se demandent comment ça se fait [rires] ?

Frédéric. – Ouais, ils se demandent. Non, mais dans ma famille, tous ont privilégié les études, moi non, ben déjà, là, je me suis mis en retrait de tout le monde. Ça a eu du mal des fois à passer, mais surtout au début. Quand tu vas annoncer à tes grands-parents : "Ah, mais moi, les études, c'est pas ce qui m'importe." Ils comprennent pas, ils se disent que les études, c'est le seul moyen de réussir dans la vie, et que si tu décides d'arrêter, c'est fini quoi. Ils ont eu un peu du mal à comprendre (apprenti de 19 ans, a échoué aux épreuves du baccalauréat ES).

Sans être absent des préoccupations des joueurs issus des milieux populaires et de leurs familles, le souci scolaire s'accompagne pour eux d'un autre : celui de la fidélité. Les apprentis évoquent souvent leur crainte de déroger à cette injonction à la fidélité. Ils revendiquent souvent ne pas avoir « changé », « être resté le même » ou « ne pas avoir pris la grosse tête ». De ce point de vue, le plaisir pris aux retrouvailles culinaires autour de plats appréciés en famille, à rebours des principes de la diététique sportive, prend également le sens d'une réaffirmation en acte de l'appartenance familiale commune. Parce que leur consécration sportive les met sur la voie d'une ascension sociale importante, leurs propos ont un air de famille frappant avec ceux de certains élèves en voie de promotion sociale

par l'école¹⁷. L'importance de cette dimension fait que leurs démonstrations de loyauté ne se limitent pas à la famille, ils les prolongent également en direction des relations de voisinage ou amicales. Il est notable que les apprentis entretiennent une relation ambivalente avec la renommée locale qu'ils ont acquise et ne divulguent souvent leur parcours qu'avec réticence. Cette appréhension pousse, par exemple, ce jeune résident d'un quartier d'habitat populaire à ne pas exhiber de signes visibles de sa réussite : « Là, je peux acheter une grosse caisse, je peux frimer, mais là où je suis, là, en plus dans le quartier où je vis, ils brûlent beaucoup les voitures, c'est des jaloux un peu, tu vois, donc... moi je suis simple, j'essaie de pas trop me mettre en valeur » (Dimitri, 18 ans, fils d'ouvriers anciens basketteurs de haut niveau). Ces apprentis expriment alors souvent la peur des accusations des « jaloux » leur reprochant d'être « trop fiers » ou d'« avoir la grosse tête ». C'est ce dont témoigne également la mère de Dimitri : « Il est resté tel qu'il est, mais des fois y a... tu vois des gens de son âge, des jeunes de son âge qui disent : "Ah mais Dimitri, maintenant, t'as la grosse tête !" Je lui ai dit : "Ne pense pas à ça, c'est de la jalousie. Tu n'as même pas changé, tu leur dis bonjour, des fois ils sont en bas tu descends, tu causes avec eux et tu remontes, mais pourquoi il te dit ça ? Il veut être à ta place, c'est ça. Et il dit ça, c'est pour te décourager ou te choquer" » (mère au foyer, ancienne ouvrière). Cette appréhension peut être analysée comme le produit de leur confrontation à une injonction à la loyauté (ne pas « trahir »), fréquemment relevée dans l'analyse des transfuges issus des classes populaires¹⁸ et qui agit comme un rappel à l'ordre. Florence Weber a, en particulier, souligné combien les accusations croisées de fierté (« s'y croire », « se la péter », etc.) et de jalousie sont fréquentes en milieu ouvrier en raison de l'« exigence d'égalité » qui structure les relations d'interconnaissance et qui prolonge le poids du « conformisme populaire » mis en évidence par Richard Hoggart¹⁹.

17. Comme ceux tenus par des élèves populaires d'une classe préparatoire aux grandes écoles expérimentale : Paul Pasquali, « Les déplacés de l'« ouverture sociale ». Sociologie d'une expérimentation scolaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 183, 2010, p. 86-103.

18. Richard Hoggart, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Gallimard-Le Seuil, « Hautes Études », Paris, 1991.

19. Florence Weber, *Le Travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, INRA-EHESS, Paris, 1989.

Malgré les transformations des classes populaires, alimentées notamment par la scolarisation croissante et l'élargissement de l'espace social de référence qu'elle porte²⁰, les récits des joueurs sont fortement marqués par cette injonction à la fidélité. Il est révélateur, *a contrario*, que pour les enquêtés aux origines sociales plus élevées, la crainte de la « jalousie » soit absente. Ainsi, la fidélité à son passé à travers l'attachement maintenu à la famille, aux amis et relations de voisinage semble être un sujet d'autant plus sensible que les jeunes footballeurs sont issus des milieux populaires et qu'ils doivent souvent répondre à la double injonction de « réussir » sans « trahir ». À l'image des lycéens issus d'un quartier populaire étudiés par Stéphane Beaud²¹, ces apprentis footballeurs vivent la menace de l'accusation de la « trahison », alors que leur investissement footballistique implique une certaine mise à distance des attaches locales, notamment amicales.

LA VOCATION À L'ÂGE DE LA JEUNESSE

L'engagement dans la formation agit de manière très nette sur les relations familiales et les investissements scolaires, les jeunes du centre s'inscrivant de plus en plus dans ces espaces en tant qu'apprentis footballeurs. Mais parmi les scènes sociales qu'ils fréquentent, ce sont sans doute la formation sportive et la sociabilité amicale liée à leurs groupes d'âge qui apparaissent spontanément comme les plus potentiellement contradictoires. Alors que la formation exige engagement dans le travail et ajourne-ment des plaisirs, les représentations actuelles de la jeunesse ont en commun d'en exclure l'ascétisme en associant fréquemment cette classe d'âge à la fête, à l'alcool ou à la violence²². Les relations amicales et certaines activités associées à leur classe d'âge (sorties nocturnes dans des bars ou boîtes de nuit, par exemple) sont d'ailleurs le domaine qui concentre les craintes des formateurs d'un détournement des apprentis de l'effort sportif. « C'est l'âge dangereux », disent parfois les entraîneurs en évoquant la période finale de la formation. On comprend d'autant mieux cette crainte que l'on sait que, à l'âge où les membres du club

20. Gérard Mauger, « La reproduction des milieux populaires "en crise" », *Ville-École-Intégration Diversité*, n° 113, juin 1998, p. 6-13.

21. Stéphane Beaud, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, Paris, 2002.

22. Muriel Darmon, « Des jeunesses singulières. Sociologie de l'ascétisme juvénile », *Agora débats/jeunesses*, vol. 3, n° 56, 2010, p. 49-62.

perfectionnent leurs savoir-faire footballistiques, les groupes de pairs et de relations générationnelles donnent lieu à une sociabilité intense dont le poids se mesure, par exemple, dans l'évolution des pratiques culturelles²³. Les usages du temps et les pratiques de loisirs constituent un lieu de concurrence et de tension potentielles, les jeunes apprentis se trouvant au centre d'un jeu croisé d'influences socialisatrices : les relations amicales et la formation sportive. Leur évolution constitue dès lors un lieu d'observation privilégiée pour interroger l'efficacité du travail d'« ascétisation »²⁴ engagé par l'institution sportive.

L'étude des activités de loisirs révèle, tout d'abord, que les relations amicales des jeunes joueurs ne se limitent généralement pas au cercle des condisciples. Même si ceux-ci occupent une position centrale, notamment pour les pensionnaires de l'internat, les temps de détente (week-end, vacances) sont également l'occasion du maintien de relations antérieures. Les apprentis accordent d'autant plus d'importance à ces relations qu'elles leur permettent une sortie du jeu de la concurrence interne. Ce sont d'ailleurs les copains rencontrés dans leur quartier ou leur village d'origine qu'ils qualifient plus volontiers de « vrais amis ». Ils les apprécient d'autant plus qu'ils peuvent constituer une échappatoire, une occasion de sortie de l'emprise exigeante et concurrentielle de l'institution sportive, de « changer d'air » ou de « parler d'autre chose », comme ils le disent souvent. Dans une certaine mesure, leurs relations amicales extérieures, mais aussi parfois celles entretenues avec les pairs, constituent un « troisième lieu »²⁵ qui échappe aux liens familiaux et à la formation sportive, et permet la mise à distance et le desserrement

23. Leur analyse indique un glissement des différentes influences au profit des liens amicaux (Bernard Lahire, *La Culture des individus*, *op. cit.*, p. 500) et une plus grande autonomisation à l'égard des prescripteurs scolaires et familiaux qui se matérialise par le poids des « loisirs-divertissements » (boîtes de nuit, spectacles sportifs, etc.).

24. Muriel Darmon, « Des jeunesses singulières... », article cité.

25. Si l'on se réfère à la manière dont Nicolas Renahy a utilisé ce concept pour définir la sociabilité de jeunes ruraux d'origine ouvrière : « Entre les liens familiaux, ici synonyme de dépendance prolongée à l'égard des parents, et une position marginalisée sur le marché du travail, l'amitié relève de ce "troisième lieu" décrit par Olivier Schwartz : une tentative de faire "craquer le verrouillage social" de ces enfants d'ouvriers guettés par une reprolétarianisation, la volonté de reconquérir une "faculté de contester les frontières du territoire qui leur est imparti, et de faire reculer les effets de la domination sur leur vie, au profit d'un secteur où ils peuvent s'autoriser à désirer" » (*Les Gars du coin...*, *op. cit.*, p. 258).

provisoire des contraintes footballistiques. Cette sociabilité autorise et encourage également des activités qui constituent souvent des temps de décrochage vis-à-vis de l'ascétisme sportif. Les vacances, en particulier, sont vécues comme des moments de relâche, et les enquêtés justifient abondamment leurs écarts vis-à-vis du mode de vie sportif par le besoin de « se lâcher », de « décompresser », de « déstresser », d'« oublier » les contraintes de la formation et de se « rattraper » par rapport au rythme de vie ordinaire. C'est pour cette raison que le programme d'entretien athlétique délivré aux joueurs pour les vacances, dispositif de colonisation du temps libre par la logique sportive, est très fréquemment ajusté et amendé par les apprentis afin de préserver les temps de décrochage. Sur le ton de l'aveu, ils disent fréquemment faire le programme « à leur sauce » parce que « les vacances sont courtes », qu'« il faut en profiter », et ils disent souvent adopter « un autre train de vie ». Nathanaël, par exemple, reconnaît cette difficulté de la continuité de l'autodiscipline :

« Pendant les vacances on a plutôt tendance à sortir [...], je veux dire, on est ici, surtout ceux qui sont en centre, parce que, bon, on est enfermés toute l'année, et donc l'été on est en vacances. Moi, généralement, on part en camping avec des copains, et donc je dirais qu'on a plutôt tendance à sortir le soir, tout ça. C'est clair que le soir on se couche tard, le matin pour se lever tôt pour faire un footing... il faut se motiver quoi [rire] ! Je sais que personnellement j'ai du mal, mais bon, il faut le faire. Mais bon, moi, le programme, je le fais, mais bon... je complète toujours par d'autres sports, quoi, je reste jamais inactif, je fais beaucoup de sport » (Nathanaël, 16 ans, fils d'un cadre commercial ayant pratiqué le football à un haut niveau amateur et d'une secrétaire).

Comme le suggère Nathanaël, la plupart des apprentis, environ huit sur dix, profitent de ces périodes pour des sorties nocturnes en bar ou boîte de nuit. Très rares sont ceux qui déclarent être dans une abstinence permanente des loisirs qui contreviennent à l'hygiène sportive. Ces sorties constituent des moments de relâchement qui peuvent se comprendre, à la suite de Norbert Elias²⁶, comme des lieux de libération des tensions

26. Dans le cadre de sa thèse du « processus de civilisation », c'est notamment le rôle qu'il attribue aux pratiques sportives quand il affirme que « les tensions mimétiques propres aux activités de loisir et l'excitation qui s'y rapporte, une fois libérée de tout sentiment de peur ou de toute

engendrées par le haut degré d'autocontrainte exigée. Cependant, ces pratiques doivent aussi se comprendre au regard de l'influence socialisatrice des groupes amicaux et des sollicitations dont ils sont porteurs. Cet éclairage est d'autant plus nécessaire qu'il permet de se préserver d'un glissement de l'interprétation vers les catégorisations de sens commun qui tendent à faire des lieux de détente des espaces de « liberté », au sens d'absence de détermination sociale, en opposition à la contrainte explicite liée au travail. Régulièrement, les pensionnaires du centre avancent l'idée qu'ils sont « jeunes » et qu'à ce titre ils peuvent quand même en profiter et faire, *a minima*, « comme les autres jeunes », qu'ils ont à ce titre « le droit de s'amuser ». C'est d'ailleurs ce sentiment d'appartenance qui rend plus facile la verbalisation de ces plaisirs auprès de l'enquêteur. Ces propos révèlent le poids de la « troisième contrainte » qui pèse sur leur comportement, celle qui repose sur leur insertion dans un réseau amical générationnel. Leur participation à ce type de sorties se comprend d'autant mieux que maintenir l'ascétisme en permanence est rendu difficile par les sollicitations amicales et que l'affirmation virile dans des groupes souvent très masculins passe aussi par cette sociabilité festive. Être ascète en permanence, c'est aussi s'exposer à un jeu de désignation négative propre à la logique du groupe de pairs. En particulier, alors que la question des « filles » et des relations amoureuses apparaît centrale dans leurs discussions, s'exclure du jeu de la « drague », ne pas « rentabiliser » leurs capitaux dans les classes du lycée, par exemple, porte un risque de dévaluation auprès des pairs. La volonté de Malek de réserver ses vacances pour ses relations amicales exprime clairement cet enjeu : « Maintenant, je préfère plus aller en vacances avec des copains, des copines. Avant, c'était tout le temps la famille, aller voir la famille, au bled, là-bas. Maintenant, c'est aller découvrir l'Espagne, les filles, les Club Med [rire]. En plus, il y a plus que quinze jours ou trois semaines, donc y a pas trop le temps d'aller jusqu'à la famille là-bas. Faut en profiter un max » (Malek, 17 ans, fils d'un ouvrier ancien footballeur amateur de niveau modeste et d'une mère sans profession).

La réalité de ces pratiques ne doit pourtant pas faire oublier ce qu'elles doivent aux contraintes de la formation (comme le temps disponible limité, le logement sur place ou la dépense physique) et à l'intériorisation d'une autocontrainte qui s'incarne

culpabilité, peuvent servir d'antidote aux tensions, au stress que des contraintes constantes, propres aux individus des sociétés complexes, risquent de provoquer » (Norbert Elias, « Introduction », in Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation...*, op. cit., p. 56 et 57).

dans un sens de l'épargne corporelle. La sociabilité extérieure est donc limitée par leurs conditions d'existence. Comme cela a été souligné, le groupe de condisciples constitue le réseau principal de relations puisque leur vie quotidienne, soumise à des temps sportifs (entraînements, déplacements) et non sportifs (repas, vie en internat, lycée) communs, offre un support central à cette sociabilité. Si les copains extérieurs sont côtoyés plus rarement, la socialisation sportive pousse également à parfois se distancier des fréquentations jugées les plus antinomiques avec l'ascension sportive. Malek, qui a grandi dans un quartier urbain populaire, s'est, par exemple, tenu éloigné de certaines relations :

« Ceux avec qui j'ai bien gardé contact, je sais que c'est pas des mecs, voilà quoi, qui sont méchants ou qui traînent dans la rue ou des trucs comme, qui sont bien, qui eux aussi ont envie de réussir. En qui j'ai confiance quoi, en fait.

Enquêteur. – T'as dû laisser tomber des copains ?

Malek. – Ouais, ouais, ben après, j'ai vu comment ça se passait. Après je me suis dit non, c'est pas intéressant que je reste avec eux quoi. Eux ils ont préféré la rue. »

De la même manière, le récit de Lucas montre comment leur sociabilité leur permet d'échapper à certaines conduites :

« Là, ça doit faire un an, un an et demi que j'ai pas touché une goutte d'alcool. Ben en fait j'ai beaucoup de collègues à moi qui boivent pas, qui... en fait, c'était avant que je buvais, parce que quand je sortais avec mes potes ils buvaient tous, là pratiquement tous mes collègues, ils boivent plus, ce qui fait que je bois pas. Non, moi, je bois pas beaucoup, je bois pas. Si quand je sors, des fois, moi, je fume, mais rarement » (Lucas, 18 ans, fils d'un salarié intermédiaire ancien footballeur amateur de haut niveau et d'une employée).

Leurs affinités électives traduisent le processus de socialisation professionnelle, processus qui les conduit également à accepter l'ensemble de privations qu'implique la dimension chronophage de la formation. Leurs activités de loisirs (sport, shopping, sorties) sont restreintes par l'encadrement institutionnalisé de leur temps ainsi que par leur intériorisation d'un souci du capital corporel. Les activités qui contreviennent à l'hygiène corporelle prescrite sont le plus souvent limitées à des moments distants

des échéances sportives et les apprentis les perçoivent, assez systématiquement, comme des écarts (et donc parfois minimisées auprès de l'enquêteur). Leur consentement à ces contraintes est donc favorisé par l'intériorisation de catégories de perception ajustées à l'exigence d'un usage instrumental intensif du corps.

Le sentiment, fréquemment énoncé par les apprentis, de « passer à côté » de leur jeunesse et de ne pas « profiter comme les autres » illustre bien la manière dont la formation sportive modifie les réseaux de sociabilité et les activités associées. Ces expressions témoignent de cette tension entre le modèle de l'investissement professionnel et les normes de pratiques juvéniles. D'une part, ce sont les privations d'activités, notamment les plus associées à leur classe d'âge, qui alimentent ce sentiment, restrictions auxquelles ils adhèrent au nom de la vocation sportive. Mais, d'autre part, ces déclarations expriment également des aspirations inassouvies alimentées par la force contradictoire des sollicitations d'une partie de leur réseau amical. La comparaison qu'ils établissent très souvent avec les « autres jeunes » témoigne du sentiment d'appartenir à cette classe d'âge et indique combien leur condition d'apprentis, sans les retirer du monde, les place dans une position singulière.

Sans exclure les autres investissements, la formation reconfigure ainsi l'appartenance aux espaces scolaire, familial et amical, et produit un nouvel équilibre entre ces différents lieux d'affiliation. S'objective de cette manière l'emprise grandissante de la logique sportive dans les manières dont les jeunes pensionnaires usent de leur temps et de leur énergie. La socialisation des jeunes footballeurs constitue donc également un travail progressif d'articulation et de mise en cohérence des différents espaces de relations auxquels ils appartiennent. Se manifeste ainsi la « tendance à l'hégémonie »²⁷ d'une institution qui n'est jamais autant visible que lorsqu'elle se heurte à la concurrence d'autres univers d'appartenance. D'une certaine manière, la formation sportive prend la place de « plaque tournante » de la socialisation que l'école tend à assumer pour les adolescents ordinaires, elle devient « à la fois institution de socialisation spécifique et espace de mise en contact et d'articulation des autres formes de socialisation, voire institution évaluatrice des produits des autres instances de socialisation »²⁸. Cette mise en convergence possède une seconde facette : la socialisation sportive se joue

27. Robert Castel, « Présentation », in Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*, p. 34.

28. Muriel Darmon, *La Socialisation*, *op. cit.*, p. 62.

au croisement des différents groupes et instances de socialisation en ce que ces espaces contribuent, chacun à leur manière, à produire une « place à part » pour les apprentis. Les actes réitérés de reconnaissance de leur ascension sportive dans des scènes sociales différentes deviennent un élément de la consolidation de l'attachement à l'investissement sportif. Cette place à part a d'autant plus de chances d'être intériorisée qu'elle est construite par un marquage symbolique qui se répète à l'école, au sein de famille, dans les groupes amicaux et dans les relations de voisinage.

CHAPITRE VIII

UNE FORMATION INCERTAINE

L'apprentissage au FC génère un engagement ascétique dans le travail sportif, il invite les apprentis à sacrifier, au moins en partie, d'autres investissements. Cet engagement dans la course sportive est intense, il est animé par une adhésion vocationnelle à l'activité, mais il est aussi très incertain dans ses débouchés. L'incertitude règne tout au long de l'apprentissage au sein du centre avec d'autant plus de légitimité que le monde sportif tend à transfigurer la précarité structurelle de son marché du travail en une « glorieuse incertitude »¹. Cette propriété différencie la voie sportive des formations académiques. Comme on l'a vu, la formation est comparable au fonctionnement des grandes écoles en ce que son recrutement consiste en un acte d'ordination qui s'attache d'autant mieux les nouveaux entrants qu'elle les consacre². Mais, à la différence des voies de l'élection scolaire,

1. Manuel Schotté, « La "glorieuse incertitude". Genèse et structure du marché du travail athlétique », in Jean-Michel Faure et Sébastien Fleuriet (sous la direction de), *Excellences sportives. Économie d'un capital spécifique*, Éditions du Croquant, Bellecombe-en-Bauges, 2010, p. 89-112.

2. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État*, *op. cit.*, p. 140-162.

l'adoubement sportif reste fragile. Si, lorsqu'ils entrent au centre, les apprentis franchissent la frontière qui les distingue des profanes, celle-ci reste réversible. Leur position s'apparente à celle du funambule, ils sont condamnés à rester en équilibre sur le fil tant qu'ils n'ont pas franchi la barrière qui les sépare du marché du travail professionnel. Le grand nombre d'aspirants au football professionnel en cours de formation fait qu'aucun des apprentis n'a d'assurance sur son devenir. La formation est alors un lieu de sélection et de classement qui alimente une concurrence interne particulièrement vive. Si les grandes écoles donnent parfois lieu à un travail de hiérarchisation et de mise en concurrence de leurs membres – à l'image de la « machine à classer » que constitue l'ENA –, l'élection initiale, le titre ou le statut qu'elles confèrent (comme celui de haut fonctionnaire) permet à nombre de pensionnaires de se tenir à distance de la compétition pour l'obtention d'un rang élevé³. Ici, sans aucune certitude sur la rentabilité professionnelle de leur formation, les jeunes apprentis sont fortement soumis à la logique concurrentielle. L'exigence ascétique, celle d'une lutte *sur soi*, d'un dépassement de soi, se combine avec l'impératif de compétition avec les *alter ego*, c'est-à-dire d'une lutte *pour soi*. Cet impératif constitue l'un des ressorts centraux de leur socialisation professionnelle. L'incertitude et la concurrence, par leur triple effet de normalisation, de fragilisation et d'individualisation, structurent le rapport que les apprentis footballeurs constituent au métier.

« RIEN N'EST GAGNÉ »

L'apprentissage au centre de formation ne se résume pas à la correction des gestes ni à la surveillance des comportements, il est également l'occasion d'un travail continu d'évaluation et de hiérarchisation des jeunes qui suivent la formation. Ces opérations sélectives structurent la vie en apprentissage et produisent un calendrier parallèle à celui des échéances compétitives : celui des classements, gratifications et sanctions internes. Leur intensité et leur permanence reposent sur deux opérations principales, la composition des équipes et la distribution des contrats de formation. Chaque promotion est, toutes les semaines, soumise à un type de classement public : la composition d'équipe. À une fréquence soutenue, certains sont promus (les titulaires des équipes, les joueurs surclassés au niveau supé-

3. Jean-Michel Eymeri, *La Fabrique des énarques*, Economica, Paris, 2001.

rieur, les capitaines), alors que d'autres occupent les positions les moins enviables (les remplaçants et les non-convoqués). À partir de 15 ans, les contrats de formation deviennent un nouvel étalon de la position de chacun et de la reconnaissance obtenue auprès du club. L'octroi d'un contrat et la nature de celui-ci sont alors des puissants outils de différenciation entre les apprentis. Cette reconnaissance au sein du club peut, de plus, se trouver renforcée par les sélections en équipe de France jeunes, sélections qui contribuent à asseoir la position de ceux qu'elles consacrent. Cet ensemble d'attributs distinctifs stimule d'autant plus l'engagement sportif des apprentis qu'ils sont remis en jeu avec une grande régularité.

Ces opérations de classement n'auraient toutefois pas cette puissance, c'est-à-dire la faculté à générer l'engagement des apprentis dans la lutte interne, si elles n'étaient pas arrimées à la double incertitude qui caractérise la condition d'apprentis footballeurs. Les jeunes du centre sont très sensibles aux différents signes d'élection ou de déclassement parce qu'ils sont perçus comme des indices de leur chance de ne pas subir le processus d'écrémage progressif interne au club. Être nommé titulaire régulièrement ou, mieux, obtenir un contrat de formation en sont les meilleures garanties. Le haut degré de sélectivité interne donne toute sa force au travail d'évaluation des formateurs et constitue un ressort important de leur pouvoir. De plus, même lorsque les apprentis parviennent à passer les filtres sélectifs internes, ils restent confrontés à la forte incertitude des débouchés professionnels. La signature d'un contrat « pro » à l'intérieur du club est loin d'être garantie. Pour les générations étudiées au FC, un joueur âgé de 15 ans avait en moyenne un peu moins d'une chance sur six d'entrer à terme dans l'équipe phare du club⁴. Cependant, la possibilité d'une professionnalisation réussie ne se réduit pas au seul club puisque, parmi les joueurs enquêtés ayant terminé leur formation, près de la moitié (environ 44 % au total) étaient sous contrat dans un club professionnel en 2006-2007 (c'est-à-dire une, deux ou trois années après la fin théorique de leur formation). Ce calcul d'une proportion de professionnels n'est qu'un indicateur partiel qui doit être manipulé avec précaution du fait de l'instabilité des carrières et de la délimitation poreuse de la population des « pros »⁵. Il indique

4. Pour les cinq générations arrivées au terme de l'apprentissage entre 2002 et 2005.

5. Le brouillage de la frontière entre les mondes « professionnel » et « amateur » fait que le contrat professionnel n'enferme pas toutes les formes de pratique footballistique rémunérée. De plus, les modes de

toutefois le degré d'incertitude auquel sont confrontés les apprentis. Cette situation est loin d'être propre au FC puisque le système de formation dans son entier produit un grand nombre de laissés-pour-compte. Les données existantes sont variables, mais elles se situent dans une fourchette allant de deux à quatre apprentis sur dix devenant des professionnels⁶. Selon la Direction technique nationale en charge de la formation au sein de la FFF, les apprentis sous contrat de formation auraient une chance sur trois de devenir professionnels en Ligue 1 et 2. Mais ceux sans contrat, sous convention de formation⁷, n'auraient plus qu'une chance sur quatorze. Ces taux s'expliquent aisément par la dissymétrie entre la population en cours de formation et le marché du travail professionnel. En 2005, par exemple, la Ligue de football professionnel comptabilisait 1 960 joueurs sous contrat, dont environ près de la moitié étaient des apprentis sous contrat de formation. Aussi, même si cette incertitude affecte inégalement les apprentis (les joueurs ayant obtenu un contrat de formation ou accumulé les sélections nationales sont davantage protégés), l'incertitude de la professionnalisation reste forte pour tous. Dans ma population, par exemple, même parmi les mieux lotis (ceux qui sont « internationaux », sélectionnés en équipe de France, et ceux qui sont sous contrat de formation), l'accès au professionnalisme n'a concerné qu'un peu plus d'un joueur sur deux. Si les chances ne sont pas équivalentes pour chacun, elles restent incertaines pour tous, et les effets de cette incertitude pèsent donc sur l'ensemble des pensionnaires du centre. De plus, du fait de la longueur de leur formation, des évolutions athlétiques de ces adolescents, des risques corporels de l'apprentissage, de la relative faiblesse des inégalités de compétences entre des individus fortement sélectionnés, les joueurs ont pu connaître des variations importantes de leur position respective. Rares sont les joueurs qui ont connu

calcul peuvent beaucoup varier selon le choix de la population d'apprentis étudiée (ensemble des inscrits en centre ou apprentis arrivés en fin de formation) et le choix de la population de professionnels (limitée à la France ou non, incluant ou non les contrats fédéraux).

6. L'UNFP évalue à 20 % le pourcentage des joueurs issus des centres de formation qui accèdent au professionnalisme en Ligue 1 ou 2 (cf. Yvon Collin, *Quels arbitrages pour le football professionnel? Les problèmes liés au développement économique du football professionnel*, rapport d'information au Sénat, 2004).

7. *Foot mag*, le magazine de la FFF, n° 6, février 2009, p. 33-35. En France, les clubs de Ligue 1 et 2 n'absorberaient chaque année qu'environ 75 apprentis issus des centres alors qu'ils sont environ 250 à arriver en fin de formation (*ibid.*).

un parcours linéaire, sans connaître de remise en cause plus ou moins forte de leur statut. Chez ceux arrivés en fin de formation, un certain nombre ont même été sérieusement menacés d'éviction à un moment donné de leur parcours, alors que d'autres connaissent des déclassements significatifs, passant de titulaires internationaux à la position de remplaçant régulier sur la voie de l'exclusion. Le parcours de Kevin, que présente son entraîneur, illustre de façon spectaculaire cette absence de garantie durable :

« Kevin, c'était le meilleur joueur, certainement le meilleur joueur offensif, en 10, quand il avait 12, 13 ans sur le plan national. Voire plus. Parce qu'il avait été primé de partout, dans tous les tournois. Mais lui aussi, c'est un gars qui souffre d'un gabarit très moyen. Et d'une lenteur... voilà quoi. Lui, il est resté sur un jeu de 12 ans. Il a pas évolué. Donc... c'est très décevant. Il est dépassé, là. [...] Mais pour le très haut niveau, je suis, malheureusement, je suis très inquiet. Très inquiet. Mais bon, pour le haut niveau, il... il a fait une très très belle carrière de gamin, il a fait une carrière de préformation, et il a pas confirmé parce qu'il a pas le gabarit, il a pas la vitesse. [...]. Il a un contrat d'espoir, parce qu'à l'âge où on l'a fait signer tout le monde le voulait, hein. Et bon... Comment il va rebondir derrière si le football ne lui apporte pas ce qu'il espère ? C'est assez triste. Et inquiétant. »

Cet apprenti de 17 ans, fils d'un ouvrier ayant fréquenté le plus haut niveau amateur, a été repéré par de grands clubs européens et élu meilleur joueur de plusieurs tournois internationaux à l'âge de la préformation, avant d'être international et de signer le contrat le plus valorisé (un contrat « espoir » de cinq ans). Il ne sera pourtant pas conservé par le club à la fin de sa formation.

Parce qu'il est incertain, que son anticipation est difficile, cet avenir est omniprésent. En rappelant régulièrement à leurs élèves que, malgré leur sélection, « rien n'est gagné », les entraîneurs ne font que renforcer la construction d'un rapport tendu et inquiet à l'avenir. Désignés comme des « espoirs » du club, ils sont placés dans l'attente fébrile de la validation de leur « potentiel ». L'avenir pèse de tout son poids sur leur présent, il vient conforter leur immersion dans la performance sportive et les engage dans une lutte concurrentielle avec les pairs. Insérés dans un univers où les places sont rares, les apprentis footballeurs intériorisent au cours de leur long apprentissage une vision hiérarchisée et hiérarchisante du groupe auquel ils appartiennent. Il n'est alors

pas surprenant qu'ils décrivent souvent l'atmosphère du club comme contaminée par un climat de méfiance et de suspicion qui affecte jusqu'aux relations entre les parents des jeunes du club. Cette ambiance est le fruit d'une formation qui forge un rapport évaluatif, agonistique et concurrentiel aux pairs. Les entraînements sont le cadre principal où ce rapport aux pairs s'actualise et se traduit en manière de jouer. Pour ces affrontements directs, les joueurs ont appris, selon leurs expressions, à « ne pas être gentils », à « ne pas se faire de cadeaux », à importer dans les entraînements leurs dispositions compétitives et combatives. Le récit de Romuald, par exemple, illustre cet apprentissage :

« Les copains, tu peux en avoir mais bon, sur le terrain, ici, t'en as plus hein, c'est chacun pour soi après, c'est... Quand on est 20, 22 pour avoir sa place, y a 11 titulaires et 14 sur la feuille de match, donc y en a 10 qui rentrent chez eux, donc t'es obligé sur le terrain d'être plus agressif, plus sérieux, sinon tu passes pas, tu joues jamais. C'est pas la même ambiance que dans les petits clubs, ça a rien à voir. [...] Quand je suis arrivé, là j'ai été un peu surpris parce que moi j'avais des copains, on discutait, c'était quand même bien, y avait pas de concurrence parce qu'on jouait tout le temps le week-end. [...] Et là, c'est vrai que c'est un peu plus dur, là, ça tacle à l'entraînement, enfin on le voit à l'entraînement, c'est un peu plus rugueux tout ça, tandis que moi, à l'entraînement, y avait pas de tacles comme ça. Jamais je tacle, non, non, je savais que je jouais le dimanche, donc j'avais pas de souci à me faire. Mais bon, c'est vrai que j'étais un peu surpris, j'étais un peu timide déjà quand je suis arrivé parce que moi... C'est vrai que je me suis fait un petit peu marcher sur les pieds au départ parce que tu veux être gentil avec tout le monde, t'intégrer mais... Faut pas, quoi. Faut se faire respecter parce que sinon ça prend des proportions et on te mange, hein. Les gars, ils vont dire "il a pas de caractère" et bim ! Ils vont prendre ta place et toi tu joues pas les week-ends, faut prendre du caractère » (Romuald, 17 ans, au club depuis deux ans, fils d'un agriculteur, ancien footballeur de niveau modeste et d'une employée).

Cet apprenti énonce, de manière assez synthétique, les vertus qui structurent ce nouveau rapport aux partenaires. Aux qualités du débutant qu'il était (« gentil », « timide »), il oppose l'importance d'un engagement physique (« agressif », « rugueux ») qui s'exprime dans l'introduction des tacles lors des exercices. La

force de la logique concurrentielle se traduit également dans la manière dont elle imprime sa marque aux réseaux de sociabilité. Comme les apprentis le déclarent, et comme le confirment les observations, leur sociabilité tend à être délimitée par la concurrence et à être construite en fonction des postes à l'intérieur de l'équipe. Ne pas être en compétition pour des places identiques dans l'équipe constitue un quasi-préalable à la constitution d'affinités. Les partenaires ne sont pas systématiquement une « menace », mais les concurrents directs peuvent plus difficilement être des « copains ». La force de la logique concurrentielle se révèle donc dans la manière dont elle structure les groupes de pairs.

Le mode de fonctionnement du centre met donc en œuvre un travail continu de classement. Il hiérarchise les aspirants de manière régulière et répétée à travers la distribution de places et d'honneurs. L'incertitude, organisée, des devenirs assure à ce classement sa force symbolique, elle facilite l'intériorisation par les apprentis d'un souci permanent du rang et de la comparaison entre pairs. Ce processus de classement est également global. Les procédures d'évaluation et de hiérarchisation tendent, en effet, à englober la personnalité dans son ensemble à travers l'exigence de la « passion » et de l'engagement « entier » des aspirants⁸. À l'instar des institutions disciplinaires décrites par Michel Foucault, le centre de formation « compare, différencie, hiérarchise, homogénéise, exclut »⁹. Le classement est un outil disciplinaire, il est source de normalisation parce qu'il stimule la conformation des comportements aux injonctions de l'instance de formation. La mise en concurrence constitue un ressort central de son pouvoir, l'écroulement progressif des effectifs assurant la dépendance à l'égard des formateurs.

QUAND LA VOCATION ENTRE EN CRISE

L'apprentissage du football professionnel, en associant investissement vocationnel et incertitude des perspectives de carrière, fragilise également les membres de la formation. Les récits des apprentis sont fréquemment émaillés de description de périodes vécues douloureusement durant lesquelles ils ont remis en cause, de manière plus ou moins durable, leur engagement. Ils relatent très fréquemment ces moments où ils ont « failli craquer » et

8. Pour l'analyse du rôle normalisateur du classement dans une formation d'élite : Jean-Michel Eymeri, *La Fabrique des énarques*, *op. cit.*

9. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 215.

durant lesquels ils ont été tentés par l'abandon et l'auto-élimination (l'envie de « tout lâcher ») afin de fuir les conditions d'existence offertes par le centre. Très rares sont, en réalité, les joueurs qui font un récit sans heurt de leur formation et qui n'ont pas connu ces crises de la vocation. Ce constat rejoint celui établi par Didier Demazière et Benoît Csakvary qui, observant le poids de l'incertitude sportive dans la formation des joueurs professionnels, en concluaient qu'il n'y a « rien d'étonnant alors à ce que les joueurs professionnels racontent leur préparation au métier comme une succession d'épreuves multiples qu'il leur a fallu surmonter », ces « épreuves » constituant « autant de risques de plonger dans des périodes de doute, voire de dépression »¹⁰. Plus précisément, ces moments sont révélateurs des deux logiques qui structurent la formation, celle d'« ascétisation » et celle de précarisation. Elles sont les ressorts de crises de la vocation qui peuvent être des crises d'ajustement ou de déclassement.

La première année de formation est souvent celle où ces crises sont le plus fréquentes et le plus fortes. Elle est souvent qualifiée par les enquêtés d'année « la plus dure », qui nécessite une « adaptation ». Laurent raconte ainsi son arrivée à 14 ans au club : « C'est vraiment dur la première année, déjà, c'était l'internat, donc déjà, c'était pas évident, et j'en ai vu plein qui craquaient quoi. Plein qui pleuraient le soir et tout. » Ces crises sont révélatrices de l'ajustement progressif qu'exigent les nouvelles conditions de pratique et d'existence de la part des apprentis (vie en internat pour une partie d'entre eux, centration sur l'apprentissage sportif, acceptation d'une discipline stricte et des relations de concurrence pour tous). Elles sont un indice de ce travail d'ajustement aux impératifs de l'ascétisme sportif. Ces situations de malaise peuvent alors être interprétées comme des exemples de ces « crises d'adaptation, crises du lien ontologique ou de la connivence ontologique entre l'incorporé et la situation nouvelle », que Bernard Lahire juge « nombreuses, multifformes, et qui caractérisent la condition humaine dans des sociétés complexes, plurielles et en transformation »¹¹. Malgré le processus de sélection qui permet le recrutement d'une population relativement prédisposée et qui limite la force des crises et l'importance des abandons, il est évident que les conditions de la formation ne sont pas analogues à celles de la vie antérieure des apprentis. Les joueurs se trouvent confrontés à une expérience de formation potentiellement désajustée à leurs dispositions

10. Didier Demazière et Benoît Csakvary, « Devenir professionnel », *Panoramiques*, n° 61, 2002, p. 91.

11. Bernard Lahire, *L'Homme pluriel*, op. cit., p. 57.

incorporées, qui exigent de ne pas confondre la propension des acteurs à éviter les situations problématiques parce qu'elles sont porteuses d'un risque de désajustement et « les situations réelles qui ne permettent pas toujours de tels évitements et ne laissent pas vraiment le choix aux acteurs »¹². C'est bien dans cette situation que se trouvent les apprentis qui ont dû accepter de quitter, à regret, le foyer familial, qui se trouvent contraints de limiter certains de leurs investissements sociaux (amicaux, par exemple), et qui doivent faire face à un encadrement dont la discipline est souvent inédite pour eux.

Ces moments de malaise ont parfois un autre élément déclencheur important : le déclassement sportif. Les moments de mal-être des enquêtés sont, en effet, souvent liés à une remise en cause sportive, à une chute plus ou moins brutale et durable dans la hiérarchie interne du club : perte d'une place de titulaire ou répétition d'une mise à l'écart du groupe lors des compétitions, accumulation de critiques verbales des entraîneurs, arrêts prolongés en raison d'une blessure. L'entretien réalisé avec Stéphane donne à voir un cas exemplaire de ce type de situation de déclassement. Rarement titularisé au sein de son équipe, Stéphane vit un déclassement pénible par rapport à la saison précédente où, généralement titulaire, il avait parfois été nommé capitaine. Il vit, au moment de l'enquête, une saison où se succèdent les moments difficiles selon les aléas de sa position sportive :

« Dès fois, j'en ai marre. Dès fois, tu te dis : "Ah ouais, j'arrête, hein." Ah, ouais, tout le monde s'est dit ça au moins une fois. Non, moi, à chaque fois, j'essaye de me reprendre. Y a eu des moments durs, la première année, j'ai eu dur, cette année, souvent, je joue pas, j'ai eu des moments difficiles hein. Au début de l'année, j'ai eu un moment difficile où j'étais blessé. Après je suis bien revenu, j'ai joué. Après il m'a renlevé, ça y est je retombe dans une phase, c'est vachement difficile, hein [...]. Donc à la fin de l'année, mon contrat se termine, donc j'ai pas le choix. Donc j'essaye de faire abstraction de tous ces problèmes. Mais des fois c'est difficile » (Stéphane, 17 ans, interne, arrivé au club à 14 ans, scolarisé en première ES, fils d'un chirurgien qui n'a jamais pratiqué le football et d'une infirmière).

Le déroulement de l'entretien lui-même porte la trace des tensions qui animent Stéphane : trouvant à cette occasion une offre d'écoute, il évoque très longuement ses doutes et ses

12. *Ibid.*, p. 56.

craintes sportives liés à sa situation (l'entretien dure deux heures et demie), heureux qu'il est de « vider son sac ». Si ces moments sont douloureux pour les enquêtés, c'est en raison du décalage que produisent ces déclassements entre des attentes incorporées et une situation présente porteuse de sanctions sportives. La violence du déclassement est d'autant plus forte que les actes de consécration, petits ou grands, vécus depuis le plus jeune âge et tout au long de l'apprentissage leur ont inculqué le sens de l'appartenance à une élite sportive. L'intériorisation de ce sentiment s'observe aussi chez les joueurs qui, comme Jules, ont été évincés du club après un long parcours de formation. Arrivé au club à 14 ans, il en est sorti sept ans plus tard sans contrat professionnel. Alors qu'il a été longtemps capitaine et souvent surclassé, son déclin sportif s'est étalé sur les deux dernières années de sa formation. Progressivement mis à l'écart des équipes, il a vécu très douloureusement cette période dont la violence ressentie est significative de la vocation qu'il avait intériorisée :

« Moi, ils m'ont un peu viré comme un malpropre. Moi, vraiment à la fin, j'étais un peu un paria quoi. C'est vrai que ça, j'en garde un très très mauvais souvenir. [...] Si tu veux, en fait, moi j'ai toujours été dans toutes les catégories, j'ai toujours été un peu capitaine, un peu leader, moi, j'ai jamais été trop mis, jamais connu ce rôle de remplaçant ou machin bon. Puis bon, surtout, j'étais, les gars m'estimaient bien quoi [...]. J'ai joué en CFA, j'ai même eu, y a eu un jour où y a eu pas mal de blessés en pro, j'étais limite de partir, alors c'est vraiment des trucs. [...] Mais à la fin, voilà, je jouais même plus en DH [division d'honneur], voilà, ils donnaient la liste, j'y étais même pas [...]. Et alors, le truc le plus terrible qui m'est arrivé, alors j'étais parti faire un de ces matchs bizarres, et je me suis retrouvé, il donne la composition de l'équipe, il avait pris plein de 18 ans et tout ça, et j'étais même pas titulaire quoi. Donc à la fin, là je me suis dit "mais alors là, c'est la fin des marrons quoi !" Et donc effectivement, et là je m'étais quand même senti hypervexé quoi. [...] C'est vrai que ça a commencé à, bon, là, j'ai quand même compris que, bon, voilà... Mais bon, on a du mal à s'y faire quoi, le coach qui t'adulait ou qui te faisait la tape dans le dos, avec qui tu pouvais discuter de tout et de rien, voilà il te regarde... hein bon. T'es plus dans le coup là. »

La dureté de cette « destitution » passe, notamment, par la perte d'intérêt des entraîneurs à son égard. Perte qui constitue un premier acte de « dé-consécration ». Suite à cette éviction,

la résistance de la croyance en la vocation de cet apprenti le porte à essayer durant deux années malheureuses de poursuivre son parcours en s'engageant dans deux clubs en tant qu'amateur. Lassé par ces échecs, il met finalement un terme à sa carrière.

Parce que la formation est à la fois exigeante et concurrentielle, elle mène régulièrement à deux formes de crise de la vocation. L'addition de ces crises met particulièrement en danger l'engagement. Ainsi, si Gabriel dit avoir vécu « l'enfer » lors de sa première année au club, c'est qu'à la confrontation avec un nouveau cadre de vie s'est jointe l'absence de reconnaissance sportive. Son récit témoigne de l'intensité du malaise que provoque ce double désajustement :

« Je me souviens, la première année, ça a été l'horreur. Ah, ouais, c'était l'enfer. Déjà, ça faisait loin, puis bon, quand on arrive ici, on connaît personne. Tous mes copains d'avant, ils s'étaient mis un peu à l'écart, tout ça. L'entraînement, ça se passait pas bien, y avait des fois j'avais envie de craquer quoi. Et puis finalement, j'ai eu peut-être un petit redressement de barre à la fin de la saison qui m'a permis d'être gardé.

Enquêteur. – La première année, c'était la plus dure pour toi ?

Gabriel. – Ah ouais, la plus dure, ouais. Puis psychologiquement, physiquement, partout, quoi. Ah ouais, je voulais arrêter, quoi. Je voulais rentrer chez moi et partir, quoi. Donc y a des fois, j'ai serré les dents, puis maintenant, c'est passé, quoi. [...] La première année, c'était tellement. [...] Qu'est-ce qu'il m'avait dit l'entraîneur ? Si, que je servais à rien. Que j'y arriverais jamais, des choses comme ça, quoi. Heureusement qu'on en a des critiques, de toute façon, mais bon, de là à dire : "Pourquoi t'es venu ici, ça sert à rien" » (Gabriel, 17 ans, interne, entré à 14 ans au club, fils d'un artisan qui n'a jamais pratiqué le football et d'une commerçante).

On voit de quelle manière, dans son cas, les effets de la violence des critiques dont il est l'objet se conjuguent à l'éloignement spatial avec le milieu familial et amical. Ainsi, malgré la forte sélection des aspirants, la formation ne constitue pas, tant s'en faut, l'expérience permanente d'un enchantement, de l'adéquation entre les produits de leur socialisation passée et les contraintes de l'instance de formation. Leur socialisation sportive ne se réalise pas sans heurt et donne toute son importance aux réseaux de soutien familiaux et amicaux.

« ILS N'ONT PLUS L'AMOUR DU MAILLOT »

Si la lutte concurrentielle fragilise les apprentis, elle constitue également un moteur d'individualisation. En orientant les apprentis vers des débouchés à la fois rares et individuels, elle agit fortement sur les rapports aux pairs et au club dans le sens d'une individualisation accrue, c'est-à-dire vers le développement d'une perception en termes d'intérêts propres et exclusifs. La formation est ainsi le lieu où se forge une certaine manière de penser la carrière de footballeur et de se projeter sur un marché du travail.

Inserés dans une organisation hiérarchisante et sélective, les joueurs se trouvent engagés dans une course au « temps de jeu » dans laquelle ils intériorisent l'impératif concurrentiel selon lequel « il faut gagner sa place », comme ils le répètent souvent. Parler en ces termes, c'est utiliser une catégorie de perception porteuse d'une représentation individualisée de la formation. Ce ne sont plus seulement la victoire et le résultat qui importent, mais aussi la participation à la rencontre, la performance personnelle et, au final, l'évaluation de l'entraîneur. La comptabilisation précise que les jeunes joueurs font des titularisations, comme des signes d'élection particuliers (surclassement, capitaneat), illustre bien leur intériorisation de ce type de rapport à l'activité. On comprend que leurs espoirs pour les saisons à venir sont doubles, compétitifs (remporter un titre national par exemple) et internes (obtenir des titularisations, être conservé par le club). Soumis à des évaluations individualisées et immergés dans cette concurrence, les apprentis intériorisent progressivement une nouvelle propension à percevoir la pratique en termes de carrière personnelle. En faisant de l'intérêt du partenaire une menace potentielle sur le sien propre, la pression concurrentielle tend à exacerber la logique individualisante. Les apprentis intériorisent donc une perception de la pratique qui, ajustée aux lois de cet espace, est vécue comme une rupture avec les modalités anciennes de jeu. Ici, on travaille « pour soi », voire « chacun pour soi », disent-ils souvent quand ils décrivent les différences principales avec leurs clubs amateurs précédents. Sur ce plan, la socialisation professionnelle des footballeurs est donc particulièrement ambivalente puisqu'elle forme aussi à un travail collectif qui sollicite le dévouement à l'équipe. Cette dualité doit se comprendre par le fait que si le centre vise la production de joueurs performants, celle-ci passe nécessairement par la construction d'équipes compétitives. Pour cette raison, l'expression des ambitions personnelles lors des entretiens est souvent

faite par les apprentis sur le mode de l'aveu et du dévoilement. La mauvaise conscience qui accompagne ces déclarations, voire le double langage¹³ à propos de l'intérêt porté au sort de l'équipe et à ses performances individuelles sont le produit du conflit entre deux modèles de comportements, l'un fait de solidarité et d'esprit d'équipe, l'autre orienté vers l'imposition de soi dans un espace concurrentiel. Cette situation explique l'amplitude du travail de sanctuarisation de la compétition réalisée à l'intérieur du centre et l'opposition récurrente qu'opèrent les formateurs entre le temps de l'apprentissage individuel (la semaine) et celui de l'engagement collectif (le week-end). La ritualisation du collectif lors des matchs (échauffement commun, isolement du groupe, etc.) et la consécration de ces moments comme un temps à part ont pour fonction de faciliter la mise en suspens des dispositions concurrentielles lors des compétitions. Elles permettent d'atténuer les forces contradictoires de la concurrence par l'intériorisation d'un « esprit d'équipe ». Actualiser un rapport agonistique aux pairs ou faire preuve d'un rapport individualiste au jeu durant le match ne peuvent être que des pulsions réprimées ou coupables.

Un autre indicateur du processus d'individualisation qu'entraînent les conditions de formation est révélateur du mode d'appartenance au club : le recours aux agents sportifs. L'émergence et la généralisation de ces intermédiaires depuis les années 1980 ont constitué l'un des signes les plus patents de la transformation du métier de footballeur¹⁴. Comme le notaient Jean-Michel Faure et Charles Suaud, cette nouvelle norme professionnelle est l'indicateur le plus sûr du processus d'individualisation des stratégies des footballeurs produite par « l'imposition d'une logique de marché qui développe une concurrence grandissante entre sportifs »¹⁵. Or, le recours aux agents s'étend à la population en formation puisque, entre 15 et 17 ans, quatre apprentis du

13. Sur la manière dont une socialisation professionnelle contradictoire peut générer un double langage : Guillaume Malochet, « À l'école de la détention : quelques aspects de la socialisation professionnelle des surveillants de prison », *Sociologie du travail*, vol. 46, n° 2, 2004, p. 168-186.

14. La Fédération internationale (FIFA) dénombrait 39 agents (individus ou sociétés) en France en 1999, elle en comptabilisait 142 en 2005. L'extension du nombre d'agents licenciés par les fédérations est d'ailleurs un mouvement observable dans les principaux pays européens (on en compte près de 260 en Angleterre et près de 150 en Espagne).

15. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit., p. 233.

FC sur cinq ont établi une relation avec un intermédiaire¹⁶. Dans la plupart des cas, leurs parents ont été sollicités par plusieurs agents proposant leurs services, notamment lors de sélections en équipe de France ou avant la signature d'un premier contrat. Cette relation avec un intermédiaire est à la fois un vecteur et un indicateur de l'intériorisation des règles qui régulent l'espace de la formation et qui en font un marché concurrentiel. Elle est le témoin de leur initiation précoce au mode de régulation du marché du travail footballistique. Les attentes des apprentis à l'égard de ces agents sont révélatrices du rapport au club qu'ils ont constitué. D'une part, ils attendent de l'agent qu'il soit un intermédiaire faisant, si nécessaire, valoir leurs compétences sur le marché des clubs formateurs (en cas d'éviction prématurée) ou directement sur le marché du travail. Le club formateur est donc pensé comme une étape plutôt que comme le lieu d'un attachement durable et les pensionnaires sont portés à entretenir un rapport davantage instrumental et stratégique à celui-ci plus qu'à développer un lien de dévouement. Les agents, se faisant parfois les relais des sollicitations du marché, contribuent d'ailleurs à faire que les joueurs sont davantage intégrés à un marché qu'à une entité sportive particulière. En l'absence de contrat signé avec le club, les joueurs peuvent, comme le montre l'exemple de Thomas, être tentés par des offres extérieures :

« Le moment le plus dur où j'ai été au FC, ça a été je pense en fin de saison dernière où, de janvier à juin, j'avais fait vraiment une deuxième partie de saison, enfin pour moi j'ai explosé quoi. Enfin pour moi, j'ai fait une très bonne moitié de saison, deuxième moitié de saison et je pensais que le FC allait me faire signer un contrat. [...] Donc bon, c'est que partie remise parce que normalement je dois signer au mois de décembre, mais bon... Ouais, ça a été dur quand même parce que je m'attendais vraiment à pouvoir signer [...]. Mais bon, comme j'ai dit, je continue à bosser pour pouvoir signer au mois de décembre, c'est mon objectif maintenant. En fait, ce qu'il y a, c'est qu'ils m'ont proposé ça parce que... à mon avis, ils avaient peur que je parte s'ils me proposent pas de contrat tout de

16. Cet investissement de la formation par les agents ne s'explique pas par la recherche de gains immédiats car ils ne sont rémunérés qu'à la signature d'un contrat professionnel. Ils recherchent, en multipliant les contacts, à s'associer à des apprentis qui pourraient devenir professionnels et leur assurer ainsi une rémunération dans l'avenir. On comprend dès lors que nombre de joueurs se plaignent du manque d'accompagnement de leur agent ou craignent son désinvestissement du fait de leur important portefeuille de joueurs conseillés.

suite, et d'ailleurs j'ai eu des propositions et... j'ai été tenté de partir parce que j'avais quand même des grosses propositions ailleurs. J'ai été tenté à partir puis j'ai dit: "Non, c'est plus raisonnable de rester là encore cette saison", parce que je suis encore un peu jeune et tout. [...] Bon ben, maintenant, on va voir ce qui va se passer, mais bon, j'espère quand même signer au mois de décembre. Sinon, si je signe pas au mois de décembre, j'aurai de gros regrets de pas être parti. J'aurai eu... enfin pas, pas l'impression de rester une saison dans le vide parce que j'aurai quand même bossé avec des entraîneurs qui ont de l'expérience, mais bon voilà quoi, je veux dire, quand même j'aurais pu partir ailleurs, peut-être exploser ailleurs parce qu'on me proposait des contrats de stagiaire pro ailleurs» (17 ans, fils d'un chef de chantier, ancien joueur amateur et président d'un petit club, et d'une employée).

Dans sa situation, il hésite, calcule, soupèse avec ses parents les intérêts et les inconvénients des opportunités qui s'offrent à lui. Il a pensé un temps faire valoir sur le marché de la formation ses compétences afin de gérer ses chances d'accéder au football professionnel. Mais l'espoir d'un contrat, le prestige du FC et la contrainte scolaire le poussent finalement à rester au club. Le récit de Thomas montre bien comment, à travers ces sollicitations extérieures, les apprentis sont en contact avec un marché, un espace d'opportunités, sur lequel ils espèrent pouvoir rentabiliser leur formation.

Les liens que les joueurs établissent avec les agents sportifs sont, d'autre part, motivés par la perspective de la négociation des contrats de formation. Les apprentis et leur famille délèguent cette mission à un « expert » dans l'espoir d'obtenir des garanties contractuelles et financières. L'intérêt accordé aux conditions économiques du contrat est, en partie, le fruit d'une hiérarchie sportive qui s'incarne dans une hiérarchie des contrats et des salaires. Au sein de cet espace, la rétribution financière n'a pas uniquement une valeur en soi, mais elle est dotée d'un sens sportif car les élections et la reconnaissance de la valeur footballistique prennent aussi une forme monétaire. En faisant du salaire un principe de classement et en utilisant aussi l'argent comme outil de sanction ou de récompense (sanctions des manquements au règlement ou en cas d'« avertissement » scolaire, primes pour le gain de compétitions nationales), la formation socialise les joueurs à un espace où les gains financiers constituent un mode de régulation.

Ce double rôle des agents sportifs (négociation du contrat et connexion avec les opportunités extérieures) explique que

leur arrivée dans la formation est généralement perçue par les membres de l'encadrement sportif comme une évolution inéluctable mais regrettable. « Certains sont bien », disent-ils parfois, mais ils regrettent la place prise par leur activité et usent parfois d'un vocabulaire sévère à leur encontre (« parasite », « requin », « proxénète »). Pour beaucoup d'entre eux, les agents sportifs sont portés par un esprit mercantile et l'appât du gain au mépris de l'intérêt réel du joueur. Généralement perçue comme une opportunité par les joueurs, la présence d'intermédiaires est appréhendée par les entraîneurs comme une menace sur leur propre pouvoir et sur le monopole de leur regard expert sur les joueurs. Plus généralement, s'ils sont aussi souvent pris comme cible, c'est qu'ils constituent le maillon le plus visible de la mise en difficulté d'un mode de gestion paternaliste qui, en s'appuyant sur l'adhésion passionnée (contre l'« argent ») et le dévouement à l'égard du club (identifié à une « famille »), a dominé le football professionnel jusqu'aux années 1980. On comprend que ce recours à des intermédiaires heurte les entraîneurs formés au club qui, d'une part, ont connu les prémices du système de formation (un autre « état du marché » pourrait-on dire), et d'autre part ont pu faire leur carrière dans celui-ci et lui doivent donc beaucoup. Ce décalage explique, par exemple, le mécontentement de Christian, entraîneur qui considère que le FC est « son club » et que l'attachement des joueurs est trop faible :

« On est dans notre maison, on est chez nous. C'est important ça. Tu vois l'écusson, c'est pas l'écusson d'un autre, c'est le nôtre quoi. Moi j'ai joué ailleurs, c'était pas pareil. Là, on est chez nous, on a commencé à 16 ans, on a tout connu. [...] Mais c'est plus important pour les vieux, tu vois, ça, c'est une autre différence. Ça a changé. Nous, on était maillot, notre putain de maillot, c'est quelque chose. Nous, c'était quelque chose. Alors qu'ils s'en foutent, les autres. Ils savent qu'ils vont faire dix clubs dans leur carrière, peut-être. Donc ils ont plus l'identité du tout. Ils sont formés là, mais j'en vois qui sont ici en formation, ils sont supporters de Marseille [...]. Nous on est... C'est notre club quoi » (Christian, 47 ans, entraîneur salarié, formé au FC et ancien joueur pro du club).

Ce désarroi montre combien il devient difficile d'entretenir un mode de rapport à la carrière basé sur l'attachement et le dévouement au club, idéal d'un mode de gestion paternaliste. Il rejoint nombre de critiques profanes qui déplorent l'absence d'« amour du maillot » des joueurs professionnels qu'entraînerait un football devenu « business ». Ces discours incriminent alors souvent les

agents et les familles qui seraient portés par une logique cupide ou pointent du doigt les « pros » qui serviraient de modèle de comportement. À rebours d'une lecture moralisante, il convient de souligner combien la formation en tant que telle contribue à mettre en crise le mode paternaliste d'encadrement des joueurs. En accueillant des aspirants dans une formation organisée par la concurrence interne, c'est-à-dire en articulant intériorisation de la vocation et incertitude des débouchés, elle favorise le développement d'une « conscience très forte de la notion de carrière »¹⁷. Un regard historique révèle que si l'instauration des centres de formation « visait, entre autres, à instaurer en douceur et sur le mode paternaliste la filiation du joueur à son club formateur, autrefois imposée par les présidents de manière autoritaire, elle n'a pu, en revanche, maîtriser les effets de la rationalisation plus poussée de l'apprentissage. Autrement dit, le système fédéral, en mettant en place les conditions optimales d'acquisition d'un capital footballistique très performant, va simultanément procurer aux joueurs les moyens de revendiquer la libre disposition de leur force de travail et la possibilité de faire valoir leurs compétences sur le marché des clubs français et européens »¹⁸.

Ce qui apparaît décisif, ce sont donc moins les modèles de comportement que fourniraient les professionnels selon une logique de socialisation anticipatrice que les conditions de socialisation des apprentis, conditions qui déterminent aussi leur manière de regarder ces professionnels. De surcroît, ce mouvement a, sans doute, d'autant plus de force que le système de formation est confronté, en aval, aux évolutions individualisantes du marché du travail (qui impliquent la généralisation des agents sportifs par exemple) et, en amont, aux évolutions de son recrutement social et du niveau de certification scolaire de ses membres. On peut faire l'hypothèse que ce glissement social et la durée croissante de l'exposition à la socialisation scolaire contribuent à l'autonomisation à l'égard du club formateur, ainsi qu'à l'appropriation de la carrière comme lieu de la valorisation de compétences individuelles sur un marché¹⁹. En d'autres

17. Hassen Slimani, *La Professionnalisation du football professionnel*, op. cit., p. 307.

18. *Ibid.*

19. On rejoint ici l'hypothèse formulée par Jean-Michel Faure et Charles Suaud, pour qui ces nouveaux footballeurs, issus des centres de formation, « disposent ainsi des catégories d'analyse nécessaires pour évaluer leur propre position, envisager leur carrière et penser de manière réfléchie les stratégies à mettre en œuvre pour faire valoir

termes, le mode de gestion paternaliste apparaît également désajusté parce que les instances de formation sportives n'échappent pas aux effets souterrains d'un mode scolaire de socialisation qui tend à faire prédominer la compétence individualisée²⁰.

Au final, on voit combien l'expérience de la formation ne peut se comprendre en dehors de l'incertitude et de la concurrence qui la caractérisent. Elles donnent toute son intensité à la course sportive à travers la mise en compétition des pairs. Elles contribuent ainsi à faire que la formation est fréquemment vécue comme l'expérience d'une vie « sous pression ». Elles constituent aussi un puissant ressort d'individualisation et structurent les relations avec les partenaires comme celles entretenues avec le club formateur.

et reconnaître leurs talents» (*Le Football professionnel à la française, op. cit.*, p. 220).

20. Pour une synthèse de ces effets scolaires au sein des classes populaires : Philippe Alonzo et Cédric Hugrée, *Sociologie des classes populaires*, Armand Colin, Paris, 2010, p. 119-123.

CONCLUSION

Notre ouvrage a analysé la manière dont les jeunes aspirants au football professionnel, aux portes du marché du travail footballistique, sont placés dans des conditions sociales qui les investissent fortement dans leur apprentissage tout en rendant très incertaines leurs chances de succès. Ces jeunes sont progressivement plongés dans un monde sportif qui exige un haut degré de dévouement, mais ils restent soumis aux aléas de carrières incertaines. Leur formation ressemble, en effet, à une absorption progressive par un univers professionnel ou, pour le dire autrement, elle donne lieu à la formation d'une *illusio*, une manière de « penser football » qui est le moteur de la somme considérable des investissements nécessaires. L'étude sociologique des conditions qui poussent ces jeunes apprentis à se lancer dans cette course coûteuse et aléatoire invite à rompre avec la double alternative dans laquelle les représentations les plus courantes tendent à enfermer la question.

Tout d'abord, les parcours des « élèves » sportifs donnent lieu à un processus de construction sociale du sens qu'ils donnent à l'activité et du prix qu'ils y accordent. Leur engagement ne peut être compris en s'enfermant dans l'alternative qu'imposent les

discours courants entre, d'une part, le récit enchanté (la réalisation d'une passion spontanée du football) et, d'autre part, un regard « désenchanté » selon lequel l'engagement pourrait se réduire à une « course à l'argent ». Cet ouvrage montre, *a contrario*, le processus de conversion par lequel les jeunes apprentis sont progressivement pris au jeu. Dès leurs premières années de football, l'engagement dans la voie sportive professionnelle passe par une série de consécration sportives qui, peu à peu, installent chez les jeunes joueurs le sentiment d'être « doué » et d'avoir un talent particulier. Premières reconnaissances locales, sollicitations précoces de clubs amateurs, c'est grâce à cette série de marquages symboliques que le recrutement du club professionnel peut apparaître comme une chance de « se réaliser ». Par la suite, l'apprentissage au sein du centre de formation vient confirmer et renforcer cette adhésion vocationnelle au monde sportif. Outre le rôle qu'y joue l'insertion dans un espace séparé voué à la performance sportive, il ne faut pas négliger la contribution propre des univers non sportifs auxquels continuent d'appartenir les apprentis footballeurs. Dans l'espace scolaire, par exemple, les jeunes recrues sont amenées à occuper une place singulière et à développer une sociabilité orientée vers un entre-soi sportif qui conforte leur sentiment d'appartenir à un univers « à part ». De la même manière, la mobilisation de l'entourage familial autour du projet sportif contribue à la consolidation de cet engagement. Rien ne dit mieux la force de l'intériorisation de cette vocation que la manière dont les apprentis envisagent l'avenir. Leur difficulté à se projeter dans un avenir professionnel extra-sportif est révélatrice de leur absorption par les enjeux footballistiques. C'est d'ailleurs en grande partie grâce à ce mécanisme que peut s'expliquer l'effritement du sens du travail scolaire. Plus ils avancent dans le cursus, plus le projet sportif professionnel s'impose comme le principal horizon pensable et plus l'investissement scolaire tend à être perçu comme contradictoire avec la vocation sportive. Cette situation pèse sur les résultats scolaires et l'obtention de diplômes. Au final, la manière dont les apprentis vivent leur engagement est dominée par le sentiment d'avoir la chance exceptionnelle de réaliser ce pour quoi ils se sentent faits. Ce sens « passionné » du jeu mérite de n'être réduit ni à un moteur factice ou prétexte masquant des calculs mercantiles, ni à un attachement spontané « tombé du ciel », mais il est une réalité subjective construite et entretenue au cours d'un long processus de conversion.

De manière complémentaire, nos analyses montrent que la formation des footballeurs professionnels donne lieu à la construction, au renforcement et à l'évaluation de dispositions

sociales qui structurent l'engagement incertain des pensionnaires du centre. Par ce biais, on voit que les parcours des aspirants ne peuvent pas non plus se résumer à une alternative qui fait de l'accès au métier le produit d'un « talent » naturel (détermination biologique) ou le résultat d'une volonté individuelle de promotion sociale ou d'arrachement à sa condition (sorte d'« autodétermination » sans constructions sociales). L'apprentissage du métier repose sur l'acquisition de techniques corporelles intimement liées aux dispositions à la compétition, à l'effort et à la discipline, qui structurent nombre de comportements des jeunes footballeurs et que l'on peut considérer comme les éléments prépondérants d'une culture professionnelle. En ne cloisonnant pas l'approche sociologique en dehors des faits considérés comme « techniques », ce regard permet de souligner de quelle manière la gestualité participe du processus d'intériorisation du métier de footballeur. C'est, tout d'abord, dans le sens d'un renforcement d'une disposition compétitive qu'agit la formation. Il s'objective dans le pouvoir des échéances sportives à absorber les apprentis footballeurs et à structurer un temps et un espace « à part ». L'emprise de l'ordre sportif, qui fait du temps sportif le temps dominant, s'appuie sur l'organisation de la formation autour des enjeux compétitifs. Du fait de cette sensibilisation aux enjeux compétitifs, les rencontres hebdomadaires ont alors toutes les chances d'être l'objet d'attentes, de projections ou de regrets et de soumettre les corps à l'urgence sportive. Les manières de s'approprier ces moments de pratique valorisés par les formateurs prennent la forme d'une « culture de la gagne » et sont révélatrices de l'entreprise de renforcement de cette disposition. Cet ensemble d'injonctions façonne l'apprentissage et s'appuie sur la mobilisation d'un sens de l'honneur et d'un rapport agonistique aux adversaires. Ces dispositions compétitives des footballeurs s'expriment également dans les rapports entretenus avec leurs partenaires puisqu'ils intériorisent la dimension concurrentielle de la formation et tendent à entretenir un regard évaluatif et combatif à l'égard des pairs.

Une autre disposition se révèle dans de nombreuses situations d'apprentissage : l'inclination ascétique à l'effort. Favorisée par la production d'un engagement de type vocationnel, sa construction s'appuie également sur la confrontation à une sélection permanente au sein de la formation. Cette organisation génère un rapport à l'avenir inquiet et tendu qui pèse sur l'expérience des jeunes joueurs et facilite la soumission à un important travail sur soi. De plus, cette disposition est renforcée par une morale de l'effort dont la présence est diffuse. Corrections, jugements des entraîneurs font de celle-ci une dimension centrale

des catégories de perception du jeu, en opposant fréquemment l'engagement à la « facilité » ou au « confort ». Enfin, l'étude des dispositions corporelles montre de quelle manière le sens ascétique de l'effort constitue un élément important des appropriations de la formation et de ses contraintes. On voit dans ce domaine, notamment, comment l'acceptation de la douleur est définie comme une condition d'accès au métier. La culture d'un corps résistant (aux coups, à la fatigue) et « endurci », du dépassement physique de soi, constitue une des manifestations les plus patentes de cette habitude à l'effort qui transforme l'activité en lutte sur soi et facilite l'acceptation de privations.

L'apprentissage du football professionnel est donc également un lieu de discipline des comportements qui sollicite une disposition au contrôle de soi. Organisation de la pratique, manières d'enseigner des formateurs et comportements des apprentis en portent la trace. Si la formation dans le club est l'occasion d'une familiarisation à une structure du pouvoir sportif et une dépendance à l'égard de celui-ci, l'étude des manières dont sont réalisées les séances d'entraînement révèle également l'importance accordée à la discipline des comportements. L'apprentissage du football est construit selon une succession d'exercices qui prescrivent un usage réglé de l'espace et du temps. À cette organisation méthodique s'ajoute l'attention portée à un ensemble de manières d'être (corporelles, verbales, vestimentaires) qui contribue à exclure les attitudes relâchées et désordonnées. La forme de jeu elle-même est structurée par l'importance accordée à la discipline et au contrôle de soi et exclut la débauche anarchique d'énergie ou le relâchement gestuel. La formation encourage la production d'un jeu « posé », enserré dans une discipline collective et exigeant un contrôle émotionnel important. Respect d'une division du travail, limitation des « gestes techniques » et gestion des efforts sont des éléments importants de cette forme de jeu. La formation est, au final, le lieu d'évaluation de corps intensément « travaillés », ce que passe sous silence la référence récurrente au « don » naturel et au talent spontané. Elle est aussi un lieu de jugement d'une manière d'être l'activité, c'est-à-dire d'un corps « au travail », qui, loin d'être le fait d'une seule volonté personnelle des jeunes aspirants, est façonné par une instance de formation qui est un lieu de mise au travail et d'ascétisation des comportements.

Derrière les trajectoires et les performances des footballeurs professionnels se trouve donc un système institutionnalisé de formation qui produit un grand nombre d'aspirants. Ces derniers connaissent une socialisation professionnelle dont l'une des particularités est d'être le fruit d'une institution forte, qui

partage un certain nombre de traits avec ce qu'Erving Goffman nommait les « institutions totales »¹. Elle dépend d'organisations, comme le centre de formation du FC, qui opèrent une prise en charge précoce, durable et qui dépasse largement l'activité professionnelle. Si cette prise en charge ne produit pas un monde clos réunissant des reclus, elle n'en construit pas moins un espace à part dans lequel évoluent les apprentis et organisé autour d'une logique unificatrice : la performance footballistique. L'accès au métier de footballeur repose donc sur le travail de conversion réalisé par une instance de formation enveloppante. Une particularité du centre de formation en tant qu'institution de conversion est que sa force de socialisation peut s'appuyer sur la combinaison de la mobilisation de la « passion » comme moteur d'engagement et de l'incertitude des devenir. Comparé à d'autres institutions, le centre se place du côté des institutions dont l'accès repose sur la « libre adhésion » et non sur un fort degré de coercition directe, se rapprochant davantage d'une école d'élite ou d'un couvent que d'une prison, par exemple. Elle repose donc sur l'intériorisation du désir d'appartenance de ses membres. Elle tient sa force de l'articulation avec la mise en concurrence et la hiérarchisation continue qui en procède. La sélection et l'incertitude sont, en effet, des ressorts importants de la conformation aux injonctions de l'institution.

Il faut préciser, toutefois, que si le centre de formation est une institution enveloppante, elle n'est ni immuable dans sa forme ni isolée dans son action. Le centre de formation n'est pas une institution figée et son mode de socialisation connaît des inflexions dont les causes sont plurielles. À ce sujet, de nombreux propos, comme ceux des entraîneurs, déplorent les évolutions des attitudes des jeunes joueurs à l'égard du club et de la carrière (relation avec un agent sportif, négociation des contrats, contacts avec d'autres clubs) et semblent accréditer l'idée d'un déclin du pouvoir de l'institution sur ses membres. On pourrait être tenté d'y voir le symptôme contemporain d'individus affranchis de leur groupe d'appartenance. Mais cette analyse ferait passer sous silence les mécanismes de socialisation et la violence symbolique qui les accompagne. La formation au football semble davantage marquée par la déstabilisation d'un mode de régulation paternaliste dont la force tient à l'intense dénégation du travail dans l'univers sportif (« la passion » du football et son corollaire, « l'amour du maillot »). Il apparaît donc préférable de parler d'une reconfiguration des relations de pouvoir au sein de la formation. L'individualisation du rapport à la carrière observée chez les

1. Erving Goffman, *Asiles*, *op. cit.*

apprentis ne doit pas être vue comme une sorte de « marge de liberté » acquise en dehors des déterminations sociales, mais comme le produit d'une socialisation spécifique qui génère et rend possible cette manière d'envisager le métier.

Enfin, cette forme institutionnalisée de socialisation professionnelle n'est pas indépendante des autres acteurs et espaces fréquentés par les jeunes pensionnaires (famille, école, groupe de pairs). Si durable que soit son action, le centre de formation n'est pas un agent socialisateur isolé, et l'engagement des jeunes sportifs se comprend au sein d'une trajectoire sociale plus large et des expériences socialisatrices qui la composent. En réalité, la production de la socialisation sportive est, en grande partie, un travail progressif d'articulation et de mise en cohérence des différents espaces de relation auxquels appartiennent les apprentis. La prise en charge extensive des joueurs par le club freine les investissements dans les autres sphères d'activité (scolaire et amicale en particulier) et limite les influences contradictoires. Par l'occupation intensive des jeunes, par leur prise en charge matérielle et, de manière générale, par l'intériorisation de la priorité des enjeux footballistiques, la formation met en cohérence les espaces d'appartenance de ses pensionnaires. Dans la même perspective, on observe que l'action socialisatrice de l'institution de formation possède des conditions sociales d'efficacité. La présentation successive des différents espaces d'appartenance ne doit pas faire oublier que l'instance familiale joue un rôle premier et central dans la socialisation des jeunes apprentis et, à travers elle, l'appartenance à un milieu social. Il existe donc des conditions sociales de réussite du travail de mise en cohérence.

Ainsi, la place majoritaire des enfants des classes populaires peut se comprendre, notamment, par le fait que la formation a plus de chances de trouver un terrain favorable au travail de mise en convergence des investissements. En particulier, l'apprentissage au sein du centre a moins de chances de heurter les dispositions parentales en matière de scolarité. *A contrario*, à l'intérieur des familles plus fortement dotées en capital économique et culturel, les contraintes sur la scolarité sont plus souvent un frein à l'engagement, risquant de faire moins facilement de la professionnalisation un horizon souhaitable. De plus, pour les familles des classes populaires, l'engagement sportif est à l'origine de ressources économiques et symboliques (en ce qui concerne la reconnaissance locale en particulier) qui ont de fortes probabilités de jouer un rôle significatif auprès de celles-ci. Cette convergence avec les pratiques de la formation sportive a des chances d'être plus facilement réalisée dans ce contexte, sachant que, de

Conclusion

surcroît, la pratique du football occupe une place traditionnellement forte au sein des cultures populaires masculines. On voit ainsi l'importance de replacer la « fabrique des footballeurs » dans le contexte d'une trajectoire sociale plus ample.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER	
L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU MODE DE FORMATION . .	15
Naissance d'une formation institutionnalisée	15
Enquête dans un club professionnel	19
CHAPITRE II	
LES CONDITIONS SOCIALES DE LA VOCATION	25
Un investissement des classes populaires ?	25
Le football, une affaire de famille ?	29
Des raisons scolaires d'entrer en formation ?	34
CHAPITRE III	
DU JEU D'ENFANCE À L'ENTRÉE EN FORMATION	39
Les premiers pas dans le football	40
Devenir un joueur « doué »	43
Recrutement et rite d'institution	50
CHAPITRE IV	
ENTRER ET VIVRE DANS UNE « BULLE »	59
Les conditions spatio-temporelles de l'engagement	60
La vie au rythme des échéances sportives	65
L'immersion dans un entre-soi de « passionnés »	69

CHAPITRE V

APPRENDRE LES GESTES DU MÉTIER	75
La production rationalisée des savoir-faire	76
Travail, effort, discipline... et plaisir	81
Discipline collective, « culture de la gagne » et sens de l'honneur	85

CHAPITRE VI

CORPS SPORTIF ET CORPS DE CLASSE	93
Normes athlétiques et usage instrumental du corps	95
Le corps aux prises avec l'urgence sportive	101
La construction d'un souci paradoxal du corps	107

CHAPITRE VII

PASSER À CÔTÉ DE SA JEUNESSE ?	
LES SACRIFICES DE LA VOCATION	115
L'école à l'épreuve de l'engagement footballistique	116
La famille dans l'aventure de l'ascension sportive	125
La vocation à l'âge de la jeunesse	132

CHAPITRE VIII

UNE FORMATION INCERTAINE	139
« Rien n'est gagné »	140
Quand la vocation entre en crise	145
« Ils n'ont plus l'amour du maillot »	150

CONCLUSION	157
----------------------	-----

Achevé d'imprimer en mai 2012
pour le compte de La Dispute
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery,
58500 Clamecy

Imprimé en France

Dépot légal : mai 2012
Numéro d'imprimeur :

La Dispute
109, rue Orfila, Paris (20^e)
<http://atheles.org/ladispute>

